



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Eur.

511

2

1777,6

nr.

Mercur

511^s - 1777,6

<36618593680019

<36618593680019

S

Bayer. Staatsbibliothek

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

J U I N , 1777.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A P A R I S ,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon,
près le Luxembourg.

Avec Approbation & Privilège du Roi

AVERTISSEMENT.

C'EST AU SIEUR LACOMBE libraire, à Paris, rue de Tournon, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

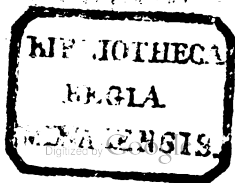
L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 livres que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, Libraire, à Paris, rue de Tournon.



*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans , port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
ANNÉE LITTÉRAIRE , 40 cah. par an, à Paris,	24 l.
Et pour la Province,	32 l.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
JOURNAL ANGLAIS , 24 cahiers par an; à Paris & en Province,	24 l.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes , 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.
LE COURIER D'AVIGNON ; prix,	18 l.

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Œuvres complètes de Démosthène & d'Eschine, traduites en françois, 5 vol. gr. in-8°. rel.	25 l.
Les Incas, 2 vol. avec fig. in-8°. br.	18 l.
Dictionnaire Dramatique, 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Autre dans les sciences intellectuelles, in-8°. rel.	5 l.
Médecine moderne, in-8°. br.	2 l. 10 s.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Revolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spéctacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
L'Esprit de Molière, 2 vol. in-12 br.	4 l.
Tableau politique & littér. de l'Europe, an. 1775, br.	2 l.
Dict. des mots latins de la Géographie ancienne, in-8°. broché	3 l.
Les trois Théâtres de Paris, in-8°. br.	2 l. 10 s.
L'Égyptienne, poème épique, br.	1 l. 10 s.
Hymne au Soleil, br.	1 l. 4 s.



M E R C U R E
D E F R A N C E .

J U I N , 1777.

P I È C E S F U G I T I V E S .

E N V E R S E T E N P R O S E .

*Suite de L' AUTOMNE , Chant troisième
du Poëme des Saisons ; imitation libre
de Thompson.*

N U I T D E L' A U T O M N E .

TRANSPORTONS-NOUS , Muse , sur ces
côteaux ,

Volons ensemble au fond de ces vallées ,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Et parcourons ces champêtres allées
Où les noyers se courbent en berceaux.
Dans les forêts errons à l'aventure ;
Ranimons-nous aux rayons du matin ,
Et contempons l'éclat de la Nature
Qui s'affoiblit & touche à son déclin.

L'astre brillant , au bout de sa carrière ,
Ne donne plus que des jours raccourcis :
Les soirs glacés répandent sur la terre
De noirs frimats , & les cieux obscurcis
Ne jettent plus qu'une foible lumière.
Du sein des lacs & du fond des étangs ,
D'épais brouillards embrassent l'atmosphère ,
Et, dans leur marche , obscurcissent les champs.
Perçant alors à travers un nuage ,
L'astre des nuits se lève à l'Orient :
Il se déploie , & son brillant visage
Découvre à l'œil un spectacle imposant.
Un doux éclat embellit sa carrière ,
Son char léger plane sur l'Univers :
Son disque roule , & sa pâle lumière
Semble flotter dans le vague des airs.
Elle se coule au-dessus des montagnes ,
Et jusqu'au sein des champêtres vallons :
Les prés , les eaux , les bois & les campagnes
Brillent au loin du feu de ses rayons.

Sous le reflet de sa masse argentée,
Tout l'horizon s'éclaire & se blanchit :
Par le zépher mollement agitée,
L'onde, en fuyant, frissonne & réfléchit,
Comme un miroir, sa lumière empruntée.

Mais quand son disque, entièrement éteint,
Sur l'horizon se montre à peine encore,
Au Nord glacé, le brillant météore
Parcourt les cieux & dispaeroît soudain.
L'éclat qu'il jette étonne l'hémisphère ;
Et, traversant les vastes champs de l'air,
D'un vol pareil à celui de l'éclair,
Laisse après lui des sillons de lumière.

L'horreur se peint dans les regards glacés ;
La multitude, interdite, éperdue,
L'air consterné, les cheveux hérissés,
Au firmament n'ose porter la vue.
Vaines terreurs ! tantôt c'est une armée
Qu'elle aperçoit dans les plaines des cieux ;
Tantôt ce sont des signes monstrueux ;
Une autrefois, la foiblesse alarmée,
Voit des dragons & des spectres hideux.
Mais, dédaignant le préjugé vulgaire,
Le Sage observe avec un œil serein
Ces feux follets, dont l'éclat éphémère
Fuit à l'aspect des rayons du matin.

Enfin la nuit ténébreuse & profonde
 Couvre les airs de ses voiles épais :
 Les monts, les bois, les champs, le ciel & l'onde
 Sont confondus ; le sommeil & la paix
 Sur les mortels épanchent leurs bienfaits.
 L'œil, qui se perd dans une masse énorme,
 De l'Univers regrette la beauté :
 Tout est muet, & la variété
 N'offre aux regards qu'une scène uniforme.
 Du Voyageur, dans sa route égaré,
 Que le destin est affreux & terrible !
 Errant sans guide, à lui-même livré,
 La mort paroît sous un aspect horrible,
 Et le tourment dont il est déchiré,
 Ajoute aux maux de son ame sensible.
 Peut-être il voit courir dans les vaillons,
 Pour son malheur, ce feu philosophique
 Qui se répand, en s'échappant des joncs.
 Cette lueur, qui parcourt les gazons,
 Laisse un éclat, dont le jour fantastique
 Le précipite en des gouffres profonds :
 Et cependant son épouse attendrie
 Et ses enfans, attendent son retour,
 Dans la douleur passent leur triste vie,
 Forment des vœux & pleurent nuit & jour.
 Mais quelquefois une douce lumière,
 Bienfait des Dieux qui veillent sur son sort,

J U I N. 1777.

9

De son courfier entoure la crinière,
Lui sert de phare & le conduit au port.

Par M. Willemain d'Abancours.

V E R S

*Mis au bas d'un Portrait du Chancelier
DE L'HOPITAL.*

DÉFENSEUR de Thémis, son bras, de la cou-
ronne,

Dans un siècle orageux fut le meilleur soutien ;
Il réunit en sa personne

L'homme d'État, le Sage & le bon Citoyen.

Par le même.

ÉLÉGIE DE TIBULLE.

Qui primus coram juveni.

Celui qui put ravir à l'Amante éplorée
Le jeune objet de son amour,
Ou qui priva l'Amant d'une Belle adorée,
Fut un monstre indigne du jour.

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Bériffe l'homme dur, insensible & farouche,
Qui vit, sans mourir de douleur,
Par une main barbare arracher de sa couche
Et sa compagne & son bonheur.

Je n'ai pas, je n'ai pas cette force inhumaine,
Et je l'avoue avec candeur.
L'Amour à mes plaisirs a mêlé trop de peine;
Le sentiment brise mon cœur.

Quand je ne serai plus qu'une ombre & de la
cendre,
Viens, Doris, & ta mète en pleurs;
Viens, les cheveux épars, sur celui qui fut tendre,
Verser des larmes & des fleurs.

Invoquez, appelez l'âme qui vous fut chère !
Arrosez de lait & de vin
Les restes d'un époux, d'un fils, d'un cœur sincère.
Qu'un tombeau les reçoive enfin.

Qu'on y grave ces vers : à la race future
Qu'ils disent mon funeste sort.
« Un déplorable amour, une belle parjure,
« A Lysis ont donné la mort ».

Par M. Marteau.

 LA PHILOSOPHIE DES OISEAUX.

GALANS Moineaux,

Tendres Fauvettes,

Et vous, gentilles Alouettes,

En voltigeant sur de foibles rameaux ;

Vous vous plaisez à chanter en rondeaux

De vos amours les plaisirs, non les peines :

Vous ignorez les misères humaines.

Votre instinct est plus sûr que ne l'est la raison :

Ce n'est point par comparaison

Des maux de vos pareils, que vous aimez la vie ;

Le grain que vous auriez, qu'un autre n'auroit pas,

Ne rendroit ni meilleurs, ni moins bons vos repas ;

Du bien de tous votre espèce est ravie.

Sobres dans vos banquets comme dans vos ébats,

La passion jamais ne vous fait faire

Rien au-delà du nécessaire ;

Vous ne craignez Hercule ni Jason,

N'ayant empires ni toison.

La liberté de votre espèce,

Le nécessaire tous les jours,

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Le choix libre dans vous amours ,
Font régner parmi vous le plaisir , l'alégresse.

Les biens les plus réels ne vous sont précieux ,
Que quand le sentiment les rend tels à vos yeux :
Jamais l'opinion , qui séduit la sagesse ,
N'a pu de votre instinct séduire la justesse.

Vous ignorez que le bonheur
Est d'être soustrait au malheur ,
Et de jouir en imbéciles
De plaisirs que l'on ne sent pas ,
Que l'habitude a rendu sans appas :
Des maux de moins & des biens inutiles ,
Vous paroïtroient également futiles ,
Et vous n'en feriez aucun cas.

Plus humains que ne sont les hommes ,
Vous ne livrez jamais entre vous de combats ;
Et plus sages que nous ne sommes ,
Vous partagez vos biens sans procès , sans débats :

Multipliez , croîsez & servez , d'âge en âges ,
De modèles pour être heureux :
Si q. elque jour nous sommes sages ,
Que ne vous devront point nos arrières-neveux :

*Par Madame ***.*

R O M A N C E.

Air: *L'Amour m'a fait la peinture, &c.*

O vous, dont l'ame sensible
Se plaît aux récits touchans !
Sous cet ombrage paisible,
Sans gémir, s'il est possible,
Écoutez mes tristes chants.

Seul dans les forêts prochaines,
Sans dessein j'errois un jour:
De mes amoureuses chaînes,
De mes plaisirs, de mes peines,
Je rendois grâce à l'Amour.

Dieux ! quel objet déplorable
S'offre à mes regards distraits :
La Nymphé la plus aimable ;
Mais la douleur qui l'accable
Frappe plus que ses attraits.

Du sort contemple l'ouvrage,
Dit elle en m'apperveant ;
Si d'une effrayante image

14 MERCURE DE FRANCE.

Tu ne crains pas le présage,
Regarde ce monument.

Vois, sous la mousse jaunâtre,
Vois l'objet de mon tourment :
Le méchant gît sous l'albâtre,
Et cette pierre grisâtre
Te cache un parfait Amant.

De l'espoir abandonnée,
J'attends ici même sort ;
A la douleur condamnée,
En victime infortunée
L'Amour me livre à la mort.

J'ai pour compagnes fidelles
Les colombes de ces bois,
Les plaintives tourterelles :
Écho, sensible comme elles,
Imite ma triste voix.

Berger, ton ame attendrie
M'assure au moins quelques pleurs :
Quand j'aurai perdu la vie,
Redis par-tout de Sylvie
Les amours & les malheurs.

A ces mots, pâle & mourante,
Je vis ses yeux se fermer ;

Mais quand sa bouche expirante
 Prononça le mot d'Acante,
 Je la vis se ranimer.

J'allois rendre à cette Belle
 Le plus lugubre devoir.
 Mais, ô surprise nouvelle!
 La fleur qu'on nomme immortelle,
 A sa place se fait voir.

Ne soupire plus, dit-elle,
 Berger, mes maux sont finis:
 Pour récompenser ton zèle,
 Reçois d'une ombre fidelle
 Un sage & dernier avis.

Aimer est un doux prestige,
 Un songe, un bien passager;
 L'amour heureux, un prodige:
 Envain notre cœur l'exige,
 Rien n'est sûr que le danger.

Bar Madame de Montanclos.



*CYDALISE & SERGY,**Ou le Pouvoir de la Beauté.*

NÉE de parens vertueux , & qui jouissoient à juste titre de l'estime publique , Cydalise avoit vu , dès sa tendre jeunesse , passer presque toute leur fortune dans des mains étrangères , avec le gain d'un procès injuste. Un coup aussi inespéré ne lui avoit fait envisager la vie , dès son aurore , que comme une source inépuisable de chagrins. Toujours présente à sa pensée , cette triste époque la lui rendoit d'autant moins supportable , qu'elle la forçoit d'être témoin de revers mille fois plus affligeans que l'appareil du trépas. Semblable à une rose qu'on voit se flétrir sur sa tige , & se dessécher presque en un instant , lorsque trop exposée aux ardeurs du soleil , elle en reçoit des impressions trop vives & trop multipliées , on avoit craint qu'une fièvre meurtrière ne s'allumât dans son sang , & ne la conduisit bientôt aux portes de la mort. Par-là ses infortunés parens au-

roient vu mettre le comble à leur affliction, & la perte d'une fille aussi chère les eût inmanquablement entraînés après elle dans la nuit du tombeau.

Mais la raison chez Cydalise avoit devancé les années : le ciel, qui ne cesse jamais de protéger l'innocence, lors même qu'il paroît être témoin sensible à ses malheurs, avoit soutenu la patience de Cydalise ; il avoit veillé lui-même sur les jours de cet aimable enfant : une éducation soignée, soutenue & aidée par l'amour des vertus, dont elle avoit tous les jours devant les yeux des exemples vivans dans la personne de ses père & mère : que fais-je encore ? une connoissance exacte de ce qu'elle leur devoit, jointe à l'idée consolante de pouvoir leur être utile ; toutes ces considérations, & de plus puissantes encore, étoient venues à son secours, & l'avoient consolée bien plus efficacement que ne l'eussent pu faire, dans un âge plus avancé, la prétendue philosophie, & le stoïcisme non moins prétendu des esprits forts. Elle avoit été tout à la fois l'objet & le témoin de tous ces revers, sans en être accablée : il y a plus, elle s'étoit constamment montrée supérieure à sa mau-

18 MERCURE DE FRANCE.

vaïse fortune, & on l'entendoit souvent répéter que le sort pourroit bien la persécuter quelquefois, mais que jamais il ne sauroit l'abattre.

Réduite à subsister du travail de ses mains, Cydalise partageoit avec les chers auteurs de ses jours, un pain qu'elle arrosoit de ses sueurs : elle leur rendoit en quelque sorte au centuple le bienfait de l'existence qu'elle en avoit reçu; elle étoit en même-tems l'unique soutien, la consolation la plus douce de leur vieillesse; ils aimoient à revivre en elle, à lui prodiguer leurs embrassemens & leurs caresses; & Cydalise, à son tour, sembloit puiser une nouvelle vie dans leur sein, pour se les conserver & pour les aimer. Combien elle étoit belle! combien elle étoit aimable! combien elle étoit vertueuse & honnête! jamais, non, jamais la Georgie & la Circassie ne produisirent une beauté si accomplie & si parfaitement régulière. Sa taille étoit grande & majestueuse; elle avoit un maintien doux & honnête, le port noble & gracieux, & l'on voyoit dans sa physionomie les grâces les plus tendres s'allier, sans rien perdre, à l'air le plus imposant & le plus modeste. Elle étoit jeune; mais on ne remar-

quoit pas en elle cette étourderie si commune aux personnes de son sexe & de son âge, qui n'ont que des agrémens imparfaits, & qui peuvent bien amuser les yeux, mais qui ne sauroient aller jusqu'au cœur. Cydalise étoit dans cet âge vraiment aimable, qui met la beauté dans tout son jour, les graces dans toute leur force; en un mot, elle étoit comme un composé de graces & de majesté, & une extrême douceur, en même tems qu'elle modéroit l'éclat de l'une, faisoit aimer davantage les autres & leur donnoit plus de prix; aussi tant d'attraits & de perfection rendoient-ils Cydalise l'exemple & l'amie de ses compagnes: le moyen qu'elle ne fît pas en même-tems l'amour & les délices des personnes respectables à qui elle étoit redevable de tout, & de qui elle aimoit tant à dépendre?

Personne au monde n'étoit moins répandu ni plus difficile à se communiquer que les parens de Cydalise: elle atteignoit à peine sa vingt-unième année, lorsqu'une maladie épidémique, qui régnoit à Vérone, lui enleva sa mère: elle fut inconsolable de cette perte, & Clidaman, son père, n'en fut pas moins

vivement affecté. Cependant, après avoir rendu les derniers devoirs à son épouse, il s'étoit retiré à la campagne, & avoit fixé son séjour dans un hameau situé à quelques milles de Vérone. Il y menoit une vie très-retirée, & tout-à-fait conforme à l'antipathie qu'il avoit toujours eue pour le fracas & le tumulte des villes; quelques livres de morale & de philosophie, qu'il avoit sauvés des débris de sa fortune, faisoient presque son unique compagnie; ils dissipoiént sa mélancolie, le rendoient moins sombre, & adouciſſoient à Cydalise les ennuis de sa solitude: partagé entre sa chère fille & ses livres, on eût dit que Clidaman vouloit être étranger à l'Univers.

Clidaman avoit quelques amis, & il étoit bien digne d'en avoir: de ce nombre étoient M. & Madame de Saint-J**. Ils avoient été anciennement attachés à des maisons illustres, & quelques-uns de leurs proches parens exerçoient encore, dans une Cour étrangère, des emplois non moins honorables que lucratifs. Quant à leur fortune, elle consistoit presque toute dans une honnête médiocrité, bien préférable aux richesses. Ils jouissoient en quelque sorte, chez

leur nouvel Ami, des privilèges de l'égalité, & cette égalité elle-même serroit plus fortement les beaux nœuds qui les unissoient : elle augmentoit, aux yeux des uns & des autres, le prix & les charmes de leur commune amitié, & leur y faisoit trouver tous les jours de nouvelles douceurs.

Quelle union que celle qu'on voyoit régner entre des personnes aussi dignes, & aussi jalouses de l'estime publique ! Quel exemple que celui qu'ils se donnoient mutuellement de l'amour des vertus & du devoir ! Ils s'applaudissoient de se connoître, ils se trouvoient heureux de s'aimer.

Cependant on ne parloit plus dans tout le voisinage que de Cydalise, & sa beauté faisoit encore moins de bruit que sa sagesse & ses vertus. La jeune Noble, impatiente de la voir, venoit en foule des environs, pour s'assurer si l'on n'exagéroit pas les charmes de Cydalise ; mais on ne la rencontroit nulle part : elle étoit toujours auprès de son père, & ne le quittoit pas un seul instant : on se récrioit contre l'apathie de Clidaman ; on l'accusoit de recéler injustement un trésor dont le ciel ne l'avoit fait que le dépositaire.

Un jeune Marquis témoignoit plus d'enjouement encore que les autres; on l'appeloit Sergy; & , sur le simple exposé qu'on lui avoit fait des charmes de Cydalise , il en étoit devenu éperdument amoureux; ce devoit être un grand préjugé en faveur de cette belle , que la vivacité de son amour; car jusques-là Sergy n'avoit été capable d'aucun attachement solide & constant : le nombre de ses infidélités étoit égal à celui de ses Maîtresses. Au reste , ses habits étoient magnifiques , ses diamans de la plus belle eau , ses bijoux élégans & des mieux choisis; il avoit de petites maisons , donnoit de petits soupers , médisoit des femmes , persifflait les hommes , & jouoit la comédie à ravir. Personne n'avoit de meilleurs chiens , de plus beaux fusils & de plus beaux chevaux : il en contoit à toutes les femmes , n'en rencontroit jamais de cruelles , faisoit ce qu'on appelle du bruit à la Cour : il étoit fêté , chéri , recherché dans tous les cercles; en un mot , c'étoit le plus parfait étourdi , le plus accompli petit-maître qu'on connût; il n'étoit bruit que de son faste & de sa dépense , & son luxe égaloit celui des plus riches Traitans.

Sergy connoissoit tous ses ridicules; il prévoyoit bien que ce seroient autant d'obstacles à son amour, autant de motifs pour Clidaman de ne lui pas permettre l'entrée de sa maison; tout cela le désespéroit : mais l'amour a-t-il jamais manqué de ressources? Sergy prit le parti de feindre & de dissimuler; d'abord son goût pour les plaisirs bruyans parut se ralentir; sa passion pour le jeu devint moins vive & moins décidée; il devint lui-même plus rare de jour en jour; il évitoit avec soin de se trouver avec ses meilleurs amis; & , quand il étoit contraint de les voir, c'étoit toujours avec un air inquiet & embarrassé , avec un esprit distrait , qui découvroit assez ce qui se passoit au fond de son cœur; Cydalise & tous ses charmes se retraçoient à chaque instant à son souvenir : toujours occupé d'elle , même au milieu des jeux & des festins , Sergy se croyoit seul dans l'Univers.

Cette passion naissante étoit trop vive pour échapper entièrement aux regards pénétrans de ses amis; ils ne tardèrent pas à s'apercevoir du changement subit qui s'étoit fait dans son caractère; on ne lui trouvoit plus cette aimable gaieté,

24 MERCURE DE FRANCE.

cette folie exquise & délicate, qui faisoit l'ame de ses conversations ; il n'avoit plus le même enjouement, la même vivacité d'esprit : un air sombre & mélancolique avoit succédé à cette naïveté dont il se pavanoit à si juste titre : on ne doutra plus que ce ne fût à quelque Belle qu'il falloit imputer une aussi étrange méramorphose : l'amour, & l'amour lui seul pouvoit opérer de si grands prodiges.

Sergy, dès que sa conduite lui parut moins extravagante & plus régulière, ne songea plus qu'à mettre à profit les instans, & à chercher tous les moyens imaginables de lier connoissance avec Clidaman. Ce dernier, instruit du changement survenu dans la manière de vivre du Marquis, persuadé d'ailleurs que ce changement étoit sincère, & gagné par M. de St-J**, que Sergy avoit su mettre dans ses intérêts, le reçut avec une sorte d'empressement : il eut pour lui tous les égards que lui méritoient son rang & sa qualité de Marquis.

Enfin, & c'étoit-là ce qui le flattoit uniquement, il lui permit de voir Cydalise avec cette honnête liberté, que ne sauroit désapprouver la vertu même la plus austère & la plus rigoureuse.

D'un

D'un côté, l'amour de la liberté inspiroit à Sergy une répugnance invincible pour l'hymen ; c'étoit un joug onéreux & insupportable qui l'effrayoit, & il étoit bien résolu de ne former de sa vie d'union durable & permanente : de l'autre, il adoroit Cydalise ; il n'y avoit de bonheur, de vrai bonheur pour lui que dans la possession de cet objet charmant ; & s'il ne parvenoit à lui faire partager ses tendres sentimens, la vie lui devenoit odieuse : il appeloit la mort à son secours. L'alternative étoit terrible, & ses appréhensions redoubloient à proportion des grands obstacles qu'il rencontroit dans l'exécution de son dessein.

Sergy d'ailleurs étoit bien persuadé que son amour pour Cydalise ne pouvoit avoir aucun succès, si l'honnêteté ne justifioit, du moins pour un tems, ses vœux & ses démarches ; c'étoit des commencemens que tout devoit dépendre, & c'étoit pour lui une nécessité indispensable de mettre Clidaman lui-même dans ses intérêts, en flattant son amour-propre.

Un soir donc qu'il étoit venu lui rendre une visite, & que Cydalise étoit absente, Sergy, après les premiers com-

B

plimens , fit tomber adroitement la conversation sur elle : N'êtes-vous pas , lui dit-il , le plus heureux & le plus fortuné des pères ? L'on est enchanté des attraits , des talens , de l'esprit de Cydalise : il n'y a qu'une voix pour elle ; & c'est , de l'aveu de tout le monde , la plus belle personne qu'on ait jamais connue dans toute la Province : convenez-en , vous avez une fille charmante ; & s'il m'étoit permis d'aspirer au bonheur de devenir son époux , je me regarderois moi-même comme le plus heureux & le plus fortuné des hommes. Mais , reprenoit Clidaman , soit que cet aveu de la part de Sergy l'eût un peu déconcerté , soit que l'idée encore récente de ses dissipations ne lui permît pas de prendre le change , Cydalise n'a rien , non , absolument rien ; on lui a enlevé , ainsi qu'à moi , toute sa fortune ; elle est sans espérance de la recouvrer , & j'ai la douleur de ne pouvoir rien faire dans ce moment pour un enfant qui m'est si cher. Ah ! Clidaman , reprit alors Sergy en lui serrant la main , pouvez-vous bien descendre avec moi dans de pareils détails ? — Ils sont humilians pour quelqu'un qui aspire à l'honneur de s'allier à une famille comme

la vôtre : la beauté , les talens , les vertus de Cydalise , sont-ce donc là des choses indifférentes en elles-mêmes , & des qualités qu'on puisse avoir ou n'avoir pas , sans en être plus ou moins estimable ? Ne sont-ce pas plutôt des richesses effectives , des trésors réels ? Est-il au monde une satisfaction plus grande que celle de partager une fortune immense avec une personne qu'on adore ? Clidaman , vous connoissez la mienne ; je la mets toute entière à vos pieds : trop heureux de pouvoir à ce prix mériter votre estime , & échanger tout ce que je possède contre la main de Cydalise !

Le retour de Cydalise ne permit pas à Sergy d'en dire davantage : elle avoit toujours vu le Marquis avec une sorte d'indifférence , à laquelle il n'étoit pas accoutumé ; il n'en étoit néanmoins que plus appliqué à lui plaire & plus jaloux d'y réussir ; le langage des yeux & tous ces petits soins , à qui l'amour lui seul peut donner du prix , étoient son unique ressource : elle commençoit à lui paroître insuffisante ; mais soit que son heure d'aimer fut enfin venue , soit que l'empressement du Marquis la rendit moins rebelle aux douces impressions de l'amour ,

28 MERCURE DE FRANCE.

Cydalise l'avertit elle-même de l'heureux ascendant qu'il avoit su prendre sur son cœur ; & Sergy , plus amoureux & plus passionné que jamais , lut dans les yeux de son Amante, le signal de son bonheur & de son triomphe.

Ce fut alors que Sergy fit l'impossible pour obtenir les faveurs de Cydalise : prières , lettres , cadeaux , tendres reproches , sermens enfin , rien ne fut épargné. Tout abuse un Amant crédule : il se persuade aisément ce qu'il desire ; Sergy espéroit déjà de voir combler tous ses vœux : mais à tant d'artifices, Cydalise opposa toujours une fermeté inébranlable ; rien ne l'a put séduire, & sa sagesse ne fut pas moins constante, que les assauts du Marquis étoient fréquens & multipliés.

Sergy, qui n'étoit rien moins que flatté d'un hymenée si disparat en apparence , & si disproportionné ; & qui voyoit d'ailleurs que c'étoit en pure perte qu'il avoit compté, de la part de Cydalise , sur une foiblesse, dont elle étoit moins capable qu'aucune autre, prétexta des affaires de famille, qui l'appeloient indispensablement à Paris , & fit tous les préparatifs nécessaires pour son voyage. Mais , avant de

partir, il voulut voir Cydalise ; il lui fit les adieux les plus tendres , protesta qu'il ne l'oublieroit de sa vie, & qu'il lui rapporteroit incessamment un cœur , dont il lui faisoit le plus sincère hommage : il demandoit sur-tout la grace d'obtenir son portrait , afin , disoit-il , que l'image de ce qu'il avoit au monde de plus précieux & de plus cher , lui tint , en quelque sorte , lieu de la réalité ; & que ce bijou , toujours présent à ses yeux , rendit plus supportables à son cœur les tourmens de l'absence. Cydalise & Clidaman son père , ne crurent pas devoir lui refuser cette légère satisfaction ; celui-ci permit à sa fille de donner au Marquis cette nouvelle preuve de son amour ; elle détacha donc son bracelet, & Sergy l'ayant baisé avec transport, le serra soigneusement dans son porte-feuille , qui se trouvoit sous sa main : il partit en se recommandant à leur souvenir.

On a dit des sermens qui se font en amour , qu'*autant en emporte le vent* ; cette maxime n'est malheureusement que trop vraie. Sergy , loin des yeux de Cydalise , ne tarda pas à reprendre son train de vie ordinaire. Les Courtisanes ,

30 MERCURE DE FRANCE.

éblouies de son luxe, se le disputoient les unes aux autres : c'étoit à qui le retiendrait plus long-tems dans ses lacs. Une sur tout, célèbre par sa beauté, & qui joignoit à tous les dons heureux de la nature des talens enchanteurs qui deviennent, chez une jolie femme, un nouveau moyen de captiver les hommes, fut l'emporter sur ses rivales ; elle lui inspira la plus violente passion : Sergy se livra sans ménagement & sans réserve à cette femme dangereuse ; il oublia dans les bras de la volupté sa chère Cydalise, & avec elle tous les sermens qu'il lui avoit fait à son départ.

Sergy s'étoit lié d'amitié avec un jeune Officier nommé Doriniere, qu'il avoit trouvé à Paris, & qui demuroit avec lui dans le même Hôtel : c'étoit le fils de M. de Saint-J**, ce bon ami de Clidaman. On juge aisément qu'il avoit eu occasion de voir Cydalise ; il l'avoit aimé long-tems avant que Sergy lui fit sa cour ; & le regret de ne pouvoir inspirer du retour, lui avoit fait prendre le parti des armes : il étoit pour lors en quartier d'hiver à Paris : Doriniere, en sa qualité d'ami, entroit à chaque heure du jour, sans se faire

annoncer , dans l'appartement du Marquis : il surprit un jour entre ses mains le portrait de Cydalise : il n'eut pas de peine à la reconnoître ; mais il crut devoir dissimuler , & résolut , dès le même instant , de l'avoir à quelque prix que ce fût.

Sergy le mit bientôt à même , & lui présenta , sans y penser , le moyen de faire l'acquisition de ce bijou. Il avoit perdu vingt-cinq louis sur sa parole , & devoit les remettre sous vingt-quatre heures. Sergy ne manqua pas d'avoir recours à la bourse de son Ami : Marquis , lui dit Doriniere , qui l'attendoit au trébuchet , il n'est qu'un moyen de voir combler vos desirs , & je vous en laisse le maître ; c'est , ajouta-t-il , en montrant du bout du doigt le bracelet de Cydalise , de m'abandonner le portrait que voilà ; remettez-le moi , & les vingt-cinq louis sont à vous. Sergy trouva d'abord la proposition des plus singulières , & il refusa. Mais Doriniere , qui jusqu'alors avoit fait mystère au Marquis , de son pays & de sa naissance , au lieu de se rebuter , le persuada par ce raisonnement : Ouce portrait , lui dit-il , vous

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

vient d'une personne qui vous est chère , ou seulement d'une personne qui vous est indifférente : dans les deux cas , que risquez-vous ? Si la Beauté dont il est l'image , vous est chère , vous pourrez facilement , & sous le plus léger prétexte , vous en procurer un autre ; si au contraire votre cœur ne vous dit rien pour l'original , rien n'empêche , je crois , que vous n'abandonniez cette copie. Eh bien ! Marquis , songez-vous ? ... Sergy avoit besoin d'argent ; il avoit donné sa parole d'honneur ; le terme alloit expirer : il se rendit avec d'autant moins de peine aux instances de Doriniere , qu'il avoit toujours ignoré & qu'il ignoroit encore que celui-ci connût si particulièrement Cydalise : il se laissa persuader ; & , par une inconséquence & une étourderie qui n'avoient point d'exemple , il remit lui-même le portrait de sa Maîtresse entre les mains de son rival.

Heureux contre toute espérance , Doriniere , sans rien communiquer au Marquis de son dessein , prit aussi tôt la poste , & revint se prévaloir auprès de Cydalise , de l'inconstance & de la légèreté de son Amant. Elle en fut d'abord inconsolable ; Doriniere la pressoit d'ou-



blier le Marquis, qui lui faisoit mille infidélités. Déjà Cydalise agréoit ses soins ; son dépit alloit tourner à son avantage ; il alloit être heureux ; mais Sergy, qui avoit senti se rallumer dans son cœur tout l'amour qu'il avoit eu pour Cydalise, & que l'évasion subite de son Ami n'avoit que trop inquiété, avoit couru sur ses pas, & arriva peu de jours après lui : son premier mouvement fut de voler chez Cydalise ; il la trouva seule, son père étoit absent & ne devoit revenir que le soir.

Cydalise connoissoit tout le prix de ses charmes ; elle savoit l'impression que devoit faire sa beauté sur l'esprit & sur le cœur de son Amant : elle voulut jouir de son embarras : Pourquoi, lui dit-elle, m'avez-vous si cruellement abandonnée ? Ingrat ! . . . vous ne deviez m'oublier de votre vie ; pourquoi, pendant une aussi longue absence, m'avez-vous laissée dans la plus cruelle incertitude sur ce qui vous regardoit ? Pourquoi, dites-le moi, ne m'avez-vous donné aucune de vos nouvelles ? Ah ! Cydalise, reprit le Marquis en l'interrompant, épargnez à ma sensibilité un récit trop humiliant ; épargnez à mon amour le tableau de mes

B 7

34 MERCURE DE FRANCE.

égaremens & de mes foiblesses : mon cœur avoit presque oublié sa chère Cydalise ; l'ingratitude. . . j'en frémis : ah ! encore une fois , belle Cydalise , oubliez les torts de votre Amant ; foyez touchée de son repentir ; foyez sensible à son amour : ce sentiment aussi vif qu'il est légitime , ne lui a point permis de différer plus long-tems à vous en donner les marques les plus certaines ; c'est lui qui me ramène à vos pieds , qui vous fait triompher enfin de mon inconstance & de ma légèreté ; oui , Cydalise , j'ai résolu de venir vous réitérer les offres de mon cœur , & de m'unir à vous par tout ce qu'il y a de plus respectable & de plus sacré.

Sergy ne put en dire davantage : un torrent de larmes fut la preuve la moins suspecte de son repentir ; celles de Cydalise se confondirent bientôt avec les siennes , & scellèrent son pardon.

Clidaman survint ; le silence du Marquis l'avoit un peu indisposé contre lui ; son oubli apparent avoit refroidi son ancienne amitié ; mais il avoit ignoré tous ses écarts : on avoit eu le plus grand soin de les lui cacher ; & la conduite du Marquis à son égard , ne lui paroissoit

blâmable, qu'en ce qu'il avoit trop négligé de lui donner de ses nouvelles. Sergy se justifia comme il put, ou plutôt il s'excusa de son mieux. Clidaman étoit bon, il aimoit sa fille: Doriniere lui-même sollicitoit le pardon du Marquis avec tant de délintéressement & de générosité, que Clidaman se laissa aisément persuader; il exigea seulement que le mariage fût différé de quelques mois, & il fut inexorable sur ce chapitre: sans doute il vouloit éprouver de nouveau le Marquis, & se venger en quelque sorte, par un délai si fâcheux à son amour, de la négligence qu'il avoit eue de ne lui point écrire pendant tout son voyage. Sergy se soumit à tout; il promit tout, & son cœur ratifioit en même-tems ses promesses. Amoureux comme il étoit, Sergy eût tenté l'impossible, pourvu que Cydalise eût été le prix & la récompense de ses succès.

Sergy avoit perdu, encore en bas-âge, son père & sa mère: il ne lui restoit qu'un Oncle, qui déféroit à toutes ses volontés avec une complaisance aveugle; c'étoit cette complaisance excessive qui avoit influé en grande partie sur le plan de conduire que s'étoit formé le Mar-

36. MERCURE DE FRANCE.

quis; c'étoit elle qui lui avoit donné tant de ridicule dans le monde : Sergy devoit obtenir son agrément pour son mariage avec Cydalise, & il l'obtint sans peine; son oncle approuva son choix, il ratifia lui-même tout ce qu'avoit dit & tout ce qu'avoit fait le Marquis, & fut charmé de trouver l'occasion de connoître Clidaman & de devenir son ami.

On ne songeoit plus qu'à faire les préparatifs nécessaires pour le mariage, & le jour étoit déjà fixé pour la cérémonie. Un Courier apporte une lettre à la suscription de Clidaman : quelle fut la joie de ce respectable Vieillard, quand, après l'avoir ouverte, il lut ces mots : « Je
» vais paroître devant l'Être-Suprême, &
» lui rendre compte de ma vie : je profite
» du peu de momens que me laisse en-
» core sa divine bonté, pour réparer,
» autant qu'il est en moi, tous les torts
» que je vous ai faits, à vous & à votre
» famille. Soyez mon seul & unique hé-
» ritier ; ce sont mes dernières inten-
» tions ; vous savez que celles d'un mou-
» rant sont, en quelque sorte, sacrées
» pour ceux qui les reçoivent.

MONTROSE.

Dieu soit béni, s'écria Clidaman, dès qu'il fut un peu revenu de sa première surprise; le ciel me rend aujourd'hui le plus fortuné de tous les pères: Montrose... Cydalise. — Eh bien! mon père — Montrose, ma chère fille, ce ravisseur injuste de nos biens & de notre fortune... Eh bien! il vient de mourir, & nous remet en possession de tout ce qu'il nous avoit enlevé. Ma fille, le ciel a eu pitié de ma vieillesse; mais, que dis-je? ah! ce sont bien plutôt tes vertus qui l'ont touché. Un discours aussi pathétique, une éloquence aussi vive & aussi persuasive, avoient fait couler quelques larmes des beaux yeux de Cydalise; elles avoient ému & attendri le cœur de Sergy; & l'on ne sauroit dire quel plaisir l'affectoit plus délicieusement, ou celui d'essuyer les pleurs de Cydalise, ou celui de les lui voir répandre: il étoit aux genoux de son Amante. Clidaman l'aperçoit, & se tournant vers eux: Allez, leur dit il, en les embrassant avec une égale tendresse, allez, mes chers enfans, au pied des autels vous jurer un amour éternel, & une fidélité inviolable.

Cydalise & Sergy furent unis dès le lendemain: Clidaman vécut encore

38 MERCURE DE FRANCE.

plusieurs années , eut la consolation
d'embrasser les enfans de ses enfans , &
de les ferrer contre son sein : les jeunes
Époux vécurent heureux ; ils laissèrent
après eux une postérité nombreuse ; &
on les propose encore dans toute la
contrée , comme les modèles de l'amour
le plus constant & le plus vertueux.

Par M. Aviffe.

É P I G R A M M E.

A PRÉCHER par-tout la vertu,
Damon s'essouffle & s'enroue ;
De quoi chacun d'être éperdu :
Pour moi je dis, c'est un tour qu'il lui joue.

*Par M. P***.*

E P I G R A M M E.

CHAQUE Esculape a quelque mal
Qu'il guérit avec pèritie ;
De Jean le genre principal ,
C'est de guérir de cette vie.

Par le même.

A U N M I R O I R.

PETIT MIROIR, écoute-moi.
Si Chloé se présente à toi
Avec cet air froid & sévère
Qui rend tout tremblans les Amours,
Fais-le lui voir d'une manière
A l'en corriger pour toujours.

Par le même.

L E S O U R I R E.

CHEZ beaucoup de gens le sourire
Supplée à l'esprit qu'ils n'ont pas,
Et les tire de l'embarras
De ne savoir que dire.

Un sourire mystérieux,
Supposant de fines pensées
Avec épargne dépensées,
En fait accroire à tous les yeux.

C'est par un pareil artifice
Qu'un gueux, rempli de vanité,

40 MERCURE DE FRANCE.

Voulant cacher sa pauvreté,
Lui donne un faux air d'avarice.

Dès que Dorimène sourit,
Chacun crie à la fine mouche;
Et, sans avoir ouvert la bouche,
La voilà prodige d'esprit.

Moi, qui n'ai pas tant d'indulgence,
J'en réclame comme d'abus:
« Messieurs, ces tours me sont connus;
» C'est un sourire d'impuissance ».

Par le même.

*DISCOURS sur les malheurs de la vie ,
& les avantages de la mort.*

J'ai vengé l'Univers autant que je l'ai pu.

RACINE, Mith. Acte V, Sc. dern.

DÉJÀ l'astre du jour s'éclipsant à nos yeux,
Au sein du nouveau monde alloit verser ses feux,
Et sur cet Univers les ombres dispersées,
Inspiroient aux humains de lugubres pensées.
Dans ces tristes momens, attendri sur mon sort,

J'osois dans son abyfme interroger la mort :
 Réponds-moi, lui disois-je, ô mort impitoyable,
 De quels crimes, hélas! l'homme est-il donc cou-
 pable?

Pourquoi, dès la naissance au malheur condamné,
 Sans espoir de jouir, est-il donc moissonné?

Ne peut-il par ses maux suspendre ta colère?

A peine, avec douleur, une mourante mère

A-t-elle mis au jour le nouveau Citoyen.

Qu'elle a pendant neuf mois recélé dans son sein,

Que l'avidè douleur, qui l'attend au passage,

Épuisant contre lui tous les traits de la rage,

Imprime sur son front, de son soufflé infecté,

Les signes effrayans de la caducité.

Ses muscles détendus restent sans énergie.

Il ne peut supporter le fardeau de la vie:

Il chancelle; & tandis qu'un vieillard vigoureux

Chemine lentement, & d'un bâton nouveau,

Érayant de son corps le tremblant édifice,

Pour aider la nature appelle l'artifice;

L'enfant ne peut, hélas! de sa débile main

Empoigner son hochet, qu'il rejette soudain.

Sous le poids de son corps sa foiblesse succombe:

Il rampe, & ses regards semblent chercher la

tombe,

Cet effroyable gouffre, où vont s'enfvelir

Aïeux, contemporains & peuples à venir.

42 MERCURE DE FRANCE.

Mais déjà, par degré, la robuste jeunesse
 Lui donne, avec les ans, la force & la souplesse:
 Déjà d'un feu plus vif elle anime ses yeux;
 Ses bras foibles jadis, sont charnus & nerveux.
 D'un pied agile & ferme il foule la poussière;
 Sous sa haute stature il fait gémir la terre;
 Et son ame suivant les progrès de son corps,
 Fait jouer tour-à-tour ses plus secrets ressorts.
 Pour la première fois l'homme pense & s'étonne;
 Il désire, il prévoit, il redoute, il soupçonne;
 Et toujours agité de divers sentimens,
 Il augmente ses maux, redouble ses tourmens.
 Il soupire, il gémit, & la peine inflexible
 Le frappe nuit & jour de son sceptre terrible:
 S'il ose quelquefois se livrer au sommeil,
 Le travail importun vient hâter son réveil.
 Il compte les momens de sa longue journée:
 La Faim, au regard morne, à la main décharnée,
 Le sombre Désespoir, l'homicide Fureur,
 Se succèdent sans cesse & déchirent son cœur.
 Mais ce n'est pas assez de souffrir pour lui-même:
 Il faut qu'il fasse part de son malheur extrême,
 Qu'il donne à ses enfans, compagnons de son sort,
 Le germe de ses maux, le germe de la mort.
 Qui croiroit que ce fût un malheur d'être père?
 C'en est un cependant qui comble sa misère.
 Un funeste poison, que le vermine nourrit,
 Se glisse dans son cœur, l'infecte, le flétrit;

Et la froide vieillesse à la marche tremblante,
 Consomme par degré la Nature expirante.
 Sa raison s'affoiblit : l'on voit son front pâlir,
 Sa langue se glacer, ses membres se roidir,
 Et la cruelle mort pour jamais s'en empare.
 Il tombe sous ses coups. Hélas ! si, moins barbare,
 Tu respectois, ô mort ! ces auteurs citoyens,
 Qui, contens d'éclairer les aveugles humains,
 Savent dans leurs écrits, avoués du génie,
 Respecter Dieu, les mœurs, les loix & leur patrie ;
 Et ces sages obscurs, ces mortels généreux,
 Qui, tout prêts d'effuyer les pleurs des malheu-
 reux,
 Volent dans ces réduits qu'assiége l'indigence,
 Prodiguer leurs trésors, répandre l'abondance ;
 Ces Princes bienfaisans, dignes par leurs vertus
 De se voir comparés aux Trajans, aux Titus.
 Mais ils tombent aussi : leurs ombres magnanimes
 Vont grossir le troupeau de tes pâles victimes.
 Déplorables jouets du perfide destin,
 Ils sortent de la nuit pour y rentrer soudain.
 Ainsi de l'Océan les ondes épurées,
 Dans des conduits secrets goutte à goutte filtrées,
 Donnent bientôt naissance à de foibles ruisseaux,
 Qui, saillant de la terre & grossissant leurs eaux,
 Vont se précipiter, d'une rapide course,
 Au sein des vastes mers dont ils tirent leur source.
 Le Dieu qui nous créa pourroit-il nous haïr ?

44 MERCURE DE FRANCE.

Connoîtroit-il, hélas ! ce barbare plaisir ?
Pourquoi ? ... Mais le sommeil , par un charme
suprême ,

Fit soudain dans ma bouche expirer le blasphème ;
Et répandant sur moi ses paisibles pavots ,
Me plongea tout entier dans un profond repos.
J'en goûtois les douceurs , quand un lugubre songe
Vint offrir à mon ame un utile mensonge .

Je me crus tout-à-coup transporté dans des lieux
Pleins de membres sanglans & d'ossements poudreux.
La terreur y régnoit. Les éclats du tonnerre
Jusqu'en ses fondemens faisoient trembler la terre
Et des sombres éclairs la lugubre lueur ,

Me montroient de ces lieux la tristesse & l'horreur.
Je frémis , quand du fond d'une tombe fatale ,
Retentit sourdement une voix sépulchrale :

« Approche , me dit elle , & reconnois la mort.

» Eh ! pourquoi , sans sujet , te plaindre de ton
» sort ?

» Ne te souvient-il plus de ta noble origine ?

» Du Dieu qui t'anima d'une flamme divine ?

» N'es-tu pas de la terre & l'arbitre & le Roi ?

» Ne fais-tu pas braver , réduire sous ta loi ,

» Cet énorme éléphant , dont la masse pesante

» Semble être au fond des bois une tour anbu-
» lante ?

» Ce superbe courfier , que ta force a dompté ,

» Aux pieds de son vainqueur dépose sa fierté :

- » Il reconnoît sa voix, &, docile à la bride,
- » Vole rapidement où son maître le guide.
- » Le stupide animal, sans esprit, sans raison,
- » Se hâte d'affouvir son appétit glouton ;
- » Il n'a qu'un foible instinct. L'homme, plein de
» génie,
- » Soumet tout l'Univers à sa vaste industrie :
- » Des pins, dont la coignée émonda les rameaux,
- » Ses mains savent former d'innombrables vais-
» seaux.
- » Pour repousser l'injure, éloigner les alarmes,
- » Des métaux raffinés il se forge des armes ;
- » Il sait sculpter le marbre, élever à grands frais
- » Des Temples fastueux, de superbes Palais ;
- » Lui seul peut composer ces sublimes ouvrages,
- » Qui bravent tous les jours le tems & ses ou-
» trages.
- » Peut-être, diras-tu, qu'importe qu'après lui
- » L'homme laisse un grand nom, s'il expire au-
» jourd'hui...
- » Quoi ! tu murmure encor, quand il existe un être
- » Qui succombe le soir du jour qui l'a vu naître ?
- » Tu voudrais que ma faux épargnât les bons
» Rois...
- » Puis-je changer de Dieu les immuables loix,
- » Et de tes vœux hardis devenant la complice,
- » Pour frapper les humains consulter ton caprice ?
- » Te verrai-je toujours, le cœur aigri de fiel,

46 MERCURE DE FRANCE.

- » Par tes sophismes vains attaquer l'Éternel.
» Je suis, plus qu'on croit, aux mortels nécessaire.
» faire.
- » Songe, songe aux Tyrans dont j'ai purgé la terre.
» Déjà teintes de sang, leurs homicides mains
» Auroient sacrifié les restes des humains :
» Par leurs sombres fureurs la terre dépeuplée,
» N'auroit été bientôt qu'un vaste mausolée.
» Des champs Siciliens l'horreur & le fléau,
» Phalaris empliroit les flancs de son taureau.
» Sur le haut d'une tour, d'une vue assurée,
» Néron contemplerait Rome aux flammes livrée.
» Près de la Mer Baltique, en ces affreux climats,
» Où la neige en monceau se durcit sous les pas,
» Le fougueux Chrétienne, avide de carnage,
» Au milieu de Stockholm porteroit le ravage,
» Et du sang des humains ce barbare trempé,
» Seroit encore assis sur un trône usurpé.
» Au fond du Vatican le profane Alexandre,
» Aux biens des Cardinaux pourroit encore prétendre.
- » J'ai frappé les Tyrans; s'il falloit, malheureux,
» Te soumettre à leur rage, immortelle comme
» eux,
- » Que dirois-tu pour lors? Accablé de misère,
» Tu maudirois un don que Dieu dans sa colère
» T'eût fait pour te punir de ta témérité.
» Va, la mort est un pas vers l'immortalité.

- « Sans la hâter jamais , il suffit de l'attendre.
 « Voilà tout ce que Dieu me permet de t'appren-
 « dre ».

Elle dit : A ces maux je sentis dans mon cœur
 Renaître , par degré , l'espoir consolateur.
 Sur une table d'or , d'une vaste étendue ,
 Le livre des destins vint s'offrir à ma vue ;
 Et j'allois y jeter un regard curieux ,
 Une invisible main le dérobe à mes yeux :
 Déjà le soleil brille , & sa vive lumière
 Pénètre dans mon lit & frappe ma paupière ;
 Et troublé par ses feux , le paisible sommeil
 S'enfuit rapidement & fait place au réveil.

Par M. A... Etud. en Droit.

*RÉPONSE à la Lettre d'Holakou-Kan ,
 composée par un Secrétaire du Kalife
 Mostaafem.*

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET
 MISÉRICORDIEUX.

OUI , grand Dieu ! Roi des Rois , tu
 donnes & tu reprends les diadèmes à ton
 gré ; tu élèves & tu abaisles les hommes

48 MERCURE DE FRANCE.

comme il te plaît : la source des biens est en ta main , & ton pouvoir s'étend sur toutes les choses.

Nous avons lu un écrit envoyé par la majesté d'Illkhan * , de la puissante & magnifique Porte Impériale. Voici vos propres paroles : « Vous êtes , dites-
» vous , créés dans la colère du ciel ;
» vainqueurs de ceux que poursuit son
» indignation ; inaccessibles à la pitié ;
» insensibles aux larmes : Dieu a ôté la
» miséricorde de vos cœurs ».

C'est donc de votre propre bouche que sort l'aveu de votre impiété & de votre opprobre , aveu bien digne de vous attirer de sanglans reproches , lorsqu'il sera possible de vous en faire.

O impies ! je n'adore point ce que vous adorez ! Dans tous vos écrits , dans votre affreux libelle même , vous vous vantez d'être infidèles : mais la malédiction de Dieu n'est-elle point sur les impies ? Semblables aux racines , vous ne différez point des branches. Pour nous , nous sommes les vrais fidèles : nous fuyons l'opprobre & le scandale : nous ne doutons point que le Koran ne soit

* Surnom des Empereurs Tartares.

descendu

déscendu pour nous ; il est plein de miséricorde envers nous , & ne cessera jamais de l'être. Son interprétation nous comble tous également de bénédictions. Ses défenses, ses permissions nous sont particulièrement adressées.

Est-ce pour vous que le feu a été créé ? Est-ce pour vous qu'il a été allumé quand les cieux se sont entr'ouverts ?

C'est une chose singulière que de vouloir faire peur aux léopards avec des chiens, aux lions avec des hyènes, aux héros avec des poltrons. Nous avons des chevaux arabes & des combattans courageux, dont les lances donnent de si grands coups, que leur renommée vole du couchant à l'aurore.

Si nous vainquons, notre sort sera heureux ; si nous succombons, nous serons transportés en un moment dans les vergers du Paradis. Ceux qui périssent en combattant pour la loi de Dieu, ne meurent point ; ils vivent heureux dans le sein de leur Maître.

Vous ajoutez : « Notre courage est aussi inébranlable qu'une montagne ; nous sommes aussi nombreux que les grains de sable ».

Mais le nombre des moutons n'effraye

C

50. MERCURE DE FRANCE.

point le Boucher qui les égorge; une légère étincelle suffit pour réduire en cendres un vaste bûcher; & l'on a vu plus d'une fois une poignée de gens, par le secours du Très-Haut, tailler en pièces de nombreuses armées. Dieu lui-même combat pour ceux qui préfèrent la mort à une vie infortunée. La mort est l'objet de nos vœux. Si nous vivons, nous vivrons heureux; si nous mourons, nous expirerons martyrs.

A moins que le parti de Dieu ne soit celui des vainqueurs, que l'Empereur des Croyans & le Lieutenant du Dieu des armées éloigne de nous cette pensée!

Vous nous demandez l'obéissance; nous n'entendons point ce langage, & nous n'obéirons point. Vous osez exiger que nous vous déclarions nos desseins! Le fil de ce discours est bien léger, & le peson de votre fuseau bien fragile! Découvrirons-nous la brique d'un édifice avant les fondemens? Ferons-nous succéder l'irréligion à la piété? Venez-vous nous annoncer un Dieu nouveau? Pourquoi ne le faisiez-vous pas lorsque le nôtre a presque fendu la voûte du ciel, entr'ouvert la terre, & renversé les montagnes à grand bruit?

J U I N. 1777. 33

Dis au Secrétaire * qui a composé cette Lettre & tracé ce discours : Nous avons jeté les yeux sur un libelle, qui nous a fait aussi peu de sensation que le bruit d'une porte ou le bourdonnement d'une abeille. Nous lui répondrons comme il nous parlera; nous agirons avec lui selon la loi du talion; & il n'y aura rien chez nous, pour vous, que le tranchant de nos épées, avec le secours du Très-Haut.

Traduit de l'Arabe par M. l'Abbé

Pigeon de S. Paterne.

LE TRAVAIL.

Épître.

LOIN de moi, stérile Déesse;
Qui, d'un narcotique repos,
Préférez les tristes pavots,
Aux doux attraits de la Sagesse.
Fuis ces lieux, honteuse Paresse,
Porte ailleurs ton air empesté :

* Nassireddin.

C ij

52 **MERCURE DE FRANCE.**

C'est au Travail que je m'adresse ;
Il est ma seule Déesse.

L'homme, que plaça sur la terre
Le souffle heureux du Créateur,
Dois, pour remplir l'objet de son Auteur,
Aux passions livrer la guerre.
Dans son oisiveté, quel sera son secours ?
Tout s'armera pour le détruire ;
Et s'il veut se soustraire à ce honteux délire,
Le Travail fera son recours.
Dans le jardin d'Eden, à notre premier Père,
Que manquoit-il pour son bonheur ?
Tous les objets étoient faits pour lui plaire ;
La terre, cette tendre mère,
Ouvroit son sein en sa faveur :
Le Travail de ses mains fut son unique affaire,
Et le remède salutaire
Qui devoit empêcher sa chute & son malheur.
C'est en vain que l'orgueil nous trace des maximes
Dont l'aveugle séduction
Entretient notre passion.
Des préjugés, loin d'être les victimes,
Usons de notre liberté ;
A nos destins rendons les Dieux propices,
Et songeons que l'oisiveté
Ouvre la porte à tous les vices.

Travail ! tu remplis mes desirs :
 Si de l'ennui je sens l'atteinte ,
 Changeant mes peines en plaisirs ,
 De tes bienfaits la salutaire empreinte ,
 Sème de fleurs tous mes loisirs.
 Variant à mon gré l'objet de mon ouvrage ,
 Tantôt avec Newton , scrutateur studieux ,
 Je parcours , d'un œil curieux ,
 Des mondes suspendus l'admirable assemblage.
 Loix de la gravitation !
 De mes yeux offusqués vous ôtez le nuage
 Qui causoit mon illusion.
 Entre Montagne & la Bruyère ,
 J'apprends à penser , à jouir ;
 Aux traits brillans de leur lumière.
 Je sens mon cœur s'épanouir.
 Tantôt , avec l'Auteur de Cinna , des Horaces ,
 Mon ame éprouve des transports :
 Racine , tes charmans accords
 Semblent montés sur la lyre des Grâces.
 Mais cet universel Auteur
 Qui de ses chants remplit l'Europe entière ,
 Rival de Virgile & d'Homère ,
 Feroit à lui seul mon bonheur.
 De l'art des vers , ce nouveau Prométhée
 A dérobé le feu qui peut tout enflammer ;
 Philosophie , histoire ; qui , ce charmant Protée

54 MERCURE DE FRANCE.

Dans ses écrits a su tout enchaîner;
Et ne laisse à l'ame étonnée
Que le plaisir de l'admirer.
Par une étude réfléchie,
Des différens Auteurs comparant les beautés,
Mon ame s'ouvre aux vérités
Qui font le charme de la vie.
Plaisir délicieux qu'on ne peut définir!
Aux feux dont l'Orient se dore,
J'entrevois la brillante aurore
Du beau jour dont je vais jouir.
Du plaisir du travail, mon ame impatiente
Se livre au goût qui la conduit :
Comme l'abeille diligente,
Je pourrai recueillir le fruit
D'une application constante.
Des fleurs qui naissent sur mes pas
Je satisfais mes yeux avides,
Et du jardin des Hespérides
Les beautés auroient moins d'appas.
Ainsi dans un vallon, où l'art & la nature
Ont réuni leurs agrémens,
Le Voyageur compte peu les instans;
A ses regards, errans à l'aventure,
S'offrent mille objets séduisans,
Qui ne laissent point de murmure
A des desirs impatiens.

Du bien réel la douce amorce
 Change toujours l'épine en fleur :
 Le plaisir du travail, par son charme flatteur,
 En fait disparaître l'écorce :
 Le sentiment remplit le cœur.
 Momens délicieux pour un être qui pense !
 L'ame jouit de ses possessions.
 Laissez au feu des passions,
 Le vain Peuple qui les encense.
 Dans le tourbillon des desirs
 Envain, par de nouveaux plaisirs,
 Croit-on remplir le vuide de son ame.
 Le feu pétillant qui nous luit,
 Est un phosphore dont la flamme
 Pour quelques instans nous séduit.
 De cette lueur passagère
 Le Travail brave la douceur :
 Une jouissance éphémère
 Ne fit jamais le vrai bonheur.
 Sachons vaincre notre foiblesse,
 Fuyons cet appas séducteur ;
 Et craignons le moment d'ivresse,
 Dont le délire affreux feroit notre malheur.
A Limoux, en Languedoc, par un Abonné au Mercure.



DESCRIPTION DE LA SICILE,

Traduite de Claudien.

AVANT que par les flots ses rochers ébranlés,
 Dans l'abyfme des mers fe fuſſent écroulés,
 Au rivage voifin cette Ile réunie,
 N'avoit point de barrière entr'elle & l'Aufonie.
 Aujourd'hui, ſéparés de ces antiques bords;
 Ses flancs des vaſtes mers repouſſent les efforts;
 Là, des vents d'Ionie affrontant la tempête,
 Pachin lève ſur l'onde une ſuperbe tête;
 Là, des riyes de Thrace un torrent bondiffant,
 Sur Lylibée envain s'élance en mugiffant;
 Ici la mer de Tyr veut briſer les limites
 Que l'immenſe Pélore à ſa rage a preſcrits.
 Au milieu de l'Etna ſont les rochers affreux,
 De l'orgueil des Titans monumens ſourcilleux.
 Eclade en vomit, de ſa bouche enflammée,
 Des tourbillons de ſoufre & des flots de fumée;
 Et quand, las de gémir ſous la maſſe des monts,
 Il s'ébranle & ſe roule en ces noires priſons,
 Tout frémit: l'Iſle tremble; & les cités voifines,
 De leurs murs chancelans attendent les ruines.
 Sur la cîme d'Etna nul jamais n'eſt monté,

L'œil même, à son aspect, se tourne épouventé ;
Des bois, dans les vallons, versent le frais &
L'ombre ;

Et le faite paroît sauvage, aride & sombre.

Le bitume en torrens sort de ses flancs ouverts,
Ou des rocs à grand bruit sont lancés dans les airs.

Jusqu'à dans les débris la flamme se ranime ;

Et quoiqu'un vaste feu bouillonne sur la cime,

On y voit en tout tems des neiges, des frimats,

Que la vapeur brûlante effleure & ne fond pas ;

Et par un froid secret les flammes repoussées,

Endurcissent encor les glaces entassées.

Quelle force inconnue élance ces torrens,

Ces rochers embrasés & ces feux dévorans,

Où l'air, cet élément que l'esclavage irrite,

Dans les flancs de l'Erna gtonde, se précipite,

S'enflamme & roule autour de ces monts caver-

neux

Dont le roc amolli vole en éclats poudreux ;

Où la mer en courroux, bouillonnant dans

gouffre

Vomit ces rocs ardents, ces noirs amas de soufre.

Par M. Roufin.



LA VIEILLE SÈE.

Ode.

CHARMES, trompeurs de la jeunesse,
 Le Dieu des vers vous a chantés !
 Moi, je voudrois de la Vieillesse
 Venger les droits peu respectés.
 Qu'un autre à l'Amour rende hommage ;
 Qu'il offre à la beauté volage
 De sa muse les vains accens.
 Objet d'une injuste satire,
 Toi, qu'on redoute & qu'on desire,
 Vieillesse, je t'offre mes chants.

Tes jours nombreux, ton existence,
 De tes vertus sont l'heureux fruit ;
 Compagnon de l'expérience,
 C'est la raison qui te conduit
 Des coups du sort sauver sa tête,
 Voilà du Sage la conquête.
 Tes cheveux blancs sont des lauriers.
 Ton Héros, immortel Homère,
 M'étonne ; mais je lui préfère
 Le plus vieux de tous tes Guerriers.

Comme un torrent qui m'épouvante,

Je crains ton courroux destructeur :
 Achille, ta valeur brûlante
 Porte l'alarme dans mon cœur.
 Nestor paroît, & je respire ;
 Les Grâces, de leur doux sourire ,
 Ont adouci sa gravité.
 Il règne par son éloquence :
 D'un Dieu sa voix a la puissance ;
 Son front en a la majesté.

Quel est ce Vieillard respectable *
 Pâle, abattu, saisi d'effroi ?
 Aux pieds d'un Vainqueur implacable,
 Père sensible, il n'est plus Roi.
 O douleur ! ses lèvres tremblantes
 Pressent des mains encor fumantes
 Du sang de son malheureux fils !
 Barbare !... Mais tu le désarmes,
 Il t'écoute, il verse des larmes ;
 O Priam ! tes vœux sont remplis.

Tels sont les droits de la Nature ;
 Toujours nous rentrons dans son sein.
 Troublez, le soir, une onde pure,
 Son crystal brille le matin.

* Priam demande à Achille le corps de son fils Hector.

60 MERCURE DE FRANCE.

Ville belliqueuse & folâtre *,
 Confus, etrant sur ton théâtre,
 Un Vieillard peut te réjouir ;
 Si le Spartiate l'honore,
 Tu connois la Nature encore,
 Athènes, tu fais applaudir.

Les anciens dépositaires
 De la balance de Thémis,
 Obtinrent le beau nom de Pères,
 De leur sagesse illustre-prix,
 Quels tems plus fortunés, plus justes
 Que ceux où des Vieillards augustes
 Etoient les organes des loix ?
 A leurs vertus, à leur prudence,
 Rome libre dut sa puissance,
 Et son bonheur & ses exploits.

Et toi **, la fameuse rivale,
 Fille de Tyr, Reine des mers,

* Athènes. - Un Vieillard étant venu au Spectacle de cette Ville, ne put trouver de place parmi ses Concitoyens. Après avoir erré quelque tems, il s'approcha des sièges occupés par des Ambassadeurs de Lacédémone, qui se levèrent respectueusement & le reçurent au milieu d'eux. Tout le Peuple se mit à battre des mains.

** Carthage,

Par quelle imprudence fatale
Te vois-je tomber dans les fers !
D'une jeunesse impétueuse
L'ambition présomptueuse
T'inspire une noble fierté.
Malgré ses pompeuses promesses,
Tu tombes, tu perds tes richesses,
Tes conquêtes, ta liberté.

O Rois ! si l'amour de la terre
A des charmes pour votre cœur,
Que la Vieillesse vous éclaire,
Et vous ferez notre bonheur.
Instruit & conseillé par elle,
Envain la discorde cruelle
Agitera son noir flambeau.
Envain le Courtisan servile,
Au pied du Trône, notre asyle,
Voudra nous creuser un tombeau.

Quel esprit t'éclaire & t'enflamme,
Fils d'Ulyse, dans ton printemps ?
Quel Dieu fit naître dans ton ame
Ce feu, ces nobles sentimens ?
Quoi ! sous les traits de la Vieillesse
Une Divinité s'empresse
De guider tes pas incertains !
C'est vous, bienfaisante Minerve,

62 MERCURE DE FRANCE.

C'est votre main qui le conserve ;
Vous présidez à ses destins.

Jeune homme, respecte cet âge
Par les Dieux mêmes consacré.
Des Dieux un Vieillard est l'image,
Ils veulent qu'il soit honoré.
Jadis nos ancêtres barbares *
Osèrent profaner les lares
De Rome en proie à leurs fureurs ;
Et, destructeurs impitoyables,
Ils trempèrent leurs mains coupables
Dans le sang de ses Sénateurs.

Au destin de Rome expirante,
Ce crime intéressa les Dieux.
Jupiter, de sa main puissante,
Foudroya ces audacieux.
Lui-même arma de son tonnerre
Le Héros qui couvrit la terre
De ces monstres exterminés ;
Lui-même, parmi les décombres,

* La prise de Rome par les Gaulois. Ils massacrèrent sans pitié les vieux Sénateurs, qui les avoient attendus devant leurs maisons avec les marques de leur Magistrature. Ils furent taillés en pièces par Camille. Les Romains regardoient Jupiter comme le protecteur de leur Ville.

Sauva Rome, vengea les ombres
De cent Vieillards infortunés.

Que fais-tu ? quels tableaux horribles ?
Pourquoi de si tristes accens ?
Muse ! tu dois aux cœurs sensibles
Des objets plus intéressans.
Au sein d'une famille heureuse
Contemple l'ame vertueuse
Du plus fortuné des humains.
Dans ses vieux ans les Jeux l'entourent ;
En foule à ses côtés accourent
Les Grâces & les Ris badins.

D'Amis une troupe fidelle
Partage sa félicité.
Comme un oracle il nous révèle
La sagesse & la vérité.
Un essaim d'enfans l'entourne ;
Leurs vertus forment la couronne
Qu'attendoient ses soins paternels.
Heureux époux & tendre père,
Il est l'exemple de la terre.
Ciel ! que ses jours soient éternels !

Si les destins, à mon aurore,
M'ont réservé des jours nombreux,
Peussai-je retarder encore

Du tems le vol impétueux !
 Puisse-je , au sein de la paresse ,
 Jouir de la douce vieillesse
 Du Chantre aimable de Théos !
 Dieux ! à mes vœux daignez souscrire.
 Puisse-je chanter sur la lyre
 Et mes plaisirs & mon repos.
 Mais , quoi ! la trame la plus belle
 Est soumise au fatal ciseau !
 O Mort ! Divinité cruelle !
 Hélas ! tu creuses mon tombeau.
 Quand je serai sous ta puissance ,
 Je veux que ma longue existence
 Triomphe de la faux du Temps ,
 Et que sur ma cendre vulgaire ,
 Pour tout éloge , une main chère
 Grave le nombre de mes ans.

Par M. L. Rolland , de Gap.



*COUPLETS à Madame D... à son retour
d'un voyage en Champagne, où elle
avoit chanté des ariettes de sa compo-
sition.*

Air : Tous les pas d'un discret Amant.

C'EST assez, pour plaire au hameau,
D'unir les vertus & les graces:
M... n'eut pas d'instant plus beau
Que lorsqu'il les vit sur vos traces;
Mais quand, dans des couplets charmans,
Du cœur vous parliez le langage,
Paris lui-même à vos talens
Auroit rendu son hommage.

On entendoit dans vos concerts
Une ame douce, une voix pure,
Exprimer par d'aimables airs
Les sentimens de la Nature:
C'étoient tour-à-tour les accens
De l'amitié, de la tendresse;
Du Dieu du Goût, du Dieu des Chants,
C'étoit la délicatesse.

Où sont, hélas ! ces jours heureux

66 MERCURE DE FRANCE.

Pour vos Amis de la Champagne !
Vous repandez en d'autres lieux
Le bonheur qui vous accompagne ;
Charmez donc Paris trois saisons ;
Mais voulez-vous qu'on le pardonne ?
Gardez vos plus tendres chansons
Pour M... & pour l'automne.

Par M. J... de Troyes.

*A Mademoiselle ***.*

SI l'amoureuse & délicate Muse
Qui célébra la Nymphé de Vacluse,
A mes accens donnoit ce ton flatteur,
Ce doux accord qui captive le cœur,
De *** , du couchant à l'aurore,
Je chanterois la beauté, la candeur ;
Et du pinceau qui peignit si bien Laure,
Je tracerois son portrait enchanteur.

*Par M. du Baguet, Officier au Régim.
de Bourbonnois.*



Épitaphe de Colardeau.

DU tendre Colardeau la cendre ici repose ;
Des heureux Cnidiens il chanta les beaux jours ;
A peine à son printems , comme une jeune rose ,
La Parque le ravit : pleurez , pleurez Amours.

Par M. Verchere de Réffye.

Épitaphe de Bernard.

DES loix du tendre Amour interprète charmant,
Ci git gentil Bernard : sa Muse enchanteresse,
A la légéreté joignant le sentiment ,
Des Plaisirs & des Jeux chanta l'aimable ivresse.

Par le même.

*Explication des Enigmes & Logogryphes
du volume de Mai.*

LE mot de la première Énigme est *Cheveux* ; celui de la seconde est *Mou-choir* ; celui de la troisième est *Eau*. Le

68 MERCURE DE FRANCE.

mot du premier Logogryphe est *Troupeau*, où se trouvent *trou* & *peau*; celui du second est *Livre*, dans lequel se trouve *ivre* & *ver*; celui du troisième est *Oreille*, où se trouvent *Eole*, *or*, *lire*, *Elie*, *lière*, *rôle*, *Roi*, *œil*, le jeu de *Poie*, *l'Oire*, *Lile*.

É N I G M E.

JE ressemble à l'Amour, non pas lorsqu'à sa suite
Il mène les Ris & les Jeux :

On ne me verra point folâtrer avec eux ;
Mon air grave, imposant, leur fait prendre la
fuite.

De l'Amour je n'ai point le sourire enchanteur,
Je n'ai point son air doux, quelquefois si trompeur,
Son regard séduisant, ses graces enfantines.

Non moins enfant que lui, Lecteur, si tu badines
Avec ce petit Dieu, s'il badine avec toi,
Tout-à-fait amusant, ce tendre badinage.

T'amuse beaucoup, je le croi :
Point de badinage avec moi.

D'une dame Honesta, ce fâcheux personnage,
J'ai toute la sévérité.

Il est des Beautés nonchalantes,

Sans peines, sans plaisirs, de tristes indolentes,
Dont l'apatique cœur de rien n'est affecté :

Comme elle je te glace l'ame ;

Mais l'Amour, au contraire, & t'anime & t'en-
flamme.

En nous voyant ensemble, en détaillant nos traits,

Peut-être encor tu trouverois

Entre nous quelque différence.

A cette différence près,

Tu seras étonné de notre ressemblance.

Telle que ce cruel vainqueur,

Plus sûr de mes coups, j'attaque & blesse un
cœur.

Oui, semblable à l'Amour, sur tout ce qui respire,

J'exerce un tyrannique empire ;

J'ai, comme lui, causé bien des malheurs,

J'ai fait couler bien du sang & des pleurs.

Cher Lecteur, à ces traits tu me connois sans
doute :

Pour me connoître mieux, jusqu'à la fin écoute :

Lorsqu'à ce Dieu charmant je prétends m'égalier,

Ne crois pas que je sois très-belle ou très-jolie :

En laid, je puis lui ressembler.

Une laldron peut être aimée à la folie,

Plus d'une camufon aussi

Fera tourner la tête ; & très-souvent, pour plaire,

Il suffira d'avoir taille fine & légère.

Dans le portrait que je crayonne ici,

70 MERCURE DE FRANCE.

De ma figure on peut voir une esquisse ;
 Mais je fais me rendre justice,
 Peu d'hommes, me voyant de près,
 Seront séduits par mes attraits :

Je ne suis en effet rien moins que séduisante ;
 Mais le galant François, lorsque je me présente,
 Vole au-devant de moi ; mon extrême laideur
 Qui, je l'avoue, est repoussante,
 Ne refroidit point son ardeur.

De myrte & de laurier méritant la couronne,
 Sous les drapeaux du tendre Amour,
 Sous ceux de la fière Bellone,
 Leur donnant son cœur tour-à-tour,

Il ne recule point ; c'est un mot qu'il ignore.
 Par mes caprices inhumains,
 A l'Amour je ressemble encore :

De mon trop de rigueur, Lecteur, quand tu te
 plains,

Ce n'est pas sans raison ; mais si je suis cruelle,
 Une coquette n'aimant qu'elle,

Pour toi l'est beaucoup plus : oui, lorsque dans
 ses fers,

Accablé du poids de ta chaîne,
 Ne pouvant la briser, auprès d'elle tu perds
 Ton tems à soupirer. Qu'elle rit de ta peine !

Lorsque dans des tourmens affreux,
 Des Amans le plus malheureux,

Toujours tu trouveras des épines sans roses ;

Pour abrégér tes maux as-tu recours à moi ?
 Sous différens aspects je viens m'offrir à toi.
 Devine si tu peux, & choisis si tu l'oses.

*Par M. du L**.*

A U T R E.

Nous sommes plusieurs fils, unis, bruns & jumeaux,

Dans le ventre d'une blondine,
 Que la Nature a faite & piquante & mutine,
 Pour nous garder des animaux.

Elle leur fait mauvaise mine,
 De mille traits aigus elle les assassine,
 Et la main qui la touche en ressent mille maux.

Aussi l'homme en colère,
 Pour réussir dans son dessein,
 Avec les pieds écrase & les traits & le sein
 De celle qui nous sert de mère.

Que fait cet homme? Hélas! dans son ardent
 courroux,

De peur que nous disions notre cruelle peine,
 Quand dans le feu il nous promène,
 Il nous perce de mille coups;

Il nous fait prendre un teint de More ,
 Il nous brûle ou nous glace , & puis il nous dévore.

Par M. Donnavi , Ga...de...

A U T R E .

ON me voit tous les jours aux champs comme à
 la ville ;

A tous deux cependant je suis fort inutile.
 Mon règne est en des lieux éloignés des palais :
 Le luxe séducteur ne me connaît jamais.
 La peine fut toujours ma compagne fidelle :
 Loin de me rebuter , je la prends avec zèle ;
 Mon aspect est horrible , & pourtant dans mon
 sein

Je vois des gens heureux se moquer du destin.
 Je fus de tous les tems voisine des souffrances :
 Tel me doit au hasard , tel à ses imprudences.
 Le Lecteur vertueux m'aide dans le besoin .
 Si tu veux me trouver , ne me cherches pas loin.

L O G O G R Y P H E .

SANS te mettre beaucoup l'esprit à la torture ,
 Pour deviner mon nom , ami Lecteur ,

En

ROMANCE

du S.^r Valantin Roëser,
les Paroles de M. H. D. L.

Gracioso.

Sous les loix de la jeune Hor:
-ten:se, mon cœur vou:drait vivre
et mou-rir; mais la cru:elle s'of-
-fen:se dès qu'il m'échape un seul de:
-sir. Sou:vent de ma flamme ti:-
mi:de je la vois rire a:vec Lu:
-bin, et ce Couple heureux et perfu:-de:
se réjou:it de mon des-tin. Ô toi,

le Dieu de mon âme. !amour, prend
 soin de me venger, pour moi qu'Hor:
 tense s'enflâme, ou que je cesse de l'ai:
 mer... Cesser d'aimer la jeune Hortense!
 amour, ah! ne l'en: tres: prend pas;
 je l'ai: merai, ou je l'aimerai,
 je l'ai: me: rai jus qu'au tre: pas,
 je l'ai: me: rai, ou je l'ai: merai,
 je l'aim: rai jus: qu'au tre: pas.

En moi cherches un meuble utile au Voyageur ;
 Je le défends de la froidure ,
 Je le mets à l'abri des injures de l'air :
 Ma foi , c'est te parler trop clair ;
 Tu me tiens. Pàs encor : décompose mon être ;
 En mes trois premiers pieds d'abord tu vois pa-
 roître
 Un animal aussi petit qu'hideux ;
 Joins-y le quatrième , & soudain à tes yeux
 Une préposition va s'offrir d'elle-même ;
 Puis mes cinq derniers pieds te feront voir l'ex-
 trême
 De toute ligne. Eh bien ! me voilà divisé :
 • Comment, tu ne m'as pas trouvé ?
 Il faut qu'à ta poursuite enfin je me dérobe ,
 Quand tu me chercheras , vas dans ta garde-robe.

*Par M. P***, Etud. à Versailles.*

A U T R E.

EN neuf pieds est mon nom , qu'on chérit autre-
 fois :
 Que les tems sont changés ! Proscrite par les Loix ,
 Je suis avec les miens en tous lieux dispersée :
 On me fuit , on me hait : telle est ma destinée.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

En me décomposant tu trouveras d'abord
Un tems qu'avec raison nous regrettons si fort;
Un habitant des cieux ; une bête de somme ;
Pour jouir du vrai bien, ce que doit être un
homme.

Je présente à tes yeux un animal hideux ;
Un oiseau d'un plumage assez miraculeux.
En moi tu vois enfin le nom d'une rivière ;
D'un grain qui sert à faire une huile salutaire.

A U T R E.

SÉPARÉ de mon corps, je suis plus que tondu.
Lecteur, qui me veut bon, fondant & plein de suc,
Bien court doit me choisir, vermeil, tendre &
dodu ;
Ma queue & tête & pied sur cuivre, marbre ou stuc,
Font voir que le reclus
De ce monde n'est plus ;
Je porte dans mon sein un pronom personnel ;
Et d'un Roi la Catin adorée sur l'autel.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettres sur l'origine des Sciences & sur celles des Peuples de l'Asie, adressées à M. de Voltaire, par M. Bailly; & précédées de quelques Lettres de M. de Voltaire à l'Auteur. A Paris, chez les Frères Debure, Libr. quai de Augustins.

L'AUTEUR de ces Lettres curieuses & intéressantes avoit donné, dans son Histoire de l'Astronomie ancienne, publiée l'année dernière, des preuves de l'existence d'un Peuple plus ancien que les Égyptiens, les Indiens & les Chinois, qui a autrefois habité à la hauteur du 50^e degré de latitude, près de Selingins koy, & qui a été maître de l'Univers dans l'astronomie & dans les sciences. Ce Peuple a tellement été détruit & oublié, qu'il n'en restoit plus le moindre souvenir. M. Bailly a soutenu en conséquence que la lumière des sciences & la philosophie semblent avoir été descendues du Nord de l'Asie, avant de s'éten-

Dij

dre dans l'Inde & dans la Chaldée. Ces idées exposées dans l'Histoire de l'Astronomie, n'étoient qu'un accessoire à un objet principal. L'Auteur a cru devoir les développer séparément, d'une manière qui répondit d'avance aux difficultés & aux objections. Comme M. de Voltaire en a proposé quelques-unes, c'est à lui que M. Bailly a adressé les éclaircissemens qui font la matière de l'Ouvrage annoncé. Les Lettres de M. de Voltaire, que l'on a placées à la tête de l'Ouvrage, ne peuvent qu'exciter la curiosité des Lecteurs, & rendre intéressante cette discussion. Cet illustre Ecrivain croit que les Bracmanes pourroient bien être cette Nation primitive, de laquelle nous tenons l'astronomie, la métempychose & plusieurs autres connoissances. Tous les témoignages avantageux que l'antiquité fournit en leur faveur, & les voyages entrepris pour aller s'instruire chez eux, ont inspiré à M. de Voltaire ce respect & cette prédilection qu'il a toujours conservé pour ce Peuple.

L'Auteur des Lettres n'a pas une idée aussi avantageuse des Chinois; il les regarde plutôt comme un Peuple noncha-

lant , qui , loin d'avoir l'activité du génie , reste toujours l'esclave de l'habitude. Les exemples qu'il donne de l'indolence & de la superstition de ce Peuple, viennent à l'appui de son opinion , & lui font penser que ce Peuple n'a guère pu s'élever à la hauteur des connoissances qu'on lui a attribuées.

M. Bailly nous apprend encore des détails intéressans sur les Perses, les Chaldéens & les Indiens, & nous fait connoître la philosophie des Brames. Ceux-ci soutiennent, selon cet Auteur, le systême de l'ame universelle, & enseignent que tout ce que nous voyons n'est point réel, & que Dieu ne fait qu'une seule & même chose, avec tout ce qui se manifeste à nos yeux. L'Auteur des Lettres ne regarde pas les Brames comme originaires de l'Inde, & suppose au contraire qu'ils y ont porté une langue & des lumières étrangères. Quoique doués de plusieurs connoissances, qui les ont rendus supérieurs à toutes les Nations du monde, ils n'étoient pas plus inventeurs que les Chinois ne l'ont été. C'est donc à *ce Peuple perdu* que l'Auteur prétend qu'on doit recourir pour expliquer l'origine des connoissances ha-

78 MERCURE DE FRANCE.

maines. Il puise dans les traditions, les usages, la philosophie & la religion, tout ce qui sert à établir la conformité entre les Chinois, les Chaldéens, les Indiens & les anciens Peuples; & cette discussion devient intéressante pour ceux même qui n'adoptent pas le système de l'Auteur.

Voici comme M. de Voltaire s'en explique dans une Lettre adressée à M. Bailly. « Vous n'êtes pas content de » m'avoir appris des vérités long-tems » cachées, vous voulez toujours que je » croye à votre ancien Peuple perdu; je » vous avoue que je suis fort ébranlé, » & presque converti. D'abord votre » conjecture très ingénieuse & très-plausible, que l'astronomie avoit dû naître » dans les climats où le plus long jour » est de seize heures, & le plus court de » huit, m'avoit vivement frappé. Il n'y » a que ma foiblesse pour les anciens » Bracmanes, pour les maîtres de Pythagore, qui m'avoit un peu retenu. » J'avois lu Bernier il y a long-tems. Il » n'a ni votre science, ni votre sagacité, » ni votre style. Il me paroît qu'il parloit » de la philosophie antique de l'Inde, » comme un Indien parleroit de la nôtre,

» s'il n'avoit entretenu que nos Bache-
 » liers Eutopéens, au lieu de s'instruire
 » avec vous. Bernier fit un petit voyage
 » à Bénarès, d'accord; mais avoit-il
 » conversé avec le petit nombre de Bra-
 » mes qui entendent la langue du Shastah?
 » Deux Directeurs du comptoir Anglois
 » de Calcuta, peu éloigné de Bénarès,
 » m'assurèrent, il y a quelques années,
 » que les véritables Savans Brames ne
 » se communiquoient presque jamais aux
 » Etrangers. Cependant, Mon-
 » sieur, il me paroissoit très-surprenant
 » qu'un Peuple, qui certainement avoit
 » cultivé les mathématiques depuis 5000.
 » ans, fut tombé dans l'abrutissement
 » que Bernier & d'autres Voyageurs lui
 » attribuent. Comment, dans la même
 » Ville, a-t-on pu inventer la géométrie,
 » l'astronomie, & croire que la lune est
 » cinquante mille lieues au-delà du so-
 » leil? Ce contraste me faisoit de la
 » peine; mais l'aventure de Galilée &
 » de ses Juges m'en faisoit davantage,
 » & je me disois comme Arlequin: *Tutto*
 » *il mondo e fatto come la nostra famiglia.*
 » Ensuite je me figurois qu'une Nation
 » pouvoit avoir été autrefois très-inf-
 » truite, très-industrieuse, très-respec-

D iv

30 MERCURE DE FRANCE.

» table, & être aujourd'hui très-igno-
» rante à beaucoup d'égards, & peut-
» être assez méprisable, quoiqu'elle eut
» beaucoup plus d'Écoles qu'autrefois.
» Si vous alliez aujourd'hui, Monsieur,
» commander une quinquirême au sacré
» Collège, je doute que vous fussiez
» servi. . . . Il faut vous faire ma
» confession entière. Je me souvenois
» qu'autrefois nos Nations de la zône
» tempérée, n'imaginoient pas que la terre
» fut habitée au-delà du 50^e degré de
» latitude boréale; & je faisois encore
» honneur à mes Bracmanes d'avoir de-
» viné que le plus long jour d'été étoit
» double du plus court jour d'hiver. Je
» pardonnois aux Grecs d'avoir placé ces
» ténèbres cymmériennes, précisément
» vers le 50^e degré.

» Enfin, Monsieur, pardonnez-moi
» sur-rout si la foiblesse de mes organes
» ne m'avoit pas permis de croire que
» l'astronomie eût pu naître chez les
» Usbecks & chez les Kalcas. J'habite
» depuis plus de vingt-quatre ans un
» climat couvert de neige & de frimats
» affreux comme le leur. Pendant six
» mois de l'année au moins, nos étés
» nous donnent rarement de beaux jours

» & jamais de belles nuits. J'ai eu long-
 » tems chez moi un Tartare fort aima-
 » ble , envoyé par l'Impératrice de Ruf-
 » sie; il m'a dit que le Mont Caucase
 » n'est pas plus agréable que le Mont
 » Jura ; & je me suis imaginé qu'on
 » n'étoit guère tenté d'observer assidu-
 » ment les étoiles sous un ciel si triste ,
 » sur-tout lorsqu'on manquoit de tous
 » les secours nécessaires. L'Abbé Chappe
 » a observé le passage de Vénus sur le
 » Soleil à Tobolsk , vers le 58^e degré ,
 » sur le terrain le plus froid & sous le
 » ciel le plus nébuleux ; mais il étoit
 » muni de toute la science de l'Europe ,
 » des meilleurs instrumens , de la santé
 » la plus robuste ; encore mourut-il bien-
 » tôt après de telles fatigues.

» J'étois donc toujours persuadé que
 » le pays des belles nuits étoit le seul où
 » l'astronomie avoit pu naître. L'idée
 » que notre pauvre globe avoit été au-
 » trefois plus chaud qu'il n'est , & qu'il
 » s'étoit refroidi par degrés , me faisoit
 » peu d'impression. Je n'ai jamais lu le
 » feu central de M. de Mairan ; &
 » depuis qu'on ne croit plus au Tartare ,
 » il me sembloit que le feu central
 » n'avoit pas grand crédit.

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

» Le Phénix ne me paroïssoit pas
» inventé par les Habitans du Caucase :
» mais enfin, Monsieur, tout ce que
» vous avancez me paroît d'une si vaste
» érudition, & appuyé de si grandes
» probabilités, que je sacrifie sans peine
» tous mes doutes à votre torrent de
» lumières.

» Votre Livre est non-seulement un
» chef-d'œuvre de science & de génie ;
» mais un des systêmes les plus proba-
» bles. Il vous fera un honneur infini.
» Je vous remercie encore une fois de
» la bonté que vous avez eue de m'en
» gratifier.

» Je vous demande bien pardon de
» mes petits scrupules : vous les chassez
» de mon esprit, & vous n'y laissez que
» la tendre estime & la respectueuse re-
» connoissance avec laquelle j'ai l'hon-
» neur d'être, &c. ».

C'est aux Savans versés dans l'antiquité à apprécier les probabilités dont M. de Voltaire paroît si frappé. L'Auteur prétend avoir démontré que l'Empire des Perses, la fondation de Persépolis remonte à l'an 3209 avant Jésus-Christ, tems où l'on connoissoit, dit-il, l'année de 365 jours & 6 heures. Cette thèse

bien prouvée, changeroit singulièrement l'état de la chronologie & la manière de voir l'antiquité, parce qu'une époque de cette nature tient à une foule d'autres. On convient que ce n'est qu'en comparant les connoissances de chaque Peuple, qu'on pourra parvenir à celle de l'antiquité primitive.

L'Auteur, en parlant du déluge, croit devoir ne pas citer l'Écriture, parce qu'elle ordonne, dit-il, de croire, & qu'il s'agit ici de démontrer, ou du moins de persuader. On observera que ce Livre, en mettant même à part tous les motifs puisés dans la foi, qui nous oblige de la respecter, renferme beaucoup de lumières propres à diriger les Savans qui étudient l'antiquité; & c'est se priver d'un secours unique, même à titre de Savant & de Littérateur, que de la mettre à l'écart. En effet, qu'on lise l'ancien Testament dans tout ce qu'il contient d'historique, & singulièrement dans tout ce qui est sorti de la plume de Moïse en ce genre, on n'y trouvera rien de ce qui défigure les plus anciennes chroniques des Peuples de la terre; on n'y trouvera ni récits romanesques, ni calculs excessifs, ni chronologie incroyable,

D vj.

84 MERCURE DE FRANCE.

ni successions de Dieux, de demi-Dieux & de Monarques, portées de génération en génération jusqu'à des tems infinis. Moïse, antérieur de plus de 1000 ans au plus ancien Historien connu parmi les Auteurs profanes, fixe la création du monde environ à 2433 ans avant la date de sa propre naissance. Rien de si curieux & de plus vraisemblable que ce qu'il nous apprend sur la formation du genre-humain, sur sa propagation, sur les premiers établissemens, sur les premières traces d'un gouvernement civil, sur l'origine de l'agriculture, de la vie pastorale, &c. & sur diverses particularités qui intéressent les sciences & les beaux-arts, comme la musique, l'histoire, la géographie, la médecine, l'anatomie & toutes les parties de la philosophie : à tous ces égards, les écrits de Moïse & ceux des Prophètes sont un trésor d'érudition, une source inépuisable de faits & de détails instructifs pour les Savans de tout ordre. Par exemple, les mesures déposées dans le sanctuaire par Moïse, qui sont regardées comme un précieux monument, auroient, ce semble, pu être employées par l'Auteur des Lettres, & lui servir de preuves sur cet objet.

Quant à cette idée que l'Europe sera peut-être inconnue dans l'avenir, nous ne croyons pas qu'elle soit généralement adoptée : nous serions plutôt portés à croire que lors même que la moitié de l'hémisphère seroit engloutie, les connoissances seroient conservées par celle qui subsisteroit, grace à l'Imprimerie ; aussi ne peut-on regarder que comme hasardée l'opinion, que peut-être un jour l'Europe sera entièrement inconnue. Nous ne détaillons pas les preuves qui établissent que tous les anciens Empires, tels que la Chine, l'Égypte, la Grèce, &c. ont commencé par les montagnes ; & nous nous bornerons à observer que la division du Zodiaque en 12 signes, remontant à l'an 4600 avant Jésus-Christ, correspond par conséquent au tems d'Adam, à peu-près, en comptant 3000 ans de Jésus-Christ au Déluge, & 1600 ans entre Adam & le Déluge. Quant à notre arithmétique, elle s'arrête à dix, parce que nous n'avons que dix doigts, & que tous les Peuples ont compté par leurs doigts. Les chiffres des Romains s'arrêtoient à cinq, parce qu'ils ne comptoient que les doigts

86 MERCURE DE FRANCE.

d'une main. Nous ne pousserons pas plus loin ces observations, & nous aimerions mieux extraire plusieurs réflexions ingénieuses de l'Auteur des Lettres, si nous pouvions nous livrer au plaisir qu'il y a d'insister sur un Ouvrage qui intéresse par des idées neuves, par une érudition variée, & par les agrémens d'un style où l'on ne trouve ni la sécheresse didactique, ni la profusion des ornemens.

Histoire de la dernière guerre entre les Russes & les Turcs; par M. de Keralio, Major d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Stokolm; 2 volumes. A Paris, chez la Veuve Defaint, Librairie du Foin Saint-Jacques.

Auroit-on jamais pu soupçonner qu'une Nation qui n'avoit point encore d'existence politique au commencement de ce siècle, feroit des progrès si étonnans avec tant de rapidité? Cachée sous les glaces du Nord, & ensevelie dans les

vastes deserts qui terminent l'hémisphère boréal en Asie, sans mœurs, sans industrie, sans discipline, on étoit bien loin de la redouter, quand Pierre-le-Grand conçut le projet de la faire connoître. Ce Prince, à force de constance & de rigueurs, réussit à créer ce nouvel Empire, dont la puissance étonne aujourd'hui l'Europe, & prouve que rien ne résiste au génie actif des Souverains qui aiment la gloire. D'ailleurs la situation de cet Empire, qui communique par les mers à toutes les parties du monde, leur a toujours facilité les moyens de s'étendre & de s'agrandir.

La puissance Ottomane, qui possède des contrées immenses, & qui peut rassembler sans peine des armées nombreuses, dont l'entretien ne lui est guère coûteux, n'est pas tellement déchue du degré de sa splendeur, qu'on puisse l'attaquer sans rencontrer beaucoup d'obstacles & sans courir des risques. Cette Puissance, à qui il manque souvent les ressources de la politique & les avantages d'une bonne discipline, a, d'un autre côté, la facilité de réparer ses défaites en prolongeant la guerre, & en obligeant souvent les Vainqueurs à lui

88 MERCURE DE FRANCE.

demander la paix. L'Histoire que nous annonçons mettra les Lecteurs en état d'apprécier les avantages respectifs de ces deux Empires. La dernière guerre entre les Russes & les Turcs, dont M. de Keralio, bon critique & ami de la vérité, nous fait connoître tous les détails intéressans, a été entreprise & dirigée par de grandes & profondes vues, & a été également fertile en événemens remarquables par leurs effets comme par leurs causes. Cet Écrivain, qui a toujours consacré ses travaux & sa plume à l'utilité publique, & qui voudroit voir tous les hommes heureux, ne blâme & ne loue, dans son Histoire, que ce qui est véritablement digne d'éloge ou de blâme, & ne peint avec des couleurs vives les crimes & les animosités injustes, que pour inspirer aux hommes, s'il étoit possible, des mœurs plus humaines, & leur persuader que le bonheur est inséparable de la vertu & de la vérité. Voilà le seul but digne de l'Histoire, dont M. de K. ne s'écarte jamais. Tous les faits qu'il rapporte, & même les expressions qui pourront paroître dures, sont renfermés dans les Mémoires qu'on lui a remis, & qu'il a fait imprimer tels qu'il

les a reçus. Quant au Journal des opérations de l'Armée Russe, qui est celui du Général même, d'après lequel il a travaillé, l'Auteur desire qu'on lui fournisse les moyens de rendre les détails qu'il a été obligé d'y puiser, encore plus exacts, s'il est possible, & de corriger les erreurs qui auront pu lui échapper. Il veut être équitable & impartial avant tout; & l'on trouvera dans son Ouvrage & les volumes qui suivront, des preuves de son impartialité & de son amour pour le vrai. Nous annonçons par avance que le troisième volume est sous presse, & que le Public jouira bientôt des fruits du travail entier de M. de Keralio, à qui on a remis les matériaux des campagnes qui ont suivi celle de 1769, laquelle fait l'objet des deux premiers volumes que l'on publie aujourd'hui. Cet Historien desire avec ardeur qu'on lui fournisse les moyens de réparer les plus légères inexactitudes, & recevra avec reconnoissance tous les Mémoires qui pourront l'éclairer sur les détails. Quant aux succès de cette guerre, ils sont connus. « Si elle a été, dit cet » Écrivain patriote, plus nuisible qu'avantageuse au Vainqueur, c'est l'effet de

» toutes les guerres Du moins la paix
 » qui l'a suivie a été glorieuse à l'Impé-
 » ratrice , & lui a donné l'occasion d'ac-
 » quérir une autre gloire plus solide. Dès
 » que la guerre a cessé , les impôts éta-
 » blis pour y subvenir n'ont plus sub-
 » sisté ; quelques uns plus anciens , oné-
 » reux aux Peuples , ont été abolis de
 » même. Les Loix obscures , incohéren-
 » tes , faites pour des tems & des hom-
 » mes qui n'existent plus , ont été rem-
 » placées par un Corps de Loix propres
 » à la génération présente. De nouvelles
 » Villes ont été fondées , des Provinces
 » cultivées , peuplées avec des vues sages
 » & profondes. L'assemblage de ces traits
 » nous présente une Souveraine mettant
 » sa gloire & son bonheur dans ceux de
 » son Peuple , & n'y employant que de
 » grands moyens. L'Histoire de ses tems
 » de paix offrira des modèles aux poli-
 » tiques ; & celle de ses tems de guerre ,
 » des instructions aux Militaires. Ceux-
 » ci pourront voir avec intérêt dans les
 » faits que je leur présente , l'état mili-
 » taire des deux Nations , leur conduite ,
 » leur caractère , leur manière d'opérer ,
 » le progrès qu'elles ont fait dans l'art
 » de la guerre , & la nature du Pays où
 » elles ont agi ».

M. de Keralio a mis à la tête de son Histoire, une description géographique & historique du théâtre de la guerre, qui peut très-bien suppléer à la carte du pays qu'il s'étoit proposé de donner. Le Public ne peut que bien accueillir cette Histoire, dont on va donner le troisième volume.

L'Esprit de Molière, ou choix des maximes, pensées, caractères, portraits & réflexions tirés de ses Ouvrages : avec un abrégé de sa vie, un catalogue de ses Pièces, le tems de leurs premières représentations, & des anecdotes relatives à ces Pièces. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg ; 2 volumes in-12.

On a fait l'esprit de presque tous les grands hommes ; celui de Molière, qui n'étoit pas sans doute le plus facile, manquoit encore ; il ne pouvoit être entrepris & exécuté avec succès, que par un homme qui fût en état de le sentir. L'Auteur qui nous le donne, a bien lu l'Écrivain dont il a recueilli les morceaux qu'il met sous nos yeux. « Admirateur

92 MERCURE DE FRANCE.

» des chef-d'œuvres de ce génie publi-
» me, j'ai cru, dit-il, que ce recueil
» pourroit contribuer aux amusemens
» du Public, en lui mettant sous les
» yeux les pensées, maximes, portraits
» & réflexions, aussi utiles qu'agréables,
» qui décorent & embellissent ses Ou-
» vrages, & sont dignes d'être transmis
» à la postérité la plus reculée; mais dont
» un certain nombre semble rester dans
» l'oubli, se trouvant dans des Pièces que
» l'on ne joue plus. J'ai donc rassemblé,
» avec le plus de soin qu'il a été possible,
» tout ce qui m'a paru devoir mériter
» l'attention du Public, & ce que cet
» Auteur a écrit sur différens sujets de
» morale, de philosophie & autres. J'ai
» réuni sous un même article & sous
» un même point de vue, tout ce qui
» traite de la même matière; chaque
» article a été placé par ordre alphabé-
» tique, usage adopté jusqu'à présent
» dans les productions de ce genre....
» J'ai indiqué aussi le nom de la Pièce,
» l'acte & la scène d'où chaque article
» a été tiré, afin de donner aux Lecteurs
» la facilité de le trouver, s'ils en avoient
» besoin ».

Tel est le plan de ce recueil; ses

avantages sont sensibles; l'Auteur paroît l'avoir rempli avec autant d'intelligence que de soin. Le choix des articles, leur distribution, l'ordre qu'il a suivi, méritent des éloges : son livre peut être un livre classique, & ce bureau distingue de toutes les compilations de ce genre, où l'on s'est trop souvent borné à donner des extraits d'excellens Écrivains, comme l'esprit de ces mêmes Écrivains. Ce n'est point à ce travail facile & décrié par la négligence avec laquelle plusieurs s'en sont acquittés, que s'est borné l'Auteur de l'Esprit de Molière. Il a lu beaucoup, & a mis de l'ordre dans ses lectures; le goût, la philosophie, la morale, voilà ce qu'il a cherché dans Molière, & ce dont il présente d'excellens modèles, également propres à former la jeunesse, à l'instruire & à l'éclairer. L'ordre alphabétique qu'il a suivi, est une commodité pour les Lecteurs, & sur-tout pour les Instituteurs, à qui il donnera la facilité de choisir les morceaux qu'ils voudront faire apprendre à leurs Elèves, & les exemples qu'ils auront à mettre sous leurs yeux.

La vie de Molière est très-courte; elle rassemble cependant tous les détails

qui peuvent intéresser ; elle est suivie d'un catalogue de ses Pièces, & on a joint à chacune les petites anecdotes qui y sont relatives. Quelques unes ne sont pas généralement connues ; les autres se trouvent ailleurs ; mais on est bien aise de les trouver ici : on prétend, par exemple, que le Comte de Grammont avoit fourni à Molière le sujet du *Marriage forcé*. Ce Seigneur, qui fut un assemblage singulier des qualités les plus opposées, rempli d'agrémens, de vertus & de vices, sans cesse dominé par le moment, avoit aimé à Londres Mademoiselle Hamilton ; leurs amours avoient fait du bruit : il revenoit en France sans avoir conclu avec elle, lorsque les deux frères de la Demoiselle, qui le suivoient, le joignirent à Douvres, & lui crièrent du plus loin qu'il l'aperçurent : « Comte » de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres ? — Pardonnez-moi, » répondit-il, j'ai oublié d'y épouser » votre sœur, & j'y retourne avec vous » pour finir cette affaire ».

A la liste des Pièces de Molière, on joint celle de plusieurs farces, qu'on dit qu'il avoit composées en Province, & dont on n'a conservé que les titres ; il y

en a onze ; & , dans ce nombre , deux seulement sont conservées encore dans quelques cabinets : le détail que J. B. Rousseau a donné de l'une de ces farces , ne fait pas regretter leur perte , & on n'est plus étonné que ceux qui en ont le manuscrit , n'aient pas été tentés de le publier. Nous ne sommes plus dans le tems où l'on se faisoit un devoir d'imprimer tout ce qui étoit sorti de la plume d'un grand homme : le véritable respect qu'on a pour leur mémoire , ordonne de condamner à l'oubli tout ce qui est indigne d'eux. En lisant ce que dit Rousseau de *la Jaloufie de Barbouillé* , on est très-étonné que de pareilles sottises aient pu sortir de la tête de Molière ; on ne peut qu'être de l'avis de l'Éditeur , & croire que jamais cet excellent Comique n'a écrit de farces aussi plates ; mais que celles que l'on a , ont été rédigées par quelque Comédien grossier , qui en aura rempli le canevas à sa manière.

Ces deux volumes , qui sont un hommage à Molière , sont dédiés aux Comédiens François , qui ont érigé un monument à la mémoire de cet illustre Écrivain.

Théâtre de Société (par M. Collé); nouvelle édition, revue, corrigée & augmentée; 3 volumes in-12. A la Haye; & se trouve à Paris, chez P. Fr. Gueffier, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, à la Liberté.

Tout le monde connoît la *Partie de Chasse de Henri IV*, le *galant Escroc*, la *Vérité dans le vin*, & les autres Pièces charmantes qui composent le *Théâtre de Société* en deux volumes in-8°. Toutes ces Pièces se retrouvent dans cette nouvelle édition. On y a joint *l'Isle sonnante*, Opéra-comique en trois actes, représenté à la Comédie Italienne en 1768, qui, jusqu'ici, avoit été imprimé séparément. *Dupuis & Desfronais*, Comédie intéressante, qui, depuis 14 ans, se joue au Théâtre François, & sur tous les Théâtres de Société & de Province, avec un égal succès. Des *Chansons & parodies d'airs*: toutes ces chansons sont très-gaies & très-agréables. On connoît le talent supérieur de M. Collé dans ce genre, devenu plus rare que jamais. Quelques-unes avoient déjà paru dans différens recueils. Il y en a plusieurs qu'on n'a pu imprimer,

mer, parce que, dit M. Collé, « mon
 » Censeur & moi ne nous sommes per-
 » mis que les moins libres ». *Le Rendez-
 Vous manqué par Pierrot*, scènes déta-
 chées, en prose & en vaudevilles. Ces
 scènes ont fait partie d'une fête badine
 donnée à un grand Prince. Pierrot, vou-
 lant aller à un rendez-vous que sa Maî-
 tresse lui a donné, en est empêché suc-
 cessivement par le futur beau-père de
 son Maître, vieux Officier bavard, qui
 l'amuse par le récit d'un combat, & finit
 par lui donner une commission; & par
 Mezzetin, son ami, à demi-ivre, qui
 l'entraîne au cabaret malgré lui. Des
 poésies diverses, dont quelques-unes ont
 été imprimées dans ce Journal, telles
 que l'*Ode contre le genre larmoyant*, les
Paroles de paix portées aux Auteurs
 Insurgens terminent le troisième volume.

Ce Recueil a sur-tout le mérite de la
 variété & de la gaieté : on y trouve une
 peinture animée des ridicules & même
 des vices de la société : *Castigat ridendo
 mores.*

Il faut distinguer dans cette collection
 le *Rossignol*, Opéra-comique, ou Comé-
 die-opéra, où il y a beaucoup de saillies
 & de plaisanteries propres à ce genre.

E

98 MERCURE DE FRANCE.

Le Bouquet de Thalie est un Prologue pour annoncer la Partie de Chasse d'Henri IV. Il y a une critique fine & délicate du ton gigantesque de la Tragédie, du style romanesque des Dramez larmoyans, & du genre de la plupart des Pièces à ariettes.

L'Espérance est un autre Prologue fort ingénieux, & plein d'allusions fines & critiques.

Nicaise, Comédie plaisante, dans laquelle on remarque des situations piquantes & d'un comique agréable.

La Veuve, Comédie dans laquelle l'Auteur s'est élevé, & a mis de la noblesse & un sentiment délicat. Cette Pièce réussira d'autant plus, que l'Actrice qui doit jouer le principal rôle en sentira davantage les nuances, & qu'elle aura plus de moyens pour les faire ressortir.

On trouve dans cette collection le *Jaloux Honteux* de Dufreni, que M. Collé a réduite en trois actes, & dont il a rendu l'action plus vive & plus intéressante, en la resserrant. Il en a usé de même pour la *Mère coquette* de Quinaut, le *Menteur* de Corneille, l'*Andrienne* de Baron, l'*Esprit Follet* de Hauteroche, Mais ces dernières Pièces sont imprimées

Séparément; elles se jouent avec succès sur plusieurs Théâtres de Provinces.

M. Collé a mis à la tête de la nouvelle édition, une *Manière de Préface ou Fragment d'un manuscrit intitulé : Épanchement secret de l'amour-propre*. Le manuscrit entier est, dit-il, « une critique à charge & à décharge que l'Auteur a faite lui-même de ses propres Pièces... » Des Censeurs blâmeront, avec justice, le ton d'égoïsme qui règne d'un bout à l'autre dans ces fragmens. On espère cependant, mais sans autrement y compter, que le ton d'ingénuité & de candeur qui n'y règne pas moins, pourra servir d'excuses ».

Cette *Manière de Préface* est une parodie fort gaie de certaines Préfaces remplies d'un égoïsme ridicule. L'Auteur y examine ses Pièces & les critiques de ses Pièces, avec l'air de la bonne foi la plus naïve & la plus plaisante; mais il a su être vraiment sage & modeste sous le masque de l'amour-propre. Il finit par prendre un ton plus sérieux. « Qu'on ne me fasse pas, dit-il, l'injustice de penser que je sois assez simple ou assez vain pour m'être laissé tourner la tête par mes petits succès dramatiques, soit

» chamberlans ou publics. . . . Je crois
 » avoir apprécié ces succès à leur juste
 » valeur. J'ose même assurer, qu'à cet
 » égard, je me suis constamment appli-
 » qué à mettre mon amour-propre à n'en
 » avoir qu'un raisonnable. . . . Celui de
 » tous les Poètes que j'ai connus, & j'en
 » ai connus beaucoup, m'avoit toujours
 » paru si extravagant & si ridicule, dans
 » le tems où je ne pensois guères à être
 » Auteur, qu'il m'a sauvé de l'excès
 » de ce travers, aussi incommode dans
 » la société, qu'il y est impertinent &
 » risible. . . Je terminerai mon sermon
 » sur l'amour-propre, en me disant à
 » moi-même & à mes chers Auditeurs,
 » mes confrères ; *Petits Embrions du*
 » *Parnasse, prenez cette mesure pour votre*
 » *amour-propre ; il ne nous incommodera,*
 » *ni ne nous révoltera pas tant* »,

Les trois Théâtres de Paris, ou abrégé
 historique de l'établissement de la Co-
 médie Française, de la Comédie Ita-
 lienne & de l'Opéra, avec un précis
 des loix, arrêts, réglemens & usages
 qui concernent chacun de ces Specta-
 cles ; par M. Désessarts, Avocat au
 Parlement ; vol, in-8°. de 300 pages.

prix 2 liv. 10 sols. A Paris, chez
Lacombe, Libraire, rue de Tournon

On a beaucoup écrit sur les Spectacles ; mais on ne les avoit point encore envisagés sous le point de vue qui a déterminé M. Désessarts à donner l'Ouvrage que nous annonçons. La législation & la Jurisprudence qui concernent les Comédiens, & qui fixent leurs rapports avec le Public & entr'eux, étoient presque inconnues. De-là sont nées ces contestations qui ont excité la curiosité publique depuis quelques années, & qui ont donné lieu à plusieurs Mémoires imprimés. M. Désessarts a rendu un service important aux Gens de Lettres, qui consacrent leurs talens aux Théâtres & aux Comédiens, en faisant connoître leurs droits respectifs.

L'Ouvrage de M. Désessarts réunit à cet intérêt principal, celui de contenir une multitude d'anecdotes & de détails historiques sur les Spectacles, qui ne peuvent manquer de plaire à toutes sortes de Lecteurs.

Cet Ouvrage est divisé en trois chapitres : le premier contient l'Histoire du Théâtre national, de la Comédie Fran-

102 MERCURE DE FRANCE.

çoise; le second, celle de la Comédie-Italienne; & le troisième, celle de l'Opéra. Chacun de ces chapitres est complet sur la matière qui y est traitée, & leur ensemble forme un abrégé historique des trois Théâtres de Paris, & un code général de toutes les loix qui les concernent.

M. Déséffarts a placé à la tête de son Ouvrage, un discours sur les Spectacles. Ce discours présente un tableau frappant & tracé avec autant d'élégance que d'énergie.

« C'est en France, dit-il, qu'on trouve
» les Spectacles les plus réguliers & les
» plus décens. Les Pièces immortelles
» de Corneille, de Racine, de M. de
» Voltaire, de Crébillon, &c. ont donné
» au Théâtre François la plus grande
» supériorité sur ceux des autres Nations:
» aussi les Étrangers y viennent en foule
» admirer les productions dont ces hom-
» mes de génie ont enrichi la Scène Fran-
» çoise, & ils rendent, jusques dans leur
» patrie même, un hommage secret à
» cette partie de notre gloire natio-
» nale.

» Tout ce qui a quelque rapport avec
» nos Théâtres, ne peut donc manquer

» d'intéresser. Jamais en effet les Spec-
 » tacles n'ont été plus fréquentés & plus
 » épurés qu'ils le sont aujourd'hui. Ce
 » ne sont plus des farces grossières & des
 » Pièces monstrueuses que l'on y repré-
 » sente, & les Comédiens ne sont plus
 » des Bateleurs faits pour amuser le Peu-
 » ple : nos Pièces réunissent à l'attrait du
 » plaisir, l'intérêt de la vertu & de la
 » morale, & nos Acteurs, l'honnêteté &
 » la décence aux plus grands talens ;
 » ainsi on peut dire qu'il n'est point de
 » délassement plus agréable pour une
 » Nation policée ».

» Quoique tous les Peuples aient eu
 » des Spectacles, on doit cependant re-
 » garder la Grèce comme le berceau de
 » la Comédie, parce que les Grecs sont
 » le premier Peuple qui ait eu de véri-
 » tables Pièces de Théâtre.

» Cet art sublime fit peu de progrès
 » chez les Romains. Les premiers siècles
 » de la République ne virent que des
 » Spectacles analogues aux mœurs de ses
 » Citoyens, c'est-à-dire, des fêtes dont le
 » souvenir seul fait frémir l'humanité ;
 » la scène étoit toujours souillée par le
 » sang des animaux, souvent même par
 » celui des hommes. Ces mœurs bar-

104 MERCURE DE FRANCE.

» bares s'adoucirent par le commerce
» des Orientaux; & ces fiers Républi-
» cains, après avoir conquis une partie
» de l'Asie, transportèrent dans Rome
» le luxe & les arts des Peuples qu'ils
» avoient vaincus : c'est à cette époque
» que Plaute & Térence donnèrent les
» premières Comédies. Leur exemple
» fut suivi par quelques autres Romains;
» mais les malheurs qui désolèrent la
» République, firent perdre de vue ces
» sortes de spectacles; on ne s'occupa
» plus que de factions.

» Si les Romains n'ont pas accueilli
» la Comédie, on ne doit pas être étonné
» que les Peuples qui ont détruit cet
» Empire, n'aient point admis un genre
» de spectacle qui suppose des talens &
» des lumières, que ces Conquérans bar-
» bares étoient bien éloignés de réunir.

» Cependant, le Peuple privé de la
» Comédie, & toujours avide d'amuse-
» mens, couroit à des représentations
» que de misérables Pantomimes fai-
» soient au coin des rues. Des expressions
» indécentes & grossières, des postures
» lascives & contraires à l'honnêteté,
» toutes les loix de la bienfiance violées,
» & le mépris des mœurs, caractérisoient

» ces spectacles barbares. Ce fut par ces
 » motifs que les Conciles & les Pères
 » de l'Eglise les proscrivirent; ils furent
 » également flétris par les loix civiles.

» Telle est la véritable idée qu'on peut
 » avoir des différentes vicissitudes que
 » les Spectacles ont éprouvées, jusqu'à
 » l'époque où les François enlevèrent les
 » Gaules à l'Empire Romain.

» Pendant les deux premières Races
 » de nos Rois, les Spectacles qui exis-
 » toient en France, consistoient dans des
 » fêtes indécentes; & ce n'est pas sans
 » peine que dans des siècles plus éclairés
 » on a aboli ces fêtes grossières.

» Il seroit ridicule de remonter au-
 » delà du douzième siècle pour trouver
 » l'origine de la Comédie en France; le
 » siècle de Louis XIV a vu porter cet
 » art à sa perfection, & doit être regardé
 » comme l'époque de la révolution qui
 » s'est faite dans les Spectacles, &c.»

M. Désessarts, après avoir ainsi rap-
 pelé l'origine des Spectacles & les diffé-
 rentes révolutions qu'ils ont éprouvés,
 fait l'Histoire de la Comédie Française.
 Ce chapitre, qui est le plus étendu,
 renferme une foule de détails également
 curieux & intéressans. On y trouve sur-

tout avec plaisir, un tableau rapproché de tous les Théâtres, tant anciens que modernes, de toutes les Nations. On voit dans ce tableau l'état actuel des Spectacles chez tous les Peuples policés, non seulement de l'Europe, mais encore des autres parties du monde. Nous y avons remarqué, avec beaucoup d'intérêt, la description des Théâtres des Anglois, des Espagnols, des Italiens, des Allemands, des Hollandois, des Danois, des Russes, des Péruviens, des Chinois & des Persans.

M. Désessarts, après avoir parcouru toutes les différentes époques de l'Histoire du Théâtre François, s'arrête à sa dernière, c'est-à-dire, à son état, pendant & depuis le siècle de Louis XIV' jusqu'à ce jour.

La partie de la jurisprudence y est développée avec la plus grande clarté, & tous les monumens qui intéressent les Comédiens y sont rappelés.

La police intérieure des Comédiens François & les droits des Auteurs, forment la dernière partie de ce chapitre. M. Désessarts a rassemblé dans une narration coupée & facile, toutes les règles éparées dans les anciens & dans les nou-

veaux réglemens; & on doit lui savoir gré d'avoir ôté à ces réglemens la forme de leurs dispositions, sans en avoir changé ni altéré le véritable sens.

M. Déseffarts fait, dans le second chapitre de son Ouvrage, l'Histoire de la Comédie Italienne. Ce chapitre est moins étendu que celui de la Comédie Française; mais il n'en est pas moins complet dans toutes ses parties. L'histoire, les loix & la jurisprudence qui concernent ce Spectacle, y sont présentées avec le même ordre & le même intérêt que dans le premier chapitre.

M. Déseffarts, dans son troisième chapitre, fait l'Histoire de l'Opéra, & rend compte de tous les changemens qu'il a éprouvés jusqu'à l'année 1777. Toutes les loix & réglemens qui regardent ce Théâtre, y sont rappelés avec la même clarté & la même précision que dans les deux premiers chapitres.

Cet Ouvrage réunit donc le mérite de la nouveauté, à l'intérêt des matières qui y sont traitées. L'Auteur, Historien impartial, ne s'est permis aucune satire ni critique; son style est facile & élégant, & il donne une nouvelle preuve

B.vjj

de ses talens, déjà connus avantageusement.

Suite des Epreuves du sentiment, par M. Darnaud. *Pauline & Suzette*, Anecdote François. A Paris, chez Delalain, rue de la Comédie François; in-8°.

Cette Anecdote doit former la troisième du quatrième volume des *Epreuves du sentiment*; la quatrième & la cinquième sont sous presse, & paroîtront bientôt. Le but que l'Auteur s'est proposé dans celle-ci, est de montrer le danger de la Ville, des richesses & de la Société, sur une ame simple & honnête, qui se trouve transportée tout-à-coup dans le tourbillon du monde.

Pauline & Suzette sont sœurs de lait; elles ont été élevées au village: la première, fille de qualité, a demeuré long-temps chez sa nourrice; des procès qui ont dérangé la fortune de ses parens, & qui l'ont mise en danger, n'ont permis à ceux-ci de rappeler leur fille auprès d'eux, que lorsqu'ils sont tranquilles & sûrs de leur sort. Pauline n'a pas quitté Suzette sans regrets; le nouveau spec-

rage qui s'offre à ses yeux, le rang qu'elle occupe dans le monde, lui fait bientôt oublier sa nourrice & sa sœur de lait : elles viennent la voir fréquemment, & elle les afflige en les recevant mal, & en les traitant avec cette supériorité qui humilie l'inférieur lorsqu'il est sensible. Pauline & Suzette sont dans l'âge où l'on pense à leur établissement ; la première doit être une riche héritière ; cette qualité lui attire plusieurs adorateurs, entre lesquels ses parens choisissent : Suzette, plus heureuse, trouve à-la-fois un parti & un amant qui l'aime réellement ; son cœur le choisit, & ses parens confirment ce choix. Le tableau de l'amour, à la ville & à la campagne, est bien peint, & offre un contraste piquant. Au moment où tout est prêt pour le mariage de Pauline, sa nourrice tombe malade ; un exprès est envoyé au père & à la mère de cette demoiselle ; on les supplie de venir au village, & de l'amener ; on a un secret important à révéler : ce secret est que la nourrice a fait un échange d'enfants ; Pauline est sa fille, & Suzette est réellement la fille de qualité. Cet aveu confond la prétendue Pauline, qui, avec son rang & sa fortune, perd l'époux qui lui étoit

110 MERCURE DE FRANCE.

destiné, & qui flattoit également son ambition & son cœur : la prétendue Suzette regrette son amant Jacques ; mais éblouie de sa nouvelle destinée, elle se résigne à son sort. Rendue à sa famille, qui destine sa main au Comte de Saint-Remi, elle soupire un moment au souvenir de Jacques, & obéit. Le Comte est un homme froid, qui s'est marié par convenance, pour perpétuer son nom ; l'ambition est la seule passion qui occupe son cœur : un titre pour lui, le tabouret pour sa femme, est l'unique objet de ses desirs. Un caractère tel que le sien n'est pas propre à toucher un cœur sensible, & à étouffer les premières impressions que l'amour y a faites. Madame de Saint-Remi, qui eût pu être honnête, & chérir son mari, livrée, pour ainsi dire, à elle-même, s'abandonne à toutes sortes d'écarts. Pendant ce temps, sa sœur de lait, qui a d'abord été si sensible à la révolution qui, du plus haut rang, l'a fait descendre au plus bas, se console, & prend l'esprit de sa nouvelle condition ; loin du bruit & du tourbillon des villes, elle retrouve son premier goût pour les vertus champêtres ; elle oublie son ancien amant, & trouve le bonheur avec

un bon Fermier qui devient son mari. Jacques, le malheureux Jacques ne peut oublier sa chère Suzette ; il se plaint de son abandon ; il ne l'auroit pas imitée ; fût il devenu Roi , Suzette fût devenue Reine , ou il n'auroit point quitté sa charrue : son souvenir le suit sans cesse. Son père meurt ; il vend son bien , & quitte son village ; on n'en entend plus parler. Madame de Saint-Remi perd son mari , son fils , ses frères ; réduite à la misère , n'ayant plus que ce qui est nécessaire pour vivre dans la médiocrité , elle se souvient de sa sœur de lait , à qui elle va se rejoindre : elle lui conte ses infortunes & ses erreurs. Elle ne revoit pas les lieux où elle a passé son enfance , sans se rappeler l'honnête Jacques ; elle apprend qu'il ne l'a voit jamais oubliée , & que son désespoir l'a seul éloigné de sa patrie. Jacques revient ; il a servi le Roi , & obtenu une distinction militaire ; il a été en Amérique , où il a fait une grande fortune ; Suzette est toujours présente à sa pensée , & il retrouve en lui le bonheur avec elle.

M. Darnaud a prévu quelques - unes des objections qu'on pourroit faire contre cette nouvelle anecdote : « Le commen-

112 MERCURE DE FRANCE.

» cement de cette anecdote aura paru
 » manquer du mérite de la nouveauté :
 » rien effectivement de si commun dans
 » nos livres, sur la Scène même, que
 » des tableaux de ce genre, ainsi que
 » Lucile. Mais ce qui sera peut-être moins
 » trivial, c'est un but un peu philoso-
 » phique qu'on a entrevu, & qu'on au-
 » roit bien voulu atteindre; objet, sans
 » contredit, de tout homme qui at-
 » tache de l'honneur à écrire. Par exem-
 » ple, n'est-il pas étonnant que l'on ait
 » pu jouer une pièce de Brueys, intitu-
 » lée, *La Force du Sang*, où l'on nous
 » représente un Payfan qui a mis son fils
 » à la place d'un Gentilhomme, & ce
 » Noble supposé se trouve avoir des in-
 » clinations grossières. Est-ce aux gens
 » de Lettres à accréditer un préjugé stu-
 » pide & barbare dont beaucoup de per-
 » sonnes sont imbues...? Il est bien sin-
 » gulier que Destouches, si estimable &
 » si supérieur à l'Abbé Brueys, ait sem-
 » blé vouloir consacrer cette opinion ab-
 » surde, qu'on doit abandonner aux Ge-
 » pides & aux Vandales: il nous a laissé
 » une Comédie qui eut, dit-on, quel-
 » ques succès dans ces temps, *la Force*
 » *du naturel*, où cette sottise est établie:

» dans tous ses faux principes. . . J'aime
 » bien mieux l'action vraiment philoso-
 » phique d'un Monarque oriental : il ap-
 » prend que son fils se livre à des dérègle-
 » mens punissables ; il le mande auprès
 » de lui ; ordonne qu'en même-temps
 » on amène le dernier de ses esclaves , &
 » fait en sa présence dépouiller l'un &
 » l'autre de leurs vêtemens ; ensuite ,
 » s'adressant à son fils : Regarde , ob-
 » serve bien le corps nud de cet homme ;
 » jette après des regards sur le tien , &
 » tâche de saisir quelque différence entre
 » le Prince & l'Esclave. L'héritier du
 » Trône profita de la leçon ; il comprit
 » sans peine qu'il n'y a que le mérite
 » personnel qui distingue réellement un
 » homme d'un autre homme » .

Orlando furioso , *Roland furieux* , par
 Louis Arioste. A Paris, chez Delalain,
 rue de la Comédie Française ; 4. vol.
 in-12.

On connoît la jolie collection des
 Poètes Italiens , publiée successivement
 par M. Prault ; le Poème de l'Arioste ,
 qui en faisoit partie , commençoit à
 manquer ; on vient de le réimprimer

114 MERCURE DE FRANCE;

dans le même format , pour compléter
 la Collection , & pour satisfaire aux de-
 mandes répétées du Public , qui ne se
 lasse point de lire cet Auteur , & qui
 force , par conséquent , sans cesse les Li-
 braires de le détacher du grand Recueil,
 & de le vendre séparément. M. l'Abbé
 Pezzana , à qui l'on doit l'édition des
 Œuvres diverses de l'Arioste , a présidé à
 cette nouvelle édition du Roland fu-
 rieux : c'est la troisième qui ait été faite à
 Paris ; & elle est certainement supérieure
 à toutes celles qui l'ont précédée , par
 la correction & l'élégance de l'impression.
 L'Editeur y a joint la vie du Poëte , par
 Simon Fornari : il l'a fait suivre d'une
 Lettre du célèbre Galilée à François Ri-
 nuccini , sur les deux Poëmes qui font
 le plus d'honneur à l'Italie : on y trouvera
 que Galilée préféroit l'Arioste au Tasse.
 Ceux qui savent que ces deux Poëtes se
 balancent en Italie , & que les partisans
 du premier sont peut-être plus nombreux
 que ceux du second , ne seront pas éton-
 nés du jugement de Galilée. Les Etran-
 gers qui distinguent les genres , assignent
 le premier rang à chacun dans le sien.
 « Je n'avois pas osé autrefois , dit M. de
 Voltaire , le compter (l'Arioste) par-

» mi les Poëtes Epiques ; je ne l'avois re-
 » gardé que comme le premier des Gro-
 » tesques ; mais en le relisant , je l'ai
 » trouvé aussi sublime que plaisant , &
 » je lui fais très - humblement répara-
 » tion ».

C'est à M. de Voltaire que M. l'Abbé Pezzana a dédié cette nouvelle édition. Le Chantre de Henri a chanté également les combats & les amours ; il a réuni toute la richesse & toutes les grâces de l'imagination de l'Arioste à la majesté de celle d'Homère , & à l'élégance de Virgile.

M. l'Abbé Pezzana relève tous les reproches qu'ont fait à son Poëte plusieurs Ecrivains François ; il y répond , & il oppose à leurs critiques les éloges que lui a donnés M. de Voltaire.

Nous n'entrerons point dans des détails sur un Poëme aussi connu , aussi lu , aussi goûté généralement ; il suffit d'en annoncer la réimpression , & le Libraire chez lequel on peut se le procurer. On a joint à cette édition , une table étendue & bien faite , des noms des Héros du Poëme , & des événemens dont il est rempli. On trouve chez Delalain des

116 MERCURE DE FRANCE.
exemplaires de la Collection entière de
Pault.

*La Gerusalemme liberata , la Jerusalem
délivrée de Torquato Tasso. A Paris ,
chez Delalain , Libraire , rue de la
Comédie Françoisse ; 2 vol. in-12.*

M. l'Abbé Pezzena , à qui nous devons
déjà l'édition de l'Arioste , a présidé à
celle que nous annonçons. Le même
motif les a fait entreprendre l'une &
l'autre : la *Jérusalem délivrée* manquoit
depuis quelque temps , comme le *Ro-
land furieux* , à la jolie Collection de
Pault. On l'a publiée dans le même for-
mat , pour compléter cette collection , &
on la vendra séparément à ceux qui ne
desireront que le Poëme. Ce que nous
avons dit de la correction du texte de
l'Arioste , de l'élégance de l'impression ,
doit s'appliquer à *la Jérusalem délivrée* ;
elle est sortie des mêmes presses , & le
même homme de lettres a présidé à l'édi-
tion.

Zuma , Tragédie de M. le Févre , jouée
à Fontainebleau devant Leurs Majestés

rés, le jeudi 10 Octobre 1776, & représentée à Paris par les Comédiens François, le mercredi 22 Janvier 1777. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue St Jacques, au Temple du Goût.

Nous avons déjà fait connoître, lors des premières représentations, le plan de cette Pièce, qui a eu un succès éclatant & bien mérité. L'impression nous met aujourd'hui à portée d'en citer quelques morceaux. En général, le style de Zuma est noble, élégant, soutenu, plein de vers frappans, & sur-tout de beaux sentimens bien exprimés, qui ont attiré à l'Auteur les plus grands applaudissemens, & qui doivent donner en même-tems une idée très-avantageuse de ses talens & de son cœur.

Nous rapporterons l'endroit où Pizarro fait à son Confident le récit des circonstances dans lesquelles Azélie s'est offerte à ses yeux, & lui a inspiré de l'amour. Il venoit de faire naufrage :

Après un long effort,
Gravissant sur ces monts, j'échappois à la mort,
Quand la voix d'un mortel y frappa mon oreille,

118 MERCURE DE FRANCE.

Sans secours , à ce bruit ma crainte se réveille ;
Je m'écarte , & , couvert par un feuillage épais ,
D'un habitant des bois j'examine les traits ;
Je ne fais quel transport me saisit à la vue. . . .

Une beauté touchante accompagnoit ses pas ,
Trésor dont la nature entichit ces climats. . . .
Tous deux, dans la saison qui succède à l'enfance,
Ils respiroient l'amour , le calme & l'innocence ;
Le ciel sembloit sur eux verser ces jours sereins .
Qu'à l'aurore du monde il fit luire aux humains .
L'ombre des noirs soucis ne voiloit point leurs
charmes,

Comme ils étoient sans crime , ils vivoient sans
alarmes ,

Et tous deux conservoient , sur leurs fronts purs ,
ouverts ,

Ces premiers traits du Dieu qui forma l'univers.
Te l'avouerai je, Ami? soit destin, soit foiblesse,
Soit vengeance du ciel qui me poursuit sans cesse,
Ce spectacle à mes yeux présenté chaque jour ,
Fut un piège insensible où m'attendit l'amour.
Je me flattai d'abord qu'un sentiment plus sage
A leur seule innocence attachoit mon hommage ;
Mais bientôt leur tendresse éleva dans mon cœur
Des soupirs , confidens de ma jalouse ardeur.
Sur mon jeune rival je surpris ma colère ;
Son tranquille bonheur offensoit ma misère.

Cent fois j'osai vouloir arracher de ses bras . . .
Le respect, l'amour même ont retenu mes pas.
Enfin, depuis un mois je vis sur ce rivage,
Témoin toujours caché d'un bonheur qui m'ou-

trage,

Supportant tout ensemble & le poids de mes fers,
Et la faim dévorante, & la chaleur des airs
Qui, de la jalousie, aigrissant l'amertume,
Mêle une ardeur nouvelle au feu qui me consume;
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'un trouble impé-

rieux

M'a fait chercher leur vue, & descendre en ces
lieux.

Tu vois au pied des monts cette caverne obscure,
C'est dans des antres sourds, tombeaux de la na-

ture,

Qu'un Dieu, jaloux sans doute, a soin d'ensevelir
Les plus charmants objets qu'il lui plut d'embellir,
Surpris à mon aspect, mais touchés par mes
plaintes,

La pitié qui leur parle a fait taire leurs craintes;
Sans soupçonner mes feux, leur simple humanité
M'offre ici les secours de l'hospitalité;

Tant le cœur des mortels, que rien encor n'ala-

tère,

Porte de la bonté le divin caractère.

Voici comment, dans la Scène trois:

sième du cinquième Acte, M. le Fèvre fait parler Pizarre, dont le cœur commence à s'ouvrir aux remords, & qu'on vient d'instruire que Zéliskar est son frère.

Je ne suis plus frappé que du partage affreux
Qu'entre mon frère & moi fit le courroux des
cieux.

Quel contraste en deux cœurs qu'un même
sang anime !

D'un côté l'innocence, & de l'autre le crime !
Hélas ! près de l'objet qui conserva ses jours,
Un soleil toujours pur éclairait ses amours.
Heureux dans un désert, aimé, digne de l'être,
Il vivoit sans esclave & n'avoit point de maître.
Et moi, quel fut mon sort dans ce triste univers ?
Vagabond, sans patrie, errant de mers en mers,
Ministre du malheur, noir objet de vengeance,
La haine des humains poursuit mon existence.
Du faux nom de vainqueur quand j'ose me parer,
Le nom d'homme est un titre où je n'ose aspirer.

La Scène cinquième du même Acte, entre Pizarre & Zéliskar, est des plus intéressantes. Quoi de plus touchant que ce discours de Zéliskar !

Tu sens trop quels aveux,

Quel

Quel droit sur tes remords sollicitent mes vœux,
 J'en eus un plus sacré puisqu'il fut volontaire :
 Contemple ces forêts , vois ce jour qui t'éclaire :
 Ces forêts & ce jour témoins de tes douleurs ,
 Par ma main bienfaisante ont vu sécher tes pleurs.
 C'est ici qu'à ta plainte ouvrant un cœur facile ,
 L'indulgente pitié vint t'offrir un asyle.
 De la simple nature élève obeissant ,
 Je n'ai pas eu besoin d'un titre plus puissant
 Pour vaincre en ta faveur les soupçons d'une
 mère ,
 Pour te traiter en homme & t'accueillir en frère .

On ne sauroit trop exhorter M. le
 Fevre à avancer avec ardeur dans une
 carrière où tout semble aujourd'hui en-
 courager ses efforts , & dans laquelle il
 annonce un talent aussi distingué. L'hon-
 nêteté de son caractère , qui a achevé de
 lui concilier tous les suffrages , semble
 d'ailleurs devoir le mettre à l'abri de
 cette haine , qui n'a que trop souvent
 réussi à arrêter ou à empoisonner les plus
 brillans succès .

Méthode nouvelle pour apprendre faci-
lement le plain-chant , avec quelques
exemples d'hymnes & de proses : Ou-

F

122 **MERCURE DE FRANCE.**

vrage utile à toutes personnes chargées de gouverner l'office divin; ainsi qu'aux Organistes, Serpents & Basses-contres, tant des Eglises où il y a musique, que de celles où il n'y en a point. Par M. Oudoux, Prêtre, Chapelain, Ponctroyeur & Musicien de l'Eglise de Noyon. A Paris, chez A. M. Lottin l'aîné, rue Saint Jacques; in-8°.

Cette Méthode a paru pour la première fois en 1770; la nouvelle édition que nous en annonçons a été revue, corrigée & augmentée par l'Auteur. Les Maîtres de Plain-chant font cas des principes qui y sont développés. Ils en ont fait usage avec succès dans le Diocèse de Noyon, où il a été composé, & partout ailleurs il n'a pas été moins utile.

Cours d'Architecture Civile, ou traité de la décoration, distribution & construction des Bâtimens, par feu J. F. Blondel, Architecte du Roi, & Professeur de l'Académie Royale d'Architecture, & continué par M. Patte, Architecte de S. A. S. Mgr. le Duc Régnant de Deux Ponts, tomes 5 & 6, de 5 à 600 p. chacun, sans compter un

Volume séparé , qui contient 136 Planches. A Paris , chez la veuve Desaint , Libraire , rue du Foin S. Jacques.

Le Public avoit beaucoup applaudi aux premiers volumes de cet Ouvrage , lorsqu'ils parurent il y a quatre ans ; & ceux-ci qui le complètent , ne méritent pas un accueil moins distingué. Il n'y a pas d'art sur lequel on ait autant écrit , & peut-être aussi peu fructueusement , que sur l'Architecture. Combien de volumes n'a-t-on pas publiés , entr'autres , sur les proportions des ordres , sans être parvenu jusqu'ici à rien statuer de positif à cet égard : chaque Auteur a proposé son opinion pour règle , sans se mettre en peine de la motiver , ou d'essayer de la concilier avec celle des autres. En France , on suit communément le système de Vignolé ; en Angleterre , celui de Palladio ; en Italie , celui de Scamozzi ; en Allemagne & en Espagne , celui de tous les Auteurs indifféremment. C'est avec aussi peu de succès que toutes les parties de cet art paroissent avoir été traitées jusqu'à présent.

Le but de l'Ouvrage que nous annon-

F ij

çons, est de sauver au contraire l'Architecture de la bisarrerie des opinions, de ranger dans un ordre didactique ce qui constitue ses vrais principes, de confronter ce qui a été écrit sur ce sujet avec les bâtimens anciens & modernes que l'on admire le plus, pour déduire les cas où il faut admettre tout simplement ces principes, & les modifications dont ils peuvent être susceptibles; en un mot, d'éclairer par le raisonnement leur véritable application, de manière à leur ôter ce qu'ils paroissent avoir d'incertain & d'arbitraire. Ainsi, ce livre est la quintessence de tous ceux qui l'ont précédé; il en est comme le résultat; & avec son secours, on pourroit presque se passer de tous les autres.

Dans les quatre premiers volumes, il est question des Ordonnances d'Architecture, de la décoration des dehors des édifices, ainsi que de la distribution des bâtimens, des parcs & des jardins de propriété; dans les deux derniers, on traite de la décoration intérieure des appartemens, & principalement de la construction.

Personne n'ignore combien la décoration intérieure des appartemens a fait de

progrès de nos jours ; c'est pourquoi rien ne sauroit davantage intéresser, que d'en connoître les principes, & ce qui constitue le beau essentiel de cette partie qui fait tant d'honneur à notre Architecture françoise. On y fait voir qu'il faut apporter beaucoup de jugement & de discrétion, dans la répartition des ornemens ; qu'ils ne doivent pas être davantage prodigués au hasard dans les dedans que dans les dehors d'un édifice ; que jamais leur profusion ne produisit une vraie beauté ; & qu'en un mot, cette profusion décele plutôt le défaut de génie, que la capacité de l'Artiste. M. Patte discute ensuite quel doit être le style propre à l'Ordonnance de la décoration particulière de chaque pièce d'un appartement, suivant le degré de richesse ou de simplicité qu'elle exige, soit à raison de son usage, soit à raison de l'importance d'un appartement ; & pour confirmer ses principes, il offre des modèles puisés dans les plus beaux Ouvrages en ce genre.

Le Traité de la construction, qui occupe la plus grande partie de cette continuation, doit fixer sur-tout l'attention de tous ceux qui font bâtir. L'expérience, à force d'avoir été redressée par l'évène-

ment, a bien appris en général ce qu'il faut observer pour la solidité des bâtimens ordinaires; mais, à l'exception de quelques règles sur la liaison des matériaux, & sur l'obligation d'élever les murs en talus ou en retraite, on n'a presque rien écrit sur cette matière importante, & il n'y a aucun livre où l'on se soit attaché à développer toutes les ressources de l'art, & ses principes constitutifs. De-là vient que, lorsqu'on veut innover ou entreprendre quelque bâtisse, où l'on ne peut être guidé par les routines ordinaires, on est réduit à opérer au hasard, à changer, à ajouter, à revenir sur ses pas; ou bien enfin à multiplier les liens de fer pour dernière ressource, tellement qu'on n'en vient à bout volontiers qu'à force de dépense, & souvent au dépend de sa durée.

M. Parre expose d'abord dans l'introduction, les progrès & les découvertes que l'on a faites successivement dans l'art de bâtir; delà, il explique les qualités des matériaux, le choix qu'on en doit faire, leur préparation, leur emploi, la manière de planter un bâtiment, de fonder sur les différens terrains; enfin il développe les principes fondamentaux de chaque sorte de conf-

truction, soit toute en pierre, soit partie en pierre & en moilon, soit toute en moilon, soit toute en briques. Sans cesse cet Architecte met en parallèle les différens procédés, tant anciens que modernes; il les éclaire par une critique lumineuse, par la justesse & la nouveauté de ses observations.

Après avoir traité de la construction, relativement aux bâtimens ordinaires, M. Patte la considère dans le grand, eu égard aux édifices d'importance, & à l'exécution des travaux les plus difficiles. Il fait voir que les règles de la solidité dérivent essentiellement des loix éternelles de la statique, de l'équilibre & de la pesanteur; & que par conséquent ces règles doivent être sans atteinte, comme étant la sauve-garde des Citoyens dans leurs demeures. Qui croiroit cependant, dit-il, « qu'il se soit trouvé quelques » Architectes d'assez peu de jugement, » pour essayer d'accréditer qu'on pouvoit » réduire la force d'un pié droit ou d'un » contre-fort arbitrairement, en violen- » tant la poussée d'une voûte par des » crampons ou des liens de fer; changer » sa direction naturelle; se permettre à » volonté des ouvertures dans ses sup- » ports; transférer la force des supports

128 MERCURE DE FRANCE.

» du bas en haut, en les élargissant vers la
 » naissance de la voûte, par des trompes
 » ou des encorbellemens; & enfin sup-
 » pléer à la foiblesse des supports, par des
 » chandelles de pierre, placées par des-
 » sous la voûte: ainsi, selon ce système,
 » ce ne seroit plus la bonne assiette des
 » pierres, leur appareil, la relation des
 » supports avec la poussée des voûtes qui
 » garantiroient la solidité d'une conf-
 » truction; ce seroit le foible qui porte-
 » roit ridiculement le fort; il n'y auroit
 » plus de principes, plus de sûreté pour
 » les Citoyens; ils seroient sans cesse en
 » danger. L'art consisteroit à bâtir en
 » porte-à-faux, à prodiguer des liens de
 » fer, à les substituer arbitrairement à la
 » bonne épaisseur des contre-forts ou
 » des pilliers butans pour contenir les
 » poussées. Qu'un lien de fer vînt à
 » rompre par l'effet ordinaire du tasse-
 » ment, ou bien à faire éclater la
 » pierre qu'il contient, tout seroit dit:
 » voilà un bâtiment, souvent de plu-
 » sieurs millions, au moment qu'on
 » s'y attendroit le moins, subitement
 » renversé. »

Cet Auteur entre ensuite dans tous les
 détails du mécanisme des voûtes; il
 enseigne les moyens d'alléger leurs pié-

droits ; comment l'on peut , au besoin , décomposer leur poussée , sans nuire néanmoins à la solidité ; en quel cas il faut admettre des contre forts , des pilliers butans , des arc-boutans ; quel est le poids que chaque espèce de pierre est capable de porter , sans risquer de s'écraser sous le fardeau ; enfin , ce qu'on doit espérer de la résistance du fer , & combien il est important de ne l'employer dans une construction que comme une ressource secondaire , & jamais comme un moyen principal. Le chapitre du tassement des voûtes , & de leurs effets pendant le décaintement ; ce moment critique , où toutes les parties d'une construction sont en mouvement , mérite sur-tout d'être médité par tous les gens de l'art : ils y apprendront comment on peut l'opérer avec succès. C'est pour la première fois qu'on a écrit sur ces sortes de matières ; elles demandoient des connoissances combinées , qui se trouvent difficilement réunies.

Non content d'avoir développé les principes d'où dérive la solidité d'une construction , M. Paré fait voir comment on peut les appliquer en toutes circonstances pour se guider , & découvrir d'avance ce qui est ou n'est pas exé-

cutable. Il prend pour exemple une coupole sur pendentif, c'est-à-dire, celle de toutes les constructions dont l'invention fait le plus d'honneur à l'Architecture moderne. On se rappelle que cet Architecte avoit déjà traité précédemment cette question, en mettant en parallèle les plus beaux Ouvrages en ce genre, & en éclairant par les raisons mathématiques, quelle devoit être la force de leurs supports : ici il considère de nouveau ce même objet sous un autre point de vue plus simple, plus frappant, plus à la portée d'être apprécié par les gens de l'art; il envisage une coupole suivant sa constitution physique; il en fait l'analyse, l'anatomie; il en développe l'appareil, tout le mécanisme, & parvient à faire voir avec une évidence à laquelle on ne peut se refuser, qu'un pendentif ayant en plan & en élévation la forme d'un vrai coin, dont les côtés sont toujours appuyés contre les voûtes des nefs, ou des bras de la Croix d'une Eglise, & ce coin se trouvant chargé sur son sommet par la tour du dôme, ne sauroit nécessairement soutenir ce fardeau, sans de grosses voûtes en berceau le long des bras de la Croix, sans interruption, pour reporter l'effort latéral du pendentif contre les murs

des extrémités de l'Eglise. Tous les exemples sont d'ailleurs formels à cet égard ; & même M. Patte cite douze coupoles où l'action des pendentifs , malgré la précaution de grosses voûtes sur les bras de la Croix , a néanmoins rompu les arcs qui les supportent : tant est grande cette impulsion latérale , & tant il est vrai que sans une condition aussi essentielle , il n'y auroit aucun succès à se promettre de la solidité d'un pareil ouvrage.

Les voûtes plates , les terrasses , les combles briquetés , ou en pierre , les ponts , les développemens des bâtisses gothiques , & les constructions les plus difficiles , sont la matière des chapitres suivans. La méthode de l'Auteur , est de mettre sans cesse en parallèle un nombre d'exemples choisis , de les discuter , & de les éclairer par le raisonnement , pour parvenir à établir les vrais principes de leur solidité , ou la préférence que l'on doit donner aux uns sur les autres. Enfin , ce livre est terminé par tous les détails des arts qui concourent à l'entière perfection d'un bâtiment , tels que la charpenterie , la couverture , la plomberie , la ferrurerie , la menuiserie , la peinture d'impression , &c. lesquelles ne sont pas

132 MERCURE DE FRANCE.

traitées d'une manière moins intéressante que la maçonnerie.

Parnasse des Dames, (suite du) contenant le théâtre des Femmes Françoises, Angloises, Allemandes & Danoises. 4 vol. in-8°. brochés 16 liv. Le tome cinquième & dernier paroîtra incessamment. A Paris, chez Ruault, Libraire de la Harpe, 1777.

Le théâtre des Femmes Françoises, qui fait partie de ce Recueil, sera composé de deux volumes. Le second, qui ne paroît pas encore, & qui sera le dixième & dernier du *Parnasse des Dames*, contiendra les Notices de toutes les Femmes Françoises qui ont fait des pièces de théâtre; l'analyse de leurs meilleures Tragedies, Comédies, &c. & leurs plus jolies productions en vers. Le premier volume du même théâtre, qui est un des quatre que nous annonçons, ne contient que trois pièces dramatiques, d'une jeune Dame qui n'a pas voulu être nommée, & s'est dérobée par là aux éloges que les trois Dames méritent également pour l'intérêt, les détails & le style.

La première de ces Comédies est inti-

mée la Mère rivale. Le rôle de Célanie, qui est cette Mère rivale, est un des plus beaux & des plus intéressans qu'on pût faire paroître au théâtre. C'est une veuve encore jeune, belle, aimable, pleine de sensibilité, qui s'est entièrement consacrée à l'éducation d'une fille qu'elle chérit. Elle a tout sacrifié à ce soin, jusqu'à une passion qu'elle a conçue en secret depuis plusieurs années. Résolue de n'écouter la voix de l'amour, qu'après avoir satisfait aux devoirs de la nature, elle a différé de faire connoître cet amour à celui qui en est l'objet, jusqu'au moment où elle se disposeroit à établir sa fille. Ce moment est arrivé; mais à peine vient-elle de faire l'aveu de ses sentimens, qu'elle découvre que sa fille est sa rivale. Elle consent à leur union, mais son cœur est déchiré de douleur. Les deux amans se montrent prêts à renoncer l'un à l'autre, & à faire les plus grands sacrifices pour chercher à rétablir le calme dans l'ame de cette mère tendre & généreuse. Célanie touchée, rend enfin toute sa tendresse à sa fille, qu'elle avoit d'abord soupçonnée d'ingratitude; & prend désormais pour son amant les sentimens d'une mère.

134 MERCURE DE FRANCE.

Les deux autres pièces du même volume & du même Auteur, font l'*Amant Anonyme*, & les *Fausses Délicatesses*. Si elles le cèdent à la première pour l'intérêt, & la chaleur de l'intrigue, elles sont également embellies par la finesse des sentimens, & par la délicatesse & les agrémens du style.

Le théâtre des Femmes Angloises comprend *Aristomène*, Tragédie de Madame la Comtesse de Winschelsea; *Le Jeune Roi Abdelaxet*, *Erminie*, & *Philandre*, Tragédies de Madame Behr; *Aurélie, ou l'Epoux Parjure*, & *le Cruel Présent, ou le Prince de Milan*, Tragédies de Madame Cent-Livres; *l'Empereur de la Lune*, Comédie de Madame Behr; & *Marplot à Lisbonne*, Comédie de Madame Cent-Livres. Au lieu d'une Notice de ces différentes pièces, qui vraisemblablement intéresseroit fort peu nos Lecteurs, nous leur donnerons une idée de la vie de Susanne Cent Livres, Auteur d'une partie de ces mêmes pièces. Cette vie a quelque chose de singulier & de romanesque; & les talens littéraires de Madame Cent-Livres doivent paroître étonnans, si l'on considère les obstacles qu'elle eut à surmonter. " Dans le

» tumulte d'une vie orageuse, dit son
 » Biographe, dont le cours ne fut que
 » de trente-sept ans, elle eut à triompher
 » de la plus affreuse indigence, de l'é-
 » ducation la plus négligée, & de son
 » propre caractère, qui la portoit aux
 » plaisirs & à la dissipation.

» Peu de personnes ont commencé
 » leur carrière sous des auspices plus
 » malheureux. Comme Homère, elle
 » naquit dans un rang si obscur, que le
 » lieu de sa naissance & le nom même
 » de ses parens sont inconnus; une An-
 » gloise & un réfugié François, unis par
 » des nœuds légitimes, mais clandest-
 » rins, lui donnèrent le jour en 1680.
 » Susanne passa les trois ou quatre pre-
 » mières années de sa vie en Irlande,
 » où la misère & le chagrin accélérèrent
 » la mort de son père. Sa mère, plus cou-
 » rageuse, ne tarda pas à retourner dans sa
 » Patrie; mais rejetée du sein de sa fa-
 » mille elle se vit réduite à chercher, par
 » le travail de ses mains, des ressources
 » contre l'adversité. La tendresse mater-
 » nelle soutint quelque temps ses forces
 » épuisées. Enfin, le terme de ses jours
 » arriva quand elle devoit plus que
 » jamais nécessaire à sa fille.

136 MERCURE DE FRANCE.

» Susanne touchoit alors à sa treizième
» année ; on eût dit que la nature ne
» l'avoit douée d'un esprit prématuré,
» d'un cœur vraiment sensible, & des
» grâces de la figure, que pour rendre
» sa situation plus accablante & plus
» dangereuse. Il lui restoit dans Londres
» une parente assez riche, mais il fal-
» loit, pour en solliciter les bienfaits,
» entreprendre ce voyage. La longueur
» du chemin, l'intempérie de l'air, la
» timidité naturelle à son âge, & sur-
» tout à son sexe, la délicatesse même
» de ses pieds qui devoient la porter
» d'un bout du Royaume à l'autre, rien
» ne put l'arrêter ; elle se mit en route,
» comptant, pour en faire les frais, sur
» les secours toujours foibles que la pau-
» vreté suppliante arrache à la pitié.

» Dans la situation où se voyoit l'in-
» fortunée Susanne, les filles jeunes &
» jolies trouvent par-tout des protec-
» teurs : plusieurs s'offrirent à notre belle
» orpheline, mais ils vouloient vendre
» leurs bienfaits ; & le prix qu'ils y met-
» toient, effarouchoit sa tremblante in-
» nocence. Si des besoins pressans ne lui
» permettoient pas de rejeter avec dé-
» dain leurs propositions, sa défiance &

» la vertu l'empêchèrent de succomber,
 » du moins jusqu'à Cambrige. Ce fut
 » là le premier écueil où son innocence
 » fit naufrage ; mais quelle autre eût
 » résisté plus qu'elle ? Le sage bienfaiteur
 » qui se présenteoit , ne cherchoit point
 » à l'éblouir par des offres brillantes ; il
 » ne lui donnoit que des conseils hon-
 » nêtes & désintéressés , & lui proposoit
 » de prendre le même soin de son édu-
 » cation , que si elle étoit sa fille. Su-
 » sanne crut pouvoir lui donner sa con-
 » fiance , & se ranger sous sa conduite ; ce
 » généreux protecteur qui devoit lui
 » tenir lieu de père , étoit un beau jeune
 » homme de dix-huit ans , étudiant de
 » l'Université de Cambrige. Antoni
 » Hammon (c'étoit son nom) fit prendre
 » à Susanne un habit d'homme , & la
 » présenta dans son Collège , comme un
 » de ses parens qui desiroit y faire ses
 » études. »

Ce ne fut qu'au bout de quatre ans
 que la liaison de ce couple Savant ins-
 pira de la défiance aux Instituteurs du
 jeune homme. Susanne fut obligée de
 renoncer au bonnet de Docteur pour
 reprendre les habits de son sexe. Ham-
 mon , qui étoit bon Gensilhomme &

riche, lui fit, en se séparant d'elle, un sort qui la mettoit au-dessus des besoins pour le reste de ses jours. Elle se rendit à Londres, où elle se maria deux fois en moins de deux ans. Son premier mariage se termina par un divorce, & le second par la mort de son mari. Susanne se trouvant veuve à dix-huit ans, s'ensevelit pendant deux ans dans la retraite, où la lecture des Poètes, à laquelle elle se livra pour dissiper sa douleur, lui inspira le goût de la Poésie. Elle revint à Londres, & y fit jouer, à l'âge de vingt ans, l'*Epoux Parjure*, Tragédie qui eut beaucoup de succès, & fut bientôt suivie d'une seconde, intitulée: *le Cruel Présent*. Elle se borna, dans ce genre, à ces deux ouvrages, & donna la préférence à la Comédie, plus conforme à la vivacité & à la gaieté de son esprit.

Cependant la vie dissipée qu'elle menoit à Londres, déranger sa fortune. Ses talens n'étoient qu'une ressource foible & incertaine contre l'indigence; elle en chercha une plus assurée dans l'état de Comédienne. Elle fut Auteur & Actrice, ou plutôt Acteur, car elle jouoit assez fréquemment des rôles d'hommes, & même de héros. Un jour,

la Cour étant à Vindsford, on représentoit les *Reines Rivales* de Lée; Susanne jouant le rôle d'Alexandre, fit la conquête de Joseph Cent Livres, Officier de la Maison de la Reine, qui en devint si éperduement amoureux, que le soir même il lui proposa de l'épouser. Ce dernier mariage fut plus long & plus heureux que les autres. Madame Cent-Livres mérita, par sa conduite, de fixer le cœur de son mari, continua de faire des Comédies, & jouit paisiblement de la gloire que ses talens lui avoient acquise. Elle mourut après seize ans de mariage, n'étant encore que dans sa trente-septième année. Ses Pièces de théâtre sont au nombre de vingt, deux Tragédies, & dix-huit Comédies.

Le dernier de ces quatre volumes renferme le Théâtre des Femmes Danoises, & celui des Femmes Allemandes; celui des Femmes Danoises est composé de trois pièces de Madame Passow : *Marianne, ou le Choix Volontaire*, Comédie en cinq actes; *la Méprise d'Amour*, Pastorale; & *l'Amour Philosophe*, Comédie en un acte & en vers. Le Théâtre des Femmes Allemandes ne consiste que dans *la Mésalliance*, Comédie en un

140 MERCURE DE FRANOE.

acte & en prose, de Madame Gottsched. Le ridicule attaqué dans cette pièce, vraiment comique, & très-bien dialoguée, est l'entêtement excessif de certains nobles Allemands sur l'ancienneté de leur noblesse.

Le Maître d'Histoire, ou Chronologie Élémentaire, historique & raisonnée des principales Histoires, disposée pour en rendre l'étude agréable & facile à la Jeunesse; Ouvrage qui peut servir de suite aux Principes d'Institution. A Paris, chez la veuve Desaint, rue du Foin S. Jacq. in-12.

Cet Ouvrage est destiné à la jeunesse, & aux Maîtres qui se chargent de l'élever & de l'instruire. L'histoire doit tenir sans doute le premier rang parmi les genres d'études dont on l'occupe; on connoît son importance: elle seule, en apprenant à connoître les hommes, peut contribuer à les former. Elle est le fondement de la politique & de la morale; elle fait l'homme d'état, & le Citoyen utile. Les secours ne manquent pas pour l'étudier & l'approfondir; mais ces secours ne sont pas à la portée de l'en-

fance, & tous les Maîtres ne font pas en état de s'en servir avec succès. Il y a peu d'Ouvrages Élémentaires qui n'exigent d'eux beaucoup de travail; on a essayé de leur en fournir un qui leur en demandera moins; & c'est l'objet du volume que nous annonçons: ce sont des éléments de Chronologie; ont fait que cette science sert d'introduction à l'histoire; sans elle, il seroit difficile que l'esprit ne s'égarât point dans la multiplicité des faits qu'on lui présente, & qu'il doit retenir. On a lié ici la Chronologie à ces mêmes faits. Toute l'histoire, depuis la création jusqu'à nos jours, est divisée en quinze époques, qui sont autant de points de réunion, autour desquels viennent se placer sans efforts tous les événemens. Cette division n'est pas neuve; mais il ne s'agit pas d'inventer, lorsqu'on veut instruire. Le développement de chaque époque est très-précis: peu de faits; mais les principaux sont rapportés avec autant de précision que de clarté; ils sont exprimés simplement, & de manière à être conçus & retenus par les enfans. L'Auteur propose de les leur faire apprendre par cœur; il conseille en même-temps au répétiteur d'étendre

les détails de ces mêmes faits dans leurs leçons particulières.

Après cette étude, l'Auteur conduit à celle des Histoires particulières ; il parcourt successivement l'Histoire Sainte, l'Histoire Ecclésiastique, l'Histoire Ancienne, l'Histoire Romaine, celle des Empereurs Romains, du Bas-Empire, de France, d'Italie, d'Allemagne, d'Espagne & d'Angleterre : peu de faits ; mais les principaux ; l'indication générale de ceux qu'il est important de savoir, leurs dates, voilà ce qu'il offre dans tous ces morceaux détachés : à la suite de chacun, il place des conseils dont les Maîtres puissent profiter, & il indique les Auteurs & les livres qu'on peut mettre entre les mains des jeunes gens, pour acquérir une connoissance plus générale & plus détaillée de chaque partie de l'histoire, ou plutôt de chaque histoire particulière. Il ne faut pas s'attendre à trouver beaucoup d'intérêt & d'agrément dans cet Ouvrage ; ceux de cette espèce n'en sont pas susceptibles ; leurs Auteurs songent à se rendre utiles, & ils le sont ; leurs productions ont ce mérite ; & si elles sont moins désirées que beaucoup d'autres qui ne l'ont pas, si elles sont

moins lues, elles n'en sont pas moins estimables.

Histoire des Campagnes de Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, en 1672, 1673, 1674 & 1675; contenant le détail & les plans des mouvemens, des batailles, des combats, & des sièges, écrite d'après les papiers originaux du Maréchal de Turenne (communiqués par la Maison de Bouillon), la correspondance de Louis XIV, de ses Ministres, & de beaucoup de Mémoires authentiques. Par M. le Chevalier de Grimoard : les cartes & les plans sont de M. le Chevalier de Beaurain. Ouvrage proposé par souscription.

Tout Militaire qui veut acquérir des connoissances profondes sur l'art de la guerre, doit étudier l'histoire des habiles Généraux, afin d'en saisir les principes : en méditant leurs actions, on parvient à s'approprier les maximes qui ont été la base de leur conduite. Le choix des livres n'est pas indifférent. Les Historiens n'ont ordinairement aucune idée de la guerre; ils en exposent les opérations.

144. MERCURE DE FRANCE.

d'une manière imparfaite, ou n'en développent pas les motifs avec intelligence. Ils négligent souvent des circonstances importantes pour s'occuper de discussions minutieuses ou superflues, qu'ils écrivent quelquefois avec élégance. Les grâces de la diction captivent le Lecteur, mais ne l'instruisent pas, quand le fond des choses manque; c'est ce qui prouve combien il est important que les Ouvrages historiques, destinés à faciliter l'étude de la guerre, soient choisis avec discernement, & composés par des Militaires.

On convient généralement que Turenne est le modèle le plus parfait pour un Militaire. Comme ce grand Homme possédoit la science de la guerre au suprême degré, toutes ses campagnes sont admirables; par-tout on y reconnoît l'empreinte du génie; mais l'époque la plus éclatante de sa vie, est celle où il trouva dans Montécuculli un rival digne de lui. Pour bien juger de la capacité d'un Général, il faut apprécier celle de son Adversaire: un Génie quelconque ne prend son essor que quand il est vivement excité par l'émulation. Turenne avoit été grand jusqu'en 1673; mais
depuis

depuis que Montécuculli lui fut opposé, jusqu'à sa mort, il fut sublime & plus qu'humain. Alternativement sur l'offensive & la défensive, on voit ces deux grands Capitaines employer ce que la science militaire a de plus profond & de plus subtil, pour changer l'état de la guerre, & ne faire que des mouvemens précisément relatifs à leur plan de campagne. Rien ne constate mieux l'habileté d'un Général, que les moyens dont il use, pour parvenir à son but, sans jamais se servir d'aucun qui puisse l'en éloigner.

Quoique Montécuculli n'ait été l'émule de Turenne qu'en 1673, on a cru devoir détailler la campagne de 1672, (qui fut la première de la guerre contre les Hollandois), pour compléter cette partie de l'Histoire militaire du Héros de la France : elle est d'autant plus intéressante, qu'on y voit de grands talens, forcés de céder à des talens supérieurs.

Les Ouvrages publiés jusqu'à présent sur l'Histoire Militaire, manquent souvent d'un avantage essentiel. Les cartes & les plans destinés à en faciliter l'intelligence, sont si peu détaillés, qu'il est impossible d'avoir une idée exacte du local. On évitera cet inconvénient ; car

G

146 MERCURE DE FRANCE.

tous les dessins seront travaillés d'après des cartes très-étendues, que M. de Turenne avoit fait lever pour son usage, & sur lesquelles les mouvemens respectifs des différentes Armées sont tracés avec la plus grande précision : on pourra alors suivre facilement les manœuvres.

Le théâtre des opérations militaires comprendra un espace d'environ quatre-vingt lieues en longueur sur quarante de largeur. Il sera dessiné topographiquement, c'est-à-dire que les moindres détails du terrain s'y trouveront exprimés. M. le Chevalier de Beaurain observe ici qu'il n'y a, sur les pays où Turenne fit la guerre, aucun Ouvrage de ce genre. Le discours sera orné de vignettes & cul-de-lampes relatifs au sujet.

Les cartes & les plans seront gravés par les plus habiles Artistes, & dressés par M. de Beaurain, déjà connu par plusieurs travaux topographiques, & entr'autres par les Campagnes du Maréchal de Luxembourg, auxquelles il a travaillé, conjointement avec M. son Père, & par celles du Grand Condé.

Comme les Histoires de M. de Turenne sont incomplètes, M. le Chevalier de Grimoard publiera incessamment

de nouveaux Mémoires sur la vie de ce grand Homme. Ils sont composés sur beaucoup de papiers originaux, la plupart écrits de sa main, & que M. le Duc de Bouillon a bien voulu communiquer. Ils ont été inconnus à M. de Ramsay, ou il n'a pu s'en servir, parce qu'il fit imprimer son livre dans un tems trop peu éloigné du siècle de Louis XIV. La réunion de ces Mémoires (qui commence en 1611, & finissent en 1672), avec l'Ouvrage qu'on annonce, complètera l'Histoire de M. de Turenne.

Cette Histoire formera un volume in folio, qui sera délivré dans le courant du mois de Janvier prochain.

Il a été ouvert dans le courant du mois de Mars dernier, une souscription qui durera jusqu'au mois d'Août prochain inclusivement. On payera 30 liv. en souscrivant, & 30 liv. en retirant l'exemplaire : ceux qui n'auront pas souscrit le payeront 84 liv.

La liste des Souscripteurs sera imprimée.

On pourra voir des dessins relatifs à cet Ouvrage, chez M. le Chevalier de Beauvain, Géographe ordinaire du Roi & son Pensionnaire, rue Gr. le-Cœur,

148 MERCURE DE FRANCE.

la première porte-cochère à droite en entrant par le quai des Augustins.

On souscrit chez Prévost, Libraire, quai des Augustins, près du Pont Saint-Michel.

Traité sur les Enclos, les Prairies artificielles, & sur l'éducation des moutons de race angloise; par M. de Mante. A Paris, chez Ch. Hochereau, Libraire, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, au Phénix.

Il est de la plus grande évidence que l'agriculture est la source de l'abondance, & la vraie cause de la prospérité d'un État, puisque par-tout où elle est encouragée, ménagée & florissante, le commerce, les arts & l'industrie sont portés au plus haut degré de splendeur. On peut donc assurer qu'un Recueil d'observations & de découvertes sur une des principales branches de l'agronomie, ne pourra qu'intéresser le Public, & qu'il vaudra bien encourager l'Auteur, en agréant l'Ouvrage qu'il lui présente par souscription.

La première partie contiendra la démonstration des avantages résultans de

Usage des enclos, de la nature des matériaux, & de la façon de perfectionner ces enclos : démonstration fondée sur une pratique expérimentale, & non sur de simples spéculations théoriques.

On traitera ensuite d'une nouvelle culture de la luzerne, des choux, des pommes de terre, du navet anglois, gros, verd & rond; de la culture de la grande pimprenelle; de celle du sainfoin, dit tresse, de la carotte, du persil, de la vesce & de ray-grafs.

La seconde traitera de l'éducation des moutons de race angloise, de la nourriture qui leur convient, des soins que la délicatesse de l'animal rend convenables & nécessaires à sa conservation, & le produit que doit rendre un troupeau conduit par ces principes.

MM. Duhamel & Chateaux ont senti les avantages de la culture angloise & des prairies artificielles. Leurs principes sont très-analogues à ceux de l'Auteur; mais il croit avoir trouvé des moyens plus simples, moins compliqués, pour obtenir des produits beaucoup plus considérables. Sa charrue à semoir, de la plus facile exécution, & d'un prix très-inférieur à celle de ces Messieurs,

est, par conséquent, plus à la portée des facultés du cultivateur.

Un des grands intérêts de l'État, seroit d'avoir des laines égales en finesse, en beauté, en qualité à celles d'Angleterre. Les moutons anglois, que l'Auteur a nourris en France comme en Angleterre, soignés par des Bergers Anglois, sur un sol de même nature, exposés à un climat d'une égale température, donneront le même produit; les mauvaises races françoises remplacées par les meilleures de l'Angleterre, s'éteindront bientôt, ou seront perfectionnées par l'accouplement des béliers anglois avec des brebis françoises; expérience que l'Auteur fera pour servir d'exemple aux Fermiers, en attendant que son troupeau soit assez fort pour en pouvoir détacher quelques brebis, ce qui cependant ne pourra s'exécuter qu'à la quatrième année, vers 1781. Le bénéfice considérable que les Fermiers retireroient de cet objet, en engageroit d'autres à suivre leur exemple, ce qui tourneroit au profit des Propriétaires.

Tout véritable Patriote doit s'intéresser au succès d'un pareil établissement, puisqu'il en résulte de grands biens pour l'État.

J U I N. 1777. 131

Le premier seroit le défrichement d'un terrain par une nouvelle culture.

Le second, de n'être plus obligé à tirer des Etrangers les moutons pour la consommation de Paris.

Le troisième, de conserver dans le Royaume l'argent employé au-dehors à l'achat des laines pour les Manufactures.

Les recherches, les travaux de l'Auteur ont été encouragés par le Gouvernement. Le Roi a bien voulu lui accorder une portion de terrain où il s'occupe à mettre en pratique la culture qu'il annonce dans son Livre.

Il formera un volume in-4^o. orné des planches nécessaires pour rendre exactement la nature & la façon des ustensiles anglois.

Le prix de la souscription sera de 12 liv.

On souscrit chez Hochereau, Libraire vis-à-vis le Pont-Neuf, quai de Conti, jusqu'au 25 Juin.

L'Ouvrage sera livré à la fin du mois de Septembre 1777.

On ne livrera que des exemplaires pour les Souscripteurs.

Sa Majesté a daigné souscrire pour une centaine d'exemplaires de cet Ouvrage.

G iv

 ANNONCES LITTÉRAIRES.

LES Rues & les environs de Paris. A Paris, chez Ph. D. Langlois, Lib. rue du Petit-Pont, près la rue St Severin; 2 vol in-12. Prix 5 liv. br.

Galathée, Comédie en un acte & en vers libres; prix 1 l. 4 s. A Amsterdam; & se trouve à Paris, chez Lesclapart jeune, Lib. quai de Gêvres.

Recueil historique & chronologique de faits mémorables, pour servir à l'Histoire générale de la Marine & à celle des découvertes; 2 vol. in-12. Prix 5 liv. br. A Paris, chez Monory, Lib. rue de la Comédie Française.

Abrégé de l'orthographe française, communément appelé Dictionnaire de Poitiers; vol. in-12. A Poitiers, chez Félix Faulcon, Imprimeur-Libraire; & chez les principaux Libraires du Royaume. A Versailles, chez Blaisot, rue Satory.

On trouve aux mêmes adresses le *Traité de l'orthographe Françoisé*, en forme de Dictionnaire, nouvellement imprimé, avec des augmentations; gr. in 8°.

Essai sur les révolutions de la Musique en France; Broch: in-8°. A Paris, chez les Marchands de nouveautés.

A C A D É M I E S .

P A R I S .

I.

Académie des Inscriptions & Belles-Lettres

L'OBJET de M. Défontaineaux, dans les deux premiers Mémoires qu'il avoit lus précédemment, étoit de donner une idée exacte & précise de l'origine de la Noblesse Françoisé, de son influence dans le Gouvernement, & des vicissitudes qu'elles a éprouvées, jusqu'à ce que nos

G. v.

Rois l'aient réduite à n'être plus que l'appui & l'ornement de l'État.

M. Désormeaux va chercher son origine jusques dans les forêts de la Germanie, où elle existoit sous le nom de *Compagnons du Prince*. Il prouve, d'après les monumens les plus respectés de notre ancienne Histoire, qu'alors, & même après la conquête des Gaules, la noblesse n'étoit que personnelle; qu'il n'y avoit dans l'État qu'un seul ordre de Citoyens divisé en deux classes, la première formée de tous ceux qui étoient décorés de dignités, de commandemens, & qui avoient prêté serment au Prince, connue sous le nom de *Lendès d'Antrustions* ou de *Fidèles*. La seconde, composée de Francs libres qui pouvoient aspirer aux mêmes honneurs, en se dévouant particulièrement au Prince & en lui prêtant serment. Il fait voir comment les *Lendès*, objet tour-à-tour des faveurs & de l'inquiétude des Rois, trop enrichis & trop élevés par leurs libéralités indiscrettes, obtinrent, au fameux *Traité d'Andlau*, que les bénéfices, une fois accordés, deviendroient inamovibles; les *Lendès* trouvèrent bientôt le secret de les rendre héréditaires; c'est alors, selon l'Auteur,

que la Noblesse se transmit & devint héréditaire; de là, deux Ordres distincts & permanens de Citoyens dans la même Nation, *la Noblesse & le Peuple*. Les riches Propriétaires, en dénaturant leurs alleux & les rendant bénéfiques, s'incorporèrent à la Noblesse. L'établissement des Justices Seigneuriales dans les bénéfiques, non par le droit, mais par l'usurpation, donna autant de réalité que d'éclat à la puissance de la Noblesse. Elle jouit alors de tout ce qui peut flatter l'orgueil & la cupidité : honneurs, dignités, prééminences, privilèges & richesses. Tel est l'état brillant, mais généralement envié, où l'Auteur laisse la Noblesse dans son premier Mémoire.

Dans le second Mémoire, M. Désormeaux suit les progrès de la puissance de cet Ordre; il observe l'extrême influence que les Grands eurent dans l'État depuis le Traité d'Andlau, jusqu'à l'institution du régime féodal; il développe l'origine des grandes dignités dont la Noblesse Française a tiré son plus grand lustre; il éclaircit les différentes époques de l'institution des fiefs, qui a cimenté la grandeur de la Noblesse, & constitué son essence d'une manière fixe & irrévocable.

Charles Martel voyant les Domaines Royaux envahis par la Noblesse ou possédés par le Clergé, osa enlever à ce dernier Ordre une grande partie de ses excessives richesses, dont il forma de nouveaux bénéfices militaires : les possesseurs de ces bénéfices furent appelés *Vasseaux* ; ce nom, dérivé de *Vassus*, emporte avec lui des idées de dépendance & de domesticité ; les bénéfices militaires prirent alors le nom de fiefs, *fæda*, ainsi nommés à *fide*, de la foi & hommage que le Vassal devoit à son Souverain, ou bien à *fædere*, parce qu'en effet l'hommage étoit accompagné d'une espèce de Traité, par lequel le Seigneur promettoit sa protection à son Vassal, pour prix des devoirs auxquels celui-ci consentoit.

C'est un spectacle bien affligeant pour l'humanité que celui de la Noblesse parvenue, par son audace & ses succès, à une indépendance presque entière, dépouillant tantôt le Trône, tantôt la Nation de ses droits les plus sacrés, agissant comme si elle seule eût formé l'Etat entier, & disposant de la *Mairie* & même quelquefois de la couronne, au gré de ses caprices ou de ses intérêts.

Charlemagne paroît, & la Nation opprimée respire; ce grand Homme apprit à la Noblesse, si fiere & si puissante, à connoître un Maître & à respecter les Loix; il en tira des services éclatans; mais la véritable gloire de la Noblesse, devenue sous Charlemagne ce qu'elle devoit être par-tout, l'appui de l'État, s'évanouit après la mort de ce Prince. Plus effrénée sous les Descendans de ce grand Homme, elle se prévalut des circonstances pour rompre tous les liens de la subordination, & se permettre les plus grands excès.

M. Désormeaux, dans le troisième Mémoire, expose sous un seul point de vue les ressorts qui introduisirent en France le régime féodal, régime funeste & barbare, dont l'Europe ne se sent que trop encore. Il réfute, en passant, l'opinion des Ecrivains modernes, qui ne rapportent qu'à la fameuse concession de l'hérédité des fiefs & des grandes dignités, faite par Charles-le-Chauve, l'origine de la Noblesse Française; il fait voir par les Chartres de nos Rois, en quoi consistoient le pouvoir des Suzerains & la dépendance des Vassaux; il s'étend sur les prérogatives attachées aux hautes Seigneuries dans l'ordre féodal.

Les succès de la Noblesse furent si grands, qu'on ne comptoit plus, à la honte des droits imprescriptibles de l'humanité, que des Serfs & des Tyrans, dans la même étendue de Pays qui renferme aujourd'hui plus de vingt millions d'hommes devenus libres, grace au rétablissement de l'autorité royale & des loix. De là, sans doute, la vénération profonde des François pour leurs Rois, qui ont été leurs bienfaiteurs. L'Auteur termine son troisième Mémoire en exposant, en peu de mots, la révolution fameuse qui plaça Hugues-Capet sur ce Trône, avili par les Descendants de Charlemagne : il félicite la Patrie de ce grand événement, qui porta au rang suprême un Prince, dont la postérité devoit arrêter les progrès de la tyrannie & des vexations de la haute Noblesse, & tirer la France du chaos & de l'anarchie féodale, pour en faire un des États les plus florissans & les plus policés de l'Univers.

M. Déformeaux promet, dans les Mémoires suivans, de faire voir les moyens lents, mais heureux, dont Hugues-Capet & ses Successeurs se servirent d'abord pour contenir la haute Noblesse, & ensuite la ramener peu-à-peu à la sur-

J U I N. 1777. 159

subordination aux loix, qui seule peut assurer la félicité de tous les individus qui composent les grandes sociétés.

I L.

T O U L O U S E.

L'Académie des Jeux Flotaux fera, suivant l'usage, la distribution des Prix le troisième Mai de l'année prochaine 1778.

Ces Prix sont une Amulette d'or, de la valeur de quatre cents livres, qui est destinée à une Ode.

Une Eglantine d'or, de la valeur de quatre cents cinquante livres, pour un Discours d'une demi-heure de lecture, dont le sujet sera encore pour 1778, l'Eloge de Guy Dufau de Pibrac, Chancelier de Henri III, Roi de Pologne.

L'Académie n'ayant pas trouvé dans les Discours remis cette année, le degré de perfection qu'elle desiroit, s'est déterminée à donner ce même sujet.

Une Violette d'argent, de la valeur de deux cents cinquante livres, destinée à un Poëme de soixante Vers au moins, ou de cent au plus, dont le sujet doit

260 MERCURE DE FRANCE.

être dans le genre noble, ou à une Epître d'environ cent cinquante Vers ; on observera , comme dans les autres genres , de n'y rien mettre qui puisse blesser la Religion , les Mœurs & l'Etat.

Un Souci d'argent , de la valeur de deux cents livres , pour une Elégie , une Idylle ou un Eglogue : ces trois genres concourent pour le même Prix.

Un Lis d'argent , de la valeur de soixante livres , pour un Sonnet ou un Hymne à l'honneur de la Vierge.

Le sujet des autres ouvrages de Poésie , est au choix des Auteurs.

La façon , le contrôle , & autres frais , sont compris dans la somme qui énonce la valeur des Prix.

Les Ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations , qui traitent les sujets donnés par d'autres Académies , ou qui ont quelque chose de burlesque , de satyrique , d'indécent , sont exclus du concours.

Ceux qui auront déjà été présentés aux Jeux Floraux , ou à d'autres Académies , ceux qui auront paru dans le public , ceux dont les Auteurs se seront fait connoître avant le jugement , ou pour lesquels ils auront fait solliciter , en seront aussi exclus.

Les Auteurs qui traitent des matières Théologiques, doivent faire mettre au bas de leurs Ouvrages l'approbation de deux Docteurs en Théologie, sans quoi ils ne seront pas reçus.

Ils feront remettre, pendant les quinze premiers jours du mois de Février 1778, par des personnes domiciliées à Toulouse, trois copies lisibles de chaque Ouvrage à M. l'Abbé Magi, logé rue du Provençal, chargé des fonctions de Secrétaire de l'Académie, en l'absence de M. Delpy, Secrétaire perpétuel. Son registre devant être barré le seizième jour de Février, on ne fera plus à temps pour lui en remettre après ce jour expiré, Cette loi sera exécutée à la rigueur. Les Ouvrages adressés par la Poste à M. le Secrétaire, ne seront pas présentés à l'Académie : elle ne suppléera point aux omissions, & l'on ne recevra aucune correction des Ouvrages après qu'ils auront été remis ; ainsi, les Auteurs doivent revoir avec soin les copies qu'ils présenteront.

Elles seront désignées, non-seulement par le titre, mais encore par une devise ou sentence que M. le Secrétaire écrira sur son Registre, aussi bien que le nom,

181 MERCURE DE FRANCE.

la qualité ou la profession & la demeure des personnes qui les lui auront remises.

M. le Secrétaire avertira ceux qui auront remis les Ouvrages que l'Académie aura couronnés, afin que les Auteurs viennent eux-mêmes présenter le récépissé l'après-midi du troisième Mai, à l'Assemblée publique que l'Académie tient dans la Salle des Illustres de l'Hôtel-de-Ville, où elle fait la distribution des Prix. Si les Auteurs sont hors de portée de se présenter, ils doivent envoyer, à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclarent Auteurs de l'Ouvrage couronné. Le jour après la distribution, les Auteurs, ou ceux qu'ils auront fondés de procuration, se rendront chez M. le Secrétaire, qui leur remettra le Prix.

On ne peut remporter que trois fois chacun des Prix que l'Académie distribue. Les Auteurs qu'elle découvrira avoir enfreint cette loi, seront privés du Prix.

Ceux qui en auront remporté trois, l'un desquels soit celui de l'Ode, pourront obtenir, selon l'ancien usage, des Lettres de Maître des Jeux Floraux, qui leur donneront le droit d'assister & d'opi-

ner avec les Académiciens aux Assemblées publiques & particulières, qui regardent seulement le jugement des Ouvrages & l'adjudication des Prix.

Depuis les Lettres-Patentes du Roi, qui autorisent l'augmentation du Prix du Discours, les Auteurs qui auront remporté trois fois ce Prix, pourront aussi obtenir des Lettres de Maître, sans qu'il soit nécessaire qu'ils aient remporté des Prix de Poésie.

Après que les Auteurs se seront fait connoître, M. le Secrétaire leur donnera (s'ils le demandent) des attestations, portant qu'un tel, une telle année, pour tel Ouvrage, par lui composé, a remporté un tel Prix, & l'Ouvrage en original sera attaché à cette attestation, sous le contre-scel des Jeux.

L'Académie n'a distribué cette année que trois Prix ; celui de l'Ode & celui du Discours ont été réservés.

Le Poëme qui a pour titre *Charles II, ou le rétablissement de la Monarchie Angloise*, a remporté le Prix. M. Maille, Licentié en Droit, s'en est déclaré l'Auteur.

Le Souci a été adjugé à l'Idylle intitulée *Isis*, dont M. de Lecouls de Levis

164 MERCURE DE FRANCE.

zac, Chanoine de Vabres, s'est déclaré l'Auteur; & le Prix du Sonnet, à M. Balard de Galain, Procureur du Roi en la Prévôté de Toulouse.

S P E C T A C L E S.

CONCERT SPIRITUEL.

LE jeudi 8 Mai, jour de l'Ascension, il y eut concert au Château des Tuileries. Mademoiselle Plantin a exécuté un motet de la composition de M. Defaugier, qui a été fort applaudi. Mademoiselle Dantzi a chanté, pour la dernière fois, trois airs italiens, dans lesquels cette célèbre Cantatrice a semblé se surpasser: elle s'est fait un genre de voix dans les sons aigus, qui surprend & qui enchante.

Le Dimanche 18 Mai, Mademoiselle Plantin a chanté un joli motet de la composition de M. Deshayes. M. de Wert a exécuté avec succès un concerto de cor-de-chasse. M. Nihoul, célèbre

J U I N. 1777. 165

Chanteur, a exécuté un air italien. MM. Bezozzi & le Jeune ont fait le plus grand plaisir dans les duos d'une symphonie concertante. Mademoiselle Duchâteau a chanté un air italien del Signor Piccini. M. Chartrain, excellent Virtuose, a exécuté un concerto de violon; & le concert a été terminé par le bel Oratoire françois de M. de Saint-Amans.

Le jeudi 29 Mai, le concert a été des plus riches en nouveautés intéressantes. On a commencé par une symphonie del Signor Sterkel. Ensuite l'on a exécuté *Lauda Sion*, prose à grand chœur del Signor Anfossi. M. Schwartz, Musicien de l'Electeur Palatin, a exécuté un concerto de violoncelle. Mademoiselle Duchâteau a chanté une ariette italienne. M. de Wert a exécuté un concerto de cor-de-chasse. Ce concert a fini par le *Te Deum*, motet à grand chœur & à double orchestre, de M. Floquet, belle composition que ce jeune Musicien François a faite en Italie, qui a été applaudie par les plus grands Maîtres du Pays, & qui ajoute à la réputation qu'il s'étoit déjà faite par ses Opéra.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE a donné le Vendredi 23 Mai, la première représentation de la reprise de *Céphale & Procris*, Ballet héroïque en trois actes, paroles de M. de Marmontel, musique de M. Grétry.

Les Auteurs ont fait des changemens heureux dans cet Opéra. Le Poëte a donné plus d'intérêt & de rapidité à l'action de son poëme; il a ajouté dans le second acte une scène de la Jalouſie, qui s'élève sur un nuage juſques dans le Palais de l'Aurore, pour insulter au malheur de Céphale, & cette scène est du plus grand effet. Le Musicien compositeur a encore enrichi ce Ballet héroïque de nouveaux airs, de nouveaux accompagnemens & de nouveaux chants. Les Amateurs du beau & les vrais Connoisseurs, ont applaudi avec transport à cette œuvre d'un génie brillant & fécond, dont toutes les productions font les délices des principaux Théâtres de l'Europe, & l'admiration de l'Italie. On convient générale-

J U I N. 1777. 167

ment que l'on ne peut mettre plus de vérité dans le récitatif; plus de convenance & d'analogie dans la musique avec la langue & les situations théâtrales; un dialogue plus naturel & plus pressant dans les duos & dans les morceaux d'ensemble; plus d'expression, un chant plus sensible dans les airs; plus de grandeur & d'énergie dans les chœurs; plus de grâces, d'élégance, de variété & d'invention dans les airs de danses. Cet Opéra atteste, même au jugement des Partisans les plus décidés d'une musique étrangère, que M. Grétry a toutes les ressources & tous les talens nécessaires pour porter ce superbe spectacle à sa perfection, & pour l'enrichir de chef-d'œuvres dans tous les genres: ajoutons que l'on ne peut espérer de bien connoître cet Opéra, & de le juger avec impartialité, qu'après avoir étudié & examiné plusieurs fois les détails, les beautés & toutes les parties de son ensemble admirable.

Le rôle de Céphale a été transposé de la basse-taille à la haute-contre, & rempli avec beaucoup de succès, à cette reprise, par M. le Gros. On a donné aussi les plus justes témoignages d'admiration à Mademoiselle le Vasseur,

168 MERCURE DE FRANCE.

représentant Procris , à Mademoiselle Beaumesnil, jouant l'Aurore , à Mademoiselle Duplant, si sublime dans le rôle de la Jaloufie.

Les Ballets, de la composition de M. Noverre , & celui des Démons destiné par M. Gardel, font honneur à ces Maîtres célèbres. MM. Vestris, Gardel, Mesdemoiselles Heynel, Allard, Pessin, Dorival, Asselin, y sont très-applaudis.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont donné le mercredi 7 Mai, la première représentation du *Veuvage trompéur*, Comédie en trois actes & en vers de dix syllabes, de M. de la Place.

L'Auteur ayant cru s'appercevoir aux deux premières représentations, que le second acte, moins en action, & par conséquent moins chaud que les deux autres, pouvoit nuire à l'effet de son Ouvrage, & n'ayant d'autre but que de mériter les suffrages du Public, se détermina à tenter de le réduire en
deux

deux actes seulement ; entreprise d'autant moins aisée , que la Comédie ayant été jouée pour la seconde fois le samedi , & se trouvant annoncée pour le lundi suivant , il falloit nécessairement que ce travail fût terminé dans l'espace d'un jour. Mais le vrai courage connoît peu les obstacles : la Pièce , au moyen de ce changement , fut accueillie le lundi , & sur-tout le mercredi suivant , de façon à convaincre l'Auteur que le Public n'est jamais ingrat envers ceux qui travaillent avec quelques soins pour ses plaisirs.

S'il paroît étonnant après ceci , que cette même Comédie , dont l'annonce pour le lundi 13 Mai avoit été reçue avec acclamation , ait été retirée par l'Auteur , ce ne sera qu'à ceux qui ignorent les sujets de plainte dont on dit que l'Auteur demande satisfaction , avant que l'on en continue les représentations ; & ce sont ces mêmes raisons , jointes à d'autres plus particulières , qui l'ont engagé à nous prier de suspendre l'extrait que nous nous disposions de donner de cette Pièce , dont l'intrigue (malgré l'esprit de parti , toujours aussi injuste qu'exclusif) a paru

H

170 MERCURE DE FRANCE.
aux Juges non prévenus, aussi simple
qu'intéressante, le dialogue aussi vif que
naturel, & le style du meilleur ton.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ont donné le
10 Mai, la première représentation des
Gémeaux, Parodie de *Castor & Pollux*,
en trois actes. Ce fut plutôt une dernière
répétition qu'une représentation en for-
me. L'ensemble & plusieurs accessoires
manquèrent; ce qui a paru causer un
peu d'humeur au Public. Néanmoins,
les deux premiers actes furent applau-
dis; &, sans ces incidens étrangers à
la Pièce, on ne doute pas que le troi-
sième acte qui, au gré des Connoisseurs
& des Gens de Lettres, est supérieur
aux deux premiers, n'eût entraîné l'ap-
plaudissement général. Le dénouement
a paru aussi tourner trop court, faute
d'un feu d'artifice qui devoit couron-
ner le divertissement, & qui n'eut pas
lieu. La seconde représentation fut
mieux exécutée, plus applaudie, & l'Au-

J U I N. 1777. 171

teur demandé. Mais il a jugé à propos de suspendre cette Parodie jusqu'à ce que l'on donne l'Opéra, que l'on nous annonce pour cet hiver; ce qui est bien opposé aux diatribes fausses que l'on s'est permises dans différens Papiers publics, contre une Pièce agréable, ornée d'un beau spectacle, remplie de plaisanteries ingénieuses, & parsemée de jolis couplets, dont voici quelques-uns tirés de la scène des Champs Elisées :

Air : Le Printems qui vit naître, &c.

C'est ici la demeure
Des Héros fortunés...
Les jours ici par l'heure
Ne sont point gouvernés.
Sous ces berceaux de rose,
Sous ces tendres lilas,
Le cœur dit... le cœur ose...
L'esprit ne défend pas.

Dégagés de matière,
Nos cœurs toujours brûlans
Puisent dans la lumière
Leurs immortels aimans.

H ij

L'Ame ici caressée
 Par l'innocent Desir,
 Avertit la Pensée
 D'éclairer le Plaisir,

Lojn des brillans Mensonges,
 Couronnés de pavots,
 Si quelquefois les Songes
 Nous livrent au repos,
 Ils viennent avec l'âge,
 Et les traits des Amours,
 Nous rapporter l'image
 Du plus beau de nos jours,

Cette Parodie, jouée sur quelques Théâtres de Société, & imprimée il y a plus de vingt-trois ans, détruit, par sa date même, les fausses & ridicules allusions que la malignité a osé faire. Au reste, nous sommes charmés de rétablir la vérité des faits, & de rendre justice au mérite & aux talens, que l'on s'empresse trop souvent d'apprécier & de condamner,

On a donné le samedi 24 Mai, la première représentation des *Trois Fermiers*, Comédie en deux actes, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Montvel, Comédien & Pensionnaire du Roi; la musique est de M. Déslandes.

Cette Comédie présente une suite de tableaux champêtres, naïfs & intéressans, rendus avec beaucoup de franchise & de vérité. C'est Louise, jeune fille, réveillée de grand matin, qui s'étonne que son sommeil ne s'accorde point avec Colin, son cousin, qu'elle doit épouser le lendemain. Sa petite sœur vient aussi lui faire des questions sur l'amour & le mariage, & lui apprend en confidence qu'elle aime le jeune Blaise, & qu'elle en est aimée. Colin, l'Amant d'Agathe, témoigne son impatience de ce que le tems est si lent pour son bonheur. Les Amans expriment leurs sentimens mutuels, tandis que la petite sœur cause à une fenêtre avec le jeune Blaise. L'attention que lui donne Louis fait fuir Blaise, & fait rougir la jeune sœur; mais cet

Amant la rassure , en approuvant son choix. Le Père de Colin se réjouit du bonheur de ses enfans , & annonce l'arrivée du Seigneur , qui vient renouveler les baux de ses fermes. La présence de ce Seigneur bienfaisant est une fête pour ses Vassaux. Mathurine , bonne femme & grande bavarde , vient aussi , & fait valoir tous les soins qu'exige son ménage & les apprêts d'une noce. Antoine , frère de Mathurine , est un autre Fermier qui fait l'important & l'homme de tête. Mathurin rappelle le plaisir qu'il a goûté à sa noce , lorsque le carillon de la Paroisse jouoit des airs , & que les garçons faisoient sauter les filles. Il manque à cette famille de jouir de leur Chef & de leur Patriarche. Mais ils désespèrent de le voir venir à cause de son grand âge & de l'éloignement de sa demeure. Cependant ce Vieillard a monté dans sa cariole , & n'a pu résister au plaisir de voir marier sa petite-fille. Il est reçu avec des transports de joie par ses enfans. Comme il marque son desir d'aller au-devant de son Seigneur qui doit arriver , ses fils le prennent sur leurs bras & le transportent. Le repas de la noce se fait , & la joie y éclate dans de petites chansons ; mais

Mathurin apporte la tristesse en apprenant que leur bon Seigneur est arrivé avec un autre Monsieur, à qui il veut vendre sa Terre. Ces bonnes gens ne peuvent soutenir l'idée d'être abandonnés par leur bienfaiteur. Ils le sollicitent de leur dire la cause de cet abandon ; & apprenant que c'est la perte d'un procès qui l'oblige de vendre sa Terre, hommes & femmes à genoux, & en supplians, le forcent d'accepter leur fortune & de rester au milieu d'eux. L'Ami de ce Seigneur, non moins généreux, le presse de conserver sa Terre & d'accepter ses offres. Tant de générosité de la part de la reconnoissance & de l'amitié, font oublier à ce Seigneur ses malheurs : il est convaincu qu'un cœur bienfaisant trouve des bienfaiteurs.

Cette Pièce a eu beaucoup de succès. La musique a été fort applaudie : elle a paru très-agréable, d'un beau choix & bien adaptée aux paroles & aux situations. Les différens rôles ont été supérieurement joués & chantés par MM. Clairval, la Ruelle, Trial, Nainville, Suin, Meunier, & par Mesdames Trial, Beau-pré, Moulinghen & Dugazon.

D É B U T S.

Mademoiselle RICCI, Actrice Italienne, a débuté avec succès dans les rôles de Mère, & paroît avoir l'usage du Théâtre. On desireroit pouttant qu'elle mît plus d'abandon & plus d'aisance dans son jeu; qu'elle évitât sur-tout ces gestes trop compassés, & cette affectation dans le récit, qui ôtent l'illusion de la scène, & qui rappellent plus l'Actrice que le personnage qu'elle représente.

Mademoiselle PINGNET, jeune Actrice, qui n'avoit encore paru sur aucun Théâtre, a débuté, le mercredi 14 Mai, par le rôle de *Justine* dans le *Sorcier*, & a continué son début dans d'autres rôles du même genre. Cette jeune Actrice, d'une figure intéressante, a joué avec intelligence & a chanté avec goût. Elle peut espérer, avec l'exercice & l'étude, de donner un peu plus d'étendue à son organe, & plus de précision & d'articulation à son chant.

ÉPITRE A L'EMPEREUR.

D'UNE Reine adorée, heureux imitateur,
 Grand par ton trône & plus grand par ton cœur,
 O toi, dont les vertus du sang qui t'a fait naître,
 Rehaussent l'antique splendeur,
 Tu viens donc aux Français, orgueilleux de leur
 Maître,
 Montrer encor un Sage couronné !
 Vers ton auguste Sœur par l'amour entraîné,
 Tu cèdes, Frère tendre, au charme qui t'attire ;
 Tu viens jouir des transports qu'elle inspire
 Au Peuple qui bénit son règne fortuné,
 Et, toujours occupé du soin de ton Empire,
 Dans tes voyages généreux,
 D'un œil observateur, des arts & des usages
 Tu cherches à saisir les moindres avantages,
 Pour rendre tes Sujets encore plus heureux.
 Tu connois leur valeur, leur zèle, leur franchise,
 Ta gloire les immortalise,
 Et tes nouveaux bienfaits vont rejouir leurs yeux.
 Tel le soleil, de l'éclat de ses feux,
 Pâte les champs qu'il fertilise ;
 Tel des Peuples du Nord le Héros créateur

178 MERCURE DE FRANCE.

Rapportoit au sein de ses Villes
 Les sciences, les arts, ces germes du bonheur,
 Qu'il avoit recueillis dans ses courses utiles.
 Qu'étoient auprès de toi ces fougueux Conquérens,
 Ces fiers dévastateurs plus célèbres que grands ?
 Leur aigle impérieux, présage du tonnerre,
 Sur les pâles humains voloit avec l'effroi :
 Mais tu fais contenir ton ardeur pour la guerre.
 Triompher de soi-même est le devoir d'un Roi :
 Et ton humanité, ta justice, ta foi,
 T'ont consacré l'amour & l'encens de la terre,
 D'un prix si glorieux, quand il est mérité,
 Goûte la pure volupté ;
 Dans le cœur des Français vois quelle douce ivresse
 Ta présence vient d'exciter ?
 Au-devant de tes pas il accourt, il s'empresse,
 Et comptant tes bienfaits, si l'on peut les compter,
 Il verse, en t'admirant, des larmes de tendresse.
 Ce n'est point l'appareil du suprême pouvoir,
 Vain faste que tu fais & qui t'est inutile,
 Ce n'est que toi seul qu'il veut voir ;
 Tu parois, de respect il demeure immobile,
 Ton air majestueux, cet accès si facile,
 Cette simplicité qui t'aggrandit encor,
 Présentent à ses yeux les mœurs de l'âge d'or,
 Et, sous les traits du jeune Achille,
 La sagesse du vieux Nestor.

Par M. le Chevalier de Laurès.

A R T I L L E R I E.

IL a paru dans le Journal des Savans, mois de Janvier 1777, un Ecrit qui a pour titre :

Observations & Questions à résoudre sur les effets de la poudre dans les armes à feu.

L'Auteur de cet Ouvrage, sans se permettre aucune réflexion, expose avec autant de sagacité que d'impartialité, le précis de tout ce qui a été dit & écrit en faveur de l'ancienne Artillerie; il en use de même sur ce qui a été dit & écrit en faveur de la nouvelle Artillerie; il appuie ce qu'il avance par des citations puisées dans les Ouvrages des Auteurs les plus célèbres. Nous croyons devoir inviter ceux de nos Lecteurs qui s'occupent de la Géométrie, de la Physique, de la Balistique, &c. de se procurer cet Ouvrage, il deviendra pour eux un objet de recherche qui les conduira à la solution des questions proposées.

H vj

230 MERCURE DE FRANCE.

On trouvera dans le supplément de l'Encyclopédie, à l'article Artillerie, Affût, Canon de bataille, des Dissertations très-étendues & très-lumineuses sur le même objet, & dont la lecture ne peut qu'être intéressante pour les Géomètres, les Physiciens, & plus particulièrement pour les gens du métier.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

L'HEUREUSE NOUVELLE, Estampe d'environ 16 pouces de hauteur, & 18 de largeur, gravée d'une bonne manière, & à l'effet, d'après le Tableau de M. Aubry, Peintre du Roi, par M. Simonnet; la composition en est agréable & ingénieuse. C'est une famille de paysans qui reçoit la nouvelle d'un lot gagné à la Loterie, & qui fait éclater sa joie. Prix 6 liv. A Paris, chez M.

J U I N. 1777.

R 51

Simonnet, rue des Sept-Voies, au coin
de celle des Amandiers.

I I.

Suite des Estampes du Télémaque, gravées par M. Tilliard, d'après les dessins de M. Monnet, Peintre du Roi. Cette suite est une nouvelle preuve des talents & du goût de ces Artistes, soit pour la composition, qui est toujours grande, noble & ingénieuse, soit par la gravure, qui est pittoresque, & d'un beau travail. On souscrit pour cette suite, chez M. Tilliard, quai des Augustins.

E I I.

Le Fruit de l'Amour Secret, Estampe nouvelle très-intéressante, d'après le tableau de feu M. Baudouin, Peintre du Roi, gravée dans un style pittoresque, par M. Voyez le jeune. Prix 3 livres, chez le Père & Avaulez, rue S. Jacques, à la Ville de Rouen, & chez Alibert, au Jardin du Palais Royal.

I V.

Le Spectacle de l'Histoire Romaine ; depuis la fondation de Rome , jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet II , l'an de Jésus-Christ 1453. Par M. Philippe , des Académies d'Angers & de Rouen , Censeur Royal , & Professeur en Histoire ; grand in-40. A Paris , chez la veuve Tilliard & Ruault , Libraires , rue de la Harpe , & Lacombe , rue de Tournon , près le Luxembourg.

Ce Spectacle se distribue par suite de vingt Estampes chacune avec un cahier d'explication. Nous avons annoncé précédemment la première suite : la seconde vient de paroître , & coûte 34 liv.

Cette dernière suite est , ainsi que la première , composée de vingt Estampes , avec un cahier d'explication , grand in-40. où les gravures des sujets sont expliquées scène par scène. Il y a deux Estampes qui sont plus que doubles pour la grandeur. M. Philippe conduit ses Lecteurs ou ses Spectateurs , jusqu'à la pompe funèbre de Jules-César. Ainsi ,

J U I N. 1777. 183

voilà les deux époques de la Monarchie & de la République Romaine, exécutées en Tableaux. Cette méthode d'enseigner est agréable, & même utile à toutes sortes de personnes. En effet, les principaux traits de l'Histoire mis en scènes par le moyen de la gravure, fixent plus particulièrement l'attention, rappellent par un simple coup-d'œil, ce qui demanderoit des heures de lectures, & font connoître en même-temps au Lecteur le costume d'un siècle, dont souvent l'Histoire n'a pu l'entretenir. Le Public a déjà très-bien accueilli la première suite, & nous croyons qu'il recevra avec le même empressement cette seconde. D'habiles Artistes ont été chargés de l'exécution, & le Savant Professeur qui continue d'enseigner l'Histoire & la Géographie avec le plus grand succès, a mis dans l'explication des scènes, ce qu'une étude consommée de l'histoire peut donner de plus exact & de plus intéressant.

V.

Triomphe de Galathée, Estampe d'environ 22 pouces de large, sur 15 de haut, gravée d'après le Tableau de M. de Troy, haut de 4 pieds, sur 6 de large, par Charles le Vasseur, Graveur du Roi, & de leurs Majestés Impériales & Royale. Prix 6 livres. A Paris, chez l'Auteur, rue des Mathurins, vis-à-vis celle des Maçons.

Cette Estampe, dont la fable a fourni le sujet, est d'une composition très-agréable. La Nymphé marine est portée sur une conque traînée par des Dauphins. Les Tritons, les Néréides, & autres Divinités des Mers s'empressent de la servir. On voit dans le lointain Polyphème, malheureux amant qui, suivant la fable, fit des efforts inutiles pour se rendre sensible la belle Galathée. Cette Estampe, qui fait suite à d'autres sujets gravés d'après M. de Troy, par le même Artiste, confirme le talent de M. le Vasseur, pour rendre les grands morceaux de l'Histoire & de la Fable.

V I.

Le Chaudronnier & le Racommodeur de Fayence, deux sujets en hauteur, & faisant pendans, gravés d'après les Tableaux de G. M. Kraus, par Louis-Alexandre de Buigne. Prix 1 liv. 16 sols chaque Estampe. A Paris, à la même adresse ci-dessus.

Ces deux sujets, composés de deux figures chacun, ont beaucoup de naïveté ; & il y a dans la gravure un sentiment de couleur qui produit un bon effet.

V I I.

L'on vient de mettre en vente la seconde suite des costumes François, composée de 12 Estampes grand in-f^o. gravée avec beaucoup de soin & de talent par MM. Martini, Elman, de Launay le jeune, & autres, d'après les dessins ingénieux de M. Moreau le jeune, Dessinateur des Menus-plaisirs du Roi. Le prix de ces douze Estampes est de 48 livres.

Cette suite intéressante se trouve à Paris chez M. Moreau, au Palais, Cour du Mai, Hôtel de la Trésorerie.

L'on y trouve aussi la première suite,
gravée d'après M. Ferudeberg.

V I I I.

Estampe nouvelle, gravée avec beaucoup d'intelligence, par M. Martiny, sur le dessin de M. Pajou, Sculpteur du Roi.

Le sujet de cette grande composition est tiré de Plutarque. Nous croyons ne pouvoir mieux faire, pour en donner l'idée, que de transcrire ce qu'on lit au bas de l'Estampe.

Pendant que l'armée Romaine, sous la conduite de Camillus, donne un assaut général à la Ville de *Veïes*, une troupe de Romains intrépides pénètre sous terre jusqu'au Temple de Junon, au moment que le Général Toscan sacrifie aux Dieux, & que le Grand-Prêtre s'écrie : la victoire est à celui qui fera l'oblation du sacrifice. Cette Troupe qui l'entend, perce la mine, sort avec des cris effroyables, met en fuite les *Veïens*, ravit les entrailles des victimes, & les porte à Camillus.

On promet pour le courant de l'année 1778, le pendant de cette Estampe,

J U I N. 1777. 187

dont le sujet sera la vénération de Lucius-Albinus pour les Vestales, qu'il fait monter sur son char, tandis qu'il en fait descendre la femme & ses enfans.

Il y a tout lieu de croire que ce pendant sera digne de l'Estampe que nous annonçons, dont la composition nous a paru riche, imposante, & formée d'une multitude de groupées, de figures, tous heureusement disposés & bien distincts les uns des autres.

Cette Estampe se vend chez M. Pajou, Sculpteur du Roi; & chez Pouleau, place de l'Estrapade, maison de M. Fournier, Fondateur en caractères, la porte cochère à côté de la Caserne: le prix est de 8 liv.

G É O G R A P H I E.

Carte de l'Hémisphère Austral ou Antarctique.

ON trouve chez M. Vaugondy, Géographe ordinaire du Roi, quai de l'Horloge, à Paris, une Carte de l'Hémisphère Austral ou Antarctique, dressée

188 MERCURE DE FRANCE.

par lui sous les yeux & par les soins de M. le Duc de Croÿ.

Cette Carte, déjà très-connue, vient d'acquérir toute l'utilité & la perfection dont elle étoit susceptible, par les nouvelles augmentations & par les observations dont M. le Duc de Croÿ l'a nouvellement enrichie. Un avantage très-remarquable & particulier de cette Carte, c'est de pouvoir y comparer au juste la position de nos Antipodes, leurs rapports avec les endroits voisins dans l'Hémisphère Austral, & de donner aux Navigateurs les moyens de reconnoître successivement à quel pays répond le point où ils peuvent se trouver.

Toutes les routes principales connues, y sont tracées & distinguées avec la plus grande exactitude; on sera curieux sur-tout de suivre M. Cook dans son dernier voyage, le plus fameux de tous, qui complète la connoissance de l'Hémisphère Austral. Il résulte que la vraie terre Australe qu'il a découverte vers le Cap-Horn, est une terre gelée & inhabitable. On a eu soin aussi de marquer la ligne où sont les grandes glaces en abondance; ce qui est d'autant plus essentiel, que l'on connoît par-là toute

l'étendue des mers navigables de cet Hémisphère. Il est à propos de se procurer cette Carte enluminée & collée sur toile, pour en rendre l'usage plus facile.

Lettre de M. Brocq, ci-devant Régisseur de la Boulangerie de l'École Royale Militaire, à l'Auteur du Mercure.

Monfieur, quoique le curieux, l'agréable & l'utile fe trouvent réunis chaque mois dans l'Ouvrage intéreffant dont vous vous occupez, on remarque cependant avec fatisfaction que les objets réellement utiles, ceux fur-tout qui ont un rapport direct avec la fanté des hommes, vous intéreffent de préférence. Vous invitez même les perfonnes qui s'y livrent à mieux faire encore, s'il eft poffible. Permettez-moi, fous ce point de vue, de vous communiquer quelques réflexions que m'a suggérées la lecture du *Mercure* d'Octobre, premier volume, relativement à une Méthode qu'on y propofe, pour donner un bon goût au pain, méthode indiquée par une infinité d'Auteurs, essayée dans quelques endroits, & que l'expérience a démontrée infuffifante & contraire aux bons principes de la boulangerie.

Cette méthode confifte à faire bouillir les gruaux du bled dans une chaudière avec de l'eau, à y ajouter une décoction de fon, & à former, avec la dose néceffaire de farine, de levain ou de

levure de biere, une pâte, pour la convertir ensuite, par la cuisson, en pain. Mais l'Auteur ne fait pas attention qu'en faisant bouillir ainsi les gruaux, la farine qu'ils contiennent, au lieu de n'être que délayée & suspendue dans le fluide employé, se trouve changée & combinée par la chaleur du feu, au point de ne plus former qu'une bouillie, qui nuit à l'apprêt de la pâte & ne donne qu'un pain lourd, mat & d'un mauvais goût: d'ailleurs, dans tous les lieux où la mouture économique est établie, les gruaux sont reportés avec soin sous les meules, & fournissent la meilleure & la plus belle farine, celle dont on se sert à Paris pour le pain mollet & la pâtisserie. Dans les endroits au contraire où l'art de remoudre n'est pas connue, ces gruaux, qui constituent l'aman-de du grain, ne pouvant pas se diviser par un premier broiement, à cause de leur dureté, sont séparés des farines & du son par l'opération de la blutterie: alors ils entrent en nature dans la composition du pain bis; cette circonstance suffiroit seule pour établir les avantages de la mouture économique, & montrer la défectuosité des autres moutures usitées dans la plupart de nos Provinces, puisque dans le premier cas, les gruaux servent au pain le plus blanc & le plus délicat, & que dans l'autre au contraire ils ne sont employés que dans le pain le plus grossier & le plus bis.

Les différences dont je viens de parler, Monsieur, m'ont toujours frappé; j'ai eu même l'honneur de les rendre sensibles à M. Dupont, alors Intendant de l'Ecole Royale Militaire, qui m'engagea, dans le travail que j'ai entrepris par ordre du Ministère, de faire en sorte d'améliorer le pain

qu'on fabriquoit au Collège de la Flèche, & de préparer en même tems un exemple à la Province d'Anjou pour perfectionner la boulangerie. J'indiquai d'abord la mouture économique, comme la base de la bonne fabrication du pain; mais en attendant qu'elle y fut établie, je crus devoir proposer un moyen simple & facile pour employer ces gruaux. Il s'agit de les mettre tremper dans l'eau froide; &, dès qu'ils sont suffisamment ramollis, pénétrés & délayés par ce fluide, de les passer à travers un tamis pour en débarrasser le petit son; alors cette liqueur réussit à merveille, étant mêlée avec la farine & le levain, d'où il résulte un pain plus blanc, plus léger & plus savoureux. Voilà, Monsieur, l'unique & le vrai moyen, au défaut de la mouture économique, de tirer un parti avantageux des gruaux.

Quant au son que l'Auteur de la méthode que j'examine, propose comme susceptible de donner un bon goût au pain, l'expérience journalière prouve absolument le contraire, & il y a grande apparence que l'erreur vient de ce qu'il aura attribué à cette écorce un effet qui n'est dû entièrement qu'aux gruaux; car il est démontré que quand le son séjourne pendant un certain tems dans les farines, celles-ci augmentent toujours en odeur & en couleur; elles éprouvent même une espèce de fermentation qui leur fait contracter un goût, qui nuit sensiblement à l'agrément de celui qu'on aime à savourer dans le bon pain. J'ai été souvent témoin des expériences multipliées que M. Parmentier a faites sur cet objet important, dans la vue de perfectionner le pain des Troupes. Ce Chimiste, que l'on peut comp-

ter avec M. Malouin, comme l'autorité la plus recommandable dans la meûnerie & la boulangerie, m'a assuré que le son employé en décoction ou en substance, dans la plus petite dose possible, diminueoit toujours la blancheur & la bonté du pain. J'ai vérifié par moi-même qu'en effet son opinion étoit fondée.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

LE sieur Giovanini-Montelatici, Artiste très-connu par l'invention de plusieurs machines mécaniques, vient d'en terminer une nouvelle, dont l'effet est de pomper l'eau avec une facilité sans égale; cette Machine hydrostatique consiste en un tuyau de la hauteur d'une coudée & demie, & de la circonférence de la moitié du bras; c'est dans ce tube que l'action de l'air attire l'eau avec assez de force pour en élever trois cents soixante barils en une heure : un seul homme peut la mouvoir & la faire opérer, quelque

quelque part que ce soit, mais spécialement dans un Vaisseau, où cette invention peut devenir de la plus grande utilité. Elle a été examinée par le Docteur Carlo-Alphonso Guadagni, Professeur public de Physique expérimentale, qui a donné à l'inventeur le certificat le plus ample, par lequel il assure que dans la première minute d'expérience de cette Machine, il a élevé six barils d'eau, & qu'il n'en connoît point, dans ce genre, d'un usage plus facile, & d'un effet plus avantageux.

L I.

Manière de faire des Souliers qui garantissent les pieds de l'humidité.

On rase du liège avec une grosse lime, & l'on en fait une poudre semblable à de la sciure de planche. Lorsque la première semelle du soulier est montée, on l'enduit en dehors d'une couche de colle d'Angleterre, sur laquelle on en étend une de rapate de liège. Quand le tout est bien sec, on y jette, par secouffes, avec une brosse de soies de cochon, faite en forme de gros pinceau, de la

colle d'Angleterre, & l'on répand encore sur cet enduit de la sciure de liège : la même opération se renouvelle sept à huit fois. L'enduit ayant l'épaisseur d'un doigt, on pose dessus la dernière semelle que l'on a préparée : on l'attache avec deux clous, & l'on bat le tout jusqu'à ce que l'enduit de liège & de colle soit réduit à l'épaisseur d'un écu de trois liv. après quoi l'on coud, comme à l'ordinaire, la dernière semelle. On assure que ces Souliers peuvent être faits avec beaucoup de propreté pour homme & pour femme, qu'ils sont aussi légers que les Souliers ordinaires, & que l'humidité ne les pénètre jamais. L'enduit, qui ne rompt point, a une sorte d'élasticité qui les rend plus doux.

A N E C D O T E S.

I.

VANDYCK faisant un jour le portrait de la Reine d'Angleterre, cette Princesse s'aperçut qu'il soignoit beaucoup plus les mains que les autres parties du tableau.

& lui demanda la raison de cette préférence. *Madame*, répondit-il en badinant, Je me suis moins attaché à rendre vos traits, parce que je n'attends rien de votre visage; au lieu que c'est de vos belles mains que je serai récompensé de mon travail.

L I.

Le sieur Veston, célèbre Acteur du Théâtre de Drury-Lane, croyant avoir un jour, en 1772, à se plaindre des Directeurs, leur déclara, comme on alloit commencer une représentation où il devoit jouer dans la petite pièce, qu'il ne joueroit pas. La grande pièce finie, on vint annoncer que M. Veston se trouvoit incommodé & ne pouvoit pas jouer: *Cela n'est pas vrai, dit le Comédien qui étoit dans une loge, je me porte bien; si je ne joue pas, c'est que j'ai à me plaindre des Directeurs & de leurs procédés.* Le public, ayant pris aussi-tôt partie, il y eut pendant une heure un vacarme affreux; enfin Veston parut sur le Théâtre, fut accueilli avec empressement, joua, & tout fut appaisé.

I P I.

Magnon, Auteur de quelques Tragédies tombées aujourd'hui dans l'oubli, avoit la plus grande facilité pour faire des vers. Ses ouvrages lui coûtoient presque moins de peine à composer, qu'on n'en pouvoit prendre à les lire. Son *Entrée du Roi & de la Reine dans Paris*, Poëme de sept cens cinquante-deux vers, ne lui coûta que dix heures de travail. Il projettoit un poëme de deux cens mille vers, intitulé, *la Science universelle*. On lui demandoit un jour quand il seroit achevé. « Il le fera bientôt, dit-il, je n'ai plus que cent mille vers à faire ».

I V.

Le Lord Péterborough, dans sa jeunesse, & lors de la révolution qui chassa Jacques II, Roi d'Angleterre, étoit épris d'une Dame qui aimoit beaucoup les oiseaux. Elle avoit vu & entendu un très-beau serin dans un Café, & le demanda à son Amant. Le Propriétaire de cet oiseau, étoit une Veuve qui refusa le Lord, quoiqu'il lui offrit un prix très-

considérable. La Dame n'en montra que plus d'envie d'avoir l'oiseau. Prières, humeur, refroidissement, reproches, elle mit tout en usage pour engager son Amant à satisfaire sa fantaisie. L'Amoureux Lord, fort embarrassé, découvrit par un heureux hasard, un serin femelle qui ressembloit parfaitement à l'objet des desirs de sa Maîtresse. Il l'achète, entre dans le Café, où l'autre étoit à la portée de la main, fait si bien qu'il éloigne la Limonadière un instant, & substitue la femelle au mâle. L'Hôtesse rentre, & peu après il prend congé d'elle. Il lui envoya 10 guinées dans une lettre anonyme, & pour éviter tout soupçon, alla à ce Café à son ordinaire. Il ne parla de l'oiseau que deux ans après. *Je suis sûr, dit-il à cette femme, que vous êtes fâchée à-présent de ne m'avoir pas cédé votre serin pour le prix que je vous en offrois. Non certainement, répond la Veuve, & je ne le vendrois pas aujourd'hui pour une somme beaucoup plus considérable encore; car, le croiriez-vous, depuis le moment que notre bon Roi a quitté le Royaume, ce cher animal n'a pas donné un coup de gosier.*

V.

Le Duc de Bourgogne répondit aux Ambassadeurs de Louis XI, sur des reproches qu'il lui faisoit faire, à l'occasion des soupçons que le Roi avoit contre le Comte de Charolois, pour avoir traité avec l'Angleterre : *je n'ai jamais donné de soupçons, je n'en conçois pas légèrement ; j'ai bien pu manquer de paroles aux femmes, mais jamais aux hommes.*

V I.

Après la paix de Châteaun-Cambresis, on réforma dix bataillons que le Maréchal de Brissac commandoit ; depuis dix ans, dans le Piémont. Les Soldats consternés demandent où ils trouveront du pain. Chez moi, répond cet illustre Maréchal, tant qu'il y en aura.

V I I.

Un Particulier voulant détourner sa fille du mariage, lui citoit Saint Paul, qui dit, qu'on fait bien de se marier, mais qu'on fait mieux de s'en abstenir.

J U I N. 1777. 199
Papa, répondit la fille, faisons toujours
le bien, fera le mieux qui pourra.

V I I I.

Un Particulier de Londres, détenu pour dettes dans la Prison du Banc du Roi, a, dans son appartement, un cercueil qu'il a fait faire par provision; il ferme à clef, & contient trois tablettes chargées des provisions suivantes: il y a sur la première deux bouteilles de vin, l'une de Champagne, l'autre de Bordeaux, avec leurs étiquettes en argent; deux jattes de porcelaine de la Chine, & six verres: sur la seconde, il a placé neuf bouteilles d'eau-de-vie, autant de rum, deux jattes pareilles aux premières, & trois gobelets qui tiennent chopine, & qui ont chacun au fond une médaille d'argent: on voit sur la troisième une bouteille d'eau de genièvre, & une autre d'anis, avec deux gobelets de porcelaine, contenant chacun une pinte; le tout est marqué au nom de ce Particulier, & décoré de fleurs artificielles. Il destine les liqueurs à ceux de ses amis qui accompagneront son convoi: il les a désignées, & a porté

la précaution jusqu'à mettre au fond du cercueil , l'argent destiné à la cérémonie funèbre.

A V I S.

I.

Boîte fumigatoire portative, renfermant tous les secours nécessaires pour rappeler à la vie les noyés, & même les personnes frappées de tout autre genre d'asphixie, après avoir inutilement tenté les autres moyens. Avec un avis au peuple, sur la manière de secourir les asphixiques de tout genre. A Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe: le prix est de 12 liv. rendue franche de port par-tout le Royaume.

CETTE boîte est celle que M. Gardane, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a imaginé. L'Avis au Peuple qui y est joint est également de ce Médecin. Quoique l'une & l'autre soient aujourd'hui très-connus, on a cru devoir l'annoncer de nouveau, au retour de la belle saison, afin que les personnes qui voyagent, & celles qui sont exposées aux dangers de la mer & des rivières, & même les Villes qui de siéroient

établir des secours en faveur des noyés & des autres morts apparentes & subites, puissent savoir à qui il faut s'adresser pour se la procurer.

L'expérience a prouvé que par le moyen de cette boîte on pouvoit rappeler à la vie les asphyxiques, aussi bien qu'avec celle de Hollande, que l'on distribue à Paris. Elle a l'avantage de pouvoir être portée dans la poche, dans le porte manteau, le caisson d'une voiture, &c.; &c. pour les Villes, Bourgs, Villages, de pouvoit être multipliée sur le bord des rivières, puisqu'on en a quatre, rendues franches de port, pour 48 liv. prix d'une seule citée ci-dessus.

I I.

Essence de vie.

La Dame Treffenscheidt ayant appris qu'on contrefait son Essence de vie, s'est déterminée à mettre sur ses bouteilles une étiquette signée d'elle, ainsi que les imprimés, afin que le Public ne soit plus trompé. Elle demeure toujours dans l'Abbaye Saint Germain-des-Prés. Côté des Religieux, entre le Fayencier & le Bonnetier, au deuxième.



 NOUVELLES POLITIQUES.

De Salé, le 10 Mars 1777.

LE Roi est parti de Maroc le 3 du mois dernier pour se rendre à Mogador, où il est arrivé le 8, avec un détachement de 4000 hommes. L'objet de ce voyage est d'assurer la tranquillité dans ses Provinces du Sud, où sa présence étoit devenue nécessaire : on ne sait point encore s'il viendra dans le Nord de son Royaume, ou s'il retournera à Maroc.

De Varsovie, le 3 Mai.

Il s'est élevé une contestation entre la République & le Duc de Courlande, son Vassal, qui prétend assujétir à une Douane les denrées & marchandises passant de la Pologne sur les terres de son duché, soit pour y être vendues, soit pour aller à Riga ; l'affaire ayant été portée à la séance des Juges de Courlande, y a été agitée avec beaucoup de chaleur, & la décision a été renvoyée à la diète future.

Dans le décret qui renvoie l'affaire du Duc de Courlande à la Diète future, on avoit inséré la clause, qu'en attendant il s'abstiendrait de percevoir les Douanes qui font l'objet de ses prétentions ; mais, par une délibération postérieure, cette clause a été supprimée.

On apprend que quatre nouveaux régimens Russes ont traversé la Courlande, & sont entrés dans le Royaume. On les croit destinés à aller joindre le Corps d'Armée rassemblé sur le Boristhène, ou à remplacer les troupes dont on a dégarni, en plus grande partie, la Pologne pour cette destination.

De Vienne, le 23 Avril.

On apprend de Cremnitz, petite ville de la Haute-Hongrie, au Comté de Zoll, & dont les Mines, peu riches jusqu'à présent, devenoient plus précieuses par la découverte d'une abondante veine d'or, que plus de quatre-vingt-dix maisons, parmi lesquelles est l'Hôtel des Monnoies, y ont été détruites par le feu.

De Cadix, le 28 Mars.

Les dernières lettres de Gibraltar portent, que la Frégate de guerre Angloise *le Levant*, commandée par le sieur Murray, y a conduit un Corsaire Américain de dix-huit canons & de cent hommes d'équipage, dont elle s'est emparée à la hauteur de l'Isle de Madere; & que ce même Corsaire, ayant soixante hommes d'équipage, est sorti de Gibraltar avec la même Frégate pour aller en croisière.

De Rome, le 16 Avril.

Sa Sainteté vient de fonder deux Hôpitaux à Civita-Vecchia, l'un sous le titre de *Conservato-*

soire de la divine Providence, & l'autre sous celui d'*Asyle des femmes incurables*. Pour l'entretien de ces deux Hospices, Elle a imposé une légère taxe sur l'exportation de certaines marchandises.

De Londres, le 25 Avril.

Quelque critique que soit aujourd'hui la situation des affaires de la Compagnie sur la côte de *Geordandel*, elles ne seront point portées au Parlement dans la séance actuelle; mais on ne doute guères qu'elles n'y soient attitées l'année prochaine, en attendant l'expiration de la chartre de la Compagnie, en 1780, & peut-être alors y subiront-elles un changement total.

Des lettres arrivées ici nouvellement de l'Amérique, ont répandu le bruit que les Provinciaux avoient deux fois tenté de surprendre l'Isle-Rhode; mais que s'en étant retiré sans succès, ils n'y avoient pas reparu, attendu que cette expédition n'avoit point eu l'agrément du Général *Washington*; qu'il y avoit eu une escarmouche à *Peck's-Kill*, entre l'Isle-Rhode & *Providence*, dans laquelle les Américains avoient eu du désavantage, mais que les Troupes du Roi ne les avoient point suivis au delà de 3 milles, & que chacun des 13 Etats confédérés avoit équipé un vaisseau de guerre de vingt-huit à trente-six canons.

Le Congrès, qui a quitté *Baltimore* pour revenir à *Philadelphie*, y a fait, dit-on, construire un pont sur la rivière de *Schuylkill*, pour

assurer la retraite des habitans , & leur donner la facilité d'emporter leurs effets en cas de besoin , attendu que la partie la plus dévouée aux intérêts de son pays , menace de mettre le feu à la Ville , dès qu'elle se verra forcée d'en sortir.

On parle encore de divers plans d'accommodement avec les Américains ; l'un est de traiter de cette affaire importante par l'entremise de quelques Puissances médiatrices ; l'autre est d'envoyer des Députés, Membres de nos deux Chambres du Parlement , pour conférer avec des Députés particuliers de chaque Colonie ; mais comme d'autres personnes assurent que le Ministère ne paroît point disposé à se prêter à aucun de ces projets , on ne voit , dans ces bruits de conciliation & de paix prochaines , que l'intrigue & l'adresse de quelques Commerçans en papiers , qui , par-là , réussissent à en soutenir le mouvement selon leurs intérêts.

Tout ce qui restoit encore dans nos ports de Troupes , de vaisseaux de guerre , & de munitions destinés pour l'Amérique , a mis enfin à la voile ; un bâtiment de la Nouvelle-Yorck vient d'apporter encore des dépêches du Général Howe ; mais elles ne parlent , dit-on , d'aucun fait important , & resteront , comme les autres , dans le secret. Les Politiques n'en auroient pas moins qu'il n'y a aucune confiance à accorder à ce que différens avis avoient répandu , soit sur le Général Washington , soit sur le passage des Lacs , soit sur la défection du sieur Dickenson , qu'on annonce en effet aujourd'hui , pour la deuxième fois , retiré dans ses terres.

Si l'on en croit un vaisseau arrivé en Europe, & parti de Plymouth près de Boston, le 10 avril, le Général Washington est à la tête de son armée dans New-Jersey, où elle s'est accrue subitement des nouvelles levées des Etats; ce Général, par une chute de cheval, s'est blessé légèrement, mais il a été bientôt rétabli. Cette armée, où il y a très-peu de malades, est abondamment pourvue de tout ce qui lui est nécessaire, habits, armes, munitions, artillerie, Officiers, &c. Les emprunts faits au nom du Congrès, & la vente des billets de la Loterie des Etats ont eu un effet rapide, & l'attente des renforts Anglois pour l'armée du Général Howe, n'empêche pas que les Etats ne soient plus déterminés que jamais à la plus vive défense.

De Versailles, le 10 Mai.

Le 7 de ce mois, Monseigneur le Comte d'Artois est parti d'ici pour aller visiter le port de Brest, & se rendre de-là à Bordeaux. Ce Prince est accompagné du Prince d'Henin, son Capitaine des Gardes, du Comte de Bourbon-Busset, son premier Gentilhomme de la Chambre, du Chevalier de Crussol, aussi l'un des Capitaines de ses Gardes, du Marquis de Saint-Hermine, son premier Ecuyer en survivance, & du Chevalier d'Escars, l'un de ses Gentilshommes d'Honneur. Le Prince de Nassau, le Chevalier de Coigni, le Baron de Bezenwal & le Comte d'Estershazy, accompagnent aussi ce Prince, dont le voyage doit durer jusqu'au 8 de Juin.

De Paris, le 2 Mai.

Le Vicomte de Mellet de Fargues, qui a cinq frères reçus dans l'Ordre de Malte, & dont le père, quoique marié, avoit obtenu la permission de porter la Croix de cet Ordre, vient d'obtenir la même faveur du Grand-Maître actuel.

Le Comte d'Astorg, Capitaine de Cavalerie, qui avoit été agréé dans le même Ordre, vient aussi d'obtenir du Grand-Maître la permission de continuer à porter la croix de Religion, dont il avoit été décoré jusqu'à son mariage.

Le 6 du même mois, l'Evêque de Clermont en Auvergne, a baptisé solennellement, dans son Eglise Cathédrale, le nommé Isaac Bosoc, Juif d'Amsterdam, qui a été instruit dans la foi par le père Alexis de Dublin, Religieux Capucin de la Ville: Le Profélyte sollicite ce Religieux de rendre publiques les controverses qu'ils ont eues pendant dix-huit mois, & le motif de sa demande est d'attirer par-là quelqu'un de ses frères à la même abjuration.

Denise Goujon, fille du Village de Romainville, âgée de 22 ans, a été élue, le 1^{er} de ce mois, par les Habitans & les autres filles de ce Village, pour être couronnée comme la plus méritante. Elle recevra, le jour de son mariage, qui se célébrera en Septembre prochain, la dot qu'une Société de Citoyens a destinée tous les ans pour la plus vertueuse.

Le 14 de ce mois, l'Académie Royale des Sciences a élu, avec l'agrément du Roi, le sieur

208 MERCURE DE FRANCE.

Margraaf, célèbre Chimiste & Membre de l'Académie Royale des Sciences de Berlin, pour remplir la place d'Associé Etranger, vacante par la Mort du Prince Jablonowski.

PRÉSENTATIONS.

L'abbé de Bayanne, auditeur de Rotte, de retour ici par congé, a eu, à son arrivée, l'honneur d'être présenté à Sa Majesté, par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

Le 28 avril, le comte d'Adhémar, ministre plénipotentiaire du Roi à Bruxelles, de retour ici par congé, a eu, à son arrivée, l'honneur d'être présenté à Sa Majesté, par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

Le 4 mai, la duchesse de Crussol, a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale, par la duchesse d'Uzès, & de prendre le tabouret.

Le même jour, la comtesse de Podenas, a aussi eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale, par la comtesse de Duras.

Le 8 du même mois, la comtesse de Ségur & la marquise de Veynes ont eu l'honneur d'être présentées à Leurs Majestés & à la Famille Royale,

la première par la comtesse de Talleyrand, & la seconde par la marquise de Talaru.

Le même jour, le sieur Prevost de la Croix, précédemment nommé à l'intendance de Toulon, a eu l'honneur d'être présenté au Roi par le sieur de Sartine, ministre & secrétaire d'état au département de la marine, & de prendre congé de Sa Majesté pour se rendre à son intendance.

Le 25 mai, la vicomtesse du Lau d'Allemant a eu l'honneur d'être présentée à Leurs Majestés & à la Famille Royale, par la comtesse de Rastignac.

Le sieur Sabatier de Cabre, ministre plénipotentiaire du Roi près le prince-évêque de Liège, qui étoit de retour ici par congé, a eu l'honneur d'être présenté le même jour à Sa Majesté, par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères, & de prendre congé de Sa Majesté pour retourner à sa destination.

Le chevalier de Ternay, chef-d'escadre des armées navales du Roi, & gouverneur-général pour Sa Majesté aux Isles de France & de Bourbon, a eu, à son arrivée ici, l'honneur d'être présenté à Sa Majesté par le sieur de Sartine, ministre & secrétaire d'état au département de la marine.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 27 avril, le sieur des Essarts, avocat au

210 MERCURE DE FRANCE.

Parlement, a eu l'honneur de présenter au Roi & à la Reine, un Ouvrage ayant pour titre : *Les trois Théâtres de Paris, ou Abrégé historique de l'établissement de la Comédie Française, de la Comédie Italienne & de l'Opéra.*

Le chevalier de Beaurain, géographe de Sa Majesté, son pensionnaire & auteur des cartes topographiques, a eu l'honneur de présenter au Roi le *Prospéctus* de l'histoire des campagnes de Henri de la Tour-d'Auvergne, vicomte de Turenne, en 1672, 1673, 1674 & 1675. Il a également eu l'honneur de remettre à Sa Majesté la carte de l'Amérique septentrionale, pour servir à l'intelligence de la guerre entre les Anglois & les Insurgens.

Le 11 mai, le vicomte de la Maillardiere, honoraire de l'académie de Dijon, de celle de Lyon, & des sociétés d'Agriculture de Rouen, Tours & Laon, a eu l'honneur de présenter au Roi, à la Reine & à Monsieur, l'histoire politique de l'Allemagne & des Etats circonvoisins, &c. comprenant la table généalogique de la maison de Lorraine, à présent sur le Trône Impérial.

N O M I N A T I O N S.

Le 28 avril, le Roi a accordé au baron de Ros, ci devant capitaine dans le régiment de dragons de Castine, une sous-lieutenance de la

compagnie Ecoſſoïſe de ſes Gardes-du-corps, vacante par la démiſſion du chevalier de Saint-Clair.

L'archevêque de Bourges, nommé par le Roi à la ſupériorité de la maiſon & ſociété royale de Navarre, a été installé, le 22 mai, par le grand-maître, les docteurs & Bacheliers de la même maiſon, dans cette place, qui donne le travail avec Sa Majeſté, & qui étoit vacante par la mort du cardinal de Rochefouart.

M A R I A G E S.

Le 27 avril, Leurs Majeſtés, & la Famille royale ont ſigné le contrat de mariage du baron de Graintheville, officier des Gardes-du-corps de Monsieur, avec demoïſelle de Villemort.

Le 11 mai, Leurs Majeſtés & la Famille royale ont ſigné le contrat de mariage du marquis d'Avernes, capitaine des Gendarmes d'Artois, avec demoïſelle de Rallemont; & celui du marquis de Montaigu, premier lieutenant de la même compagnie, avec demoïſelle de Saily.

Le 25 mai, Leurs Majeſtés & la Famille royale ont ſigné le contrat de mariage du baron de Schawenbourg, lieutenant-colonel du régiment Lyonois, avec demoïſelle de Secls.

M O R T S.

Charles-Marie de Quélen, évêque de Bethléem, abbé commendataire de l'abbaye royale de la Rivour, ordre de Cîteaux, diocèse de Troyes, est mort en la ville de Faon, près de Landerneau en basse-Bretagne, le 21 d'avril, âgé de 74 ans passés.

Elisabeth de Pavennes, épouse du sieur Amable-Gabriel de Malartic, comte de Montricoux, premier président du Conseil souverain de Roussillon, est morte le 27 avril dernier, âgée de 32 ans.

François-Louis, marquis d'Estournel, chef de bataillon major du régiment de Perche, cavalerie, & chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint Louis, est mort en son château de Susanne en Picardie, dans la 82^e année de son âge.

Marie-Françoise-Louise Desnos, veuve du comte de Gergorlay, est morte, le 12 mai, à la communauté des dames de Saint Thomas.

Le sieur de Brosse, premier président du Parlement de Dijon, associé libre de l'académie royale des inscriptions & belles lettres, & membre de celle de Dijon, est mort à Paris, le 7 mai.

Magdeleine-Susanne de Goulet de Ruy, veuve du marquis de Saint-Sauveur, sous-gou-

J U I N. 1777. 215

vernante des Enfans de France, est morte à Paris, le 4 mai, dans la 54^e année de son âge.

Le comte de Sediere de Lentrilhac, brigadier des armées du Roi, & commandant des îles du Sud, est mort à Saint-Domingue, dans le courant de mars dernier.

*Tirage de la Loterie Royale de France,
du 16 Mai 1777.*

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

9, 67, 89, 78, 21.

Du 2 Juin.

Les numéros sortis de la roue de fortune sont :

25, 40, 47, 82, 84.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE, p. 5	
Suite de l'Automne,	<i>ibid.</i>
Vers mis au bas du Portrait du Chancelier de l'Hôpital,	9
Élégie de Tibulle,	<i>ibid.</i>
La philosophie des Oiseaux,	11
Romance,	13
Cydalise & Sergy,	16
Epigramme,	38
A un Miroir,	39
Le Sourire,	<i>ibid.</i>
Discours sur les malheurs de la vie,	40
Réponse à la Lettre d'Holakou-Kan,	47
Le Travail,	51
Description de la Sicile,	56
La Vieillesse,	58
Couplets à Madame D.	65
A Mademoiselle ***,	66
Épithaphe de Colardeau,	67
———— Bernard,	<i>ibid.</i>
Explication des Énigmes & Logogryphes,	<i>ibid.</i>
ENIGMES,	68
LOGOGRYPHES,	72
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	74
Lettres sur l'origine des sciences & sur celles des Peuples de l'Asie,	<i>ibid.</i>
Histoire de la dernière guerre entre les Russes & les Turcs,	86

L'Esprit de Moliere,	91
Théâtre de Société,	96
Les trois Théâtres de Paris,	100
Suite des épreuves du sentiment,	108
Roland furieux,	113
La Jérusalem délivrée,	116
Zuma,	<i>ibid.</i>
Méthode nouvelle pour apprendre facilement le plain-chant,	121
Cours d'Architecture civile,	122
Parnasse des Dames,	132
Le Maître d'Histoire,	140
Histoire des campagnes de Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne,	143
Traité sur les enclos, &c.	148
Annonces littéraires,	152
ACADÉMIES,	153
Paris,	<i>ibid.</i>
Toulouse,	159
SPECTACLES.	164
Concert,	<i>ibid.</i>
Opéra,	166
Comédie Française,	168
Comédie Italienne,	170
Epître à l'Empereur,	177
Artillerie,	179
ARTS.	180
Gravures,	<i>ibid.</i>
Géographie,	187
Lettre de M. Brocq à l'Auteur du Mercure,	189
Variétés, inventions, &c.	192
Anecdotes.	194
AVIS,	209
Nouvelles politiques,	202

216 MERCURE DE FRANCE.

Présentations ,	207
_____ d'Ouvrages ,	209
Nominations ,	210
Mariages ,	211
Morts ,	212
Loterie ,	212

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le volume du Mercure de France, pour le mois de Juin, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 4 Juin 1777.

DE SANCY.

De l'imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe,
près Saint Étienne.



Digitized by Google



